3 1761 07064222 8

2 vol
6/-

pour
Paul Baret

L'HOMME.

LIVRE PREMIER.

L'HOMME,

OU

LE TABLEAU

DE LA VIE;

HISTOIRE DES PASSIONS,

DES VERTUS ET DES EVÉNÉMENS

DE TOUS LES AGES.

*Trouvée dans les Papiers de feu M. l'Abbé P***.*

AVEC FIGURES.

Quis est homo ? Omnis est ; nihil est.

LIVRE PREMIER.

Vol. I
22927 9
4.2.29.

A LONDRES, & *se vend* A PARIS,

Chez { CAILLEAU, Libraire, rue St. Jacques, prés les Mathurins, à Saint-André.
ROBIN, Libraire, au Palais Royal.

M. DCC. LXIV.

LIBRARY
APR 22 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1955
B63H6
Livre 1-3

AVIS
DU RÉDACTEUR.

LE vif intérêt que j'ai toujours pris à cet Ouvrage, m'auroit fait ſouhaiter de le voir imprimé il y a long-temps ; mais des raiſons très-eſſentielles me forcent depuis quelques années à le garder en manuſcrit. Il ne ſeroit même jamais ſorti de mon cabinet, ſi pluſieurs perſonnes de qualité n'avoient exigé de ma complai-

ſance que je le leur prêtaſſe, non pour s'en amuſer, mais pour y apprendre à penſer. Comme je touche au terme de mes jours, & que je vois du même œil les ans diſparoître & l'éternité s'ouvrir; je déclare que ma derniere intention eſt que ce Livre ne paroiſſe que ſix mois après ma mort. Je n'ai rien à dire pour mendier la bienveillance du Public en ſa faveur. Que m'importent les hommes ? je vais à Dieu.

LETTRE
DU CHEVALIER DE SENNEVAL, AU RÉDACTEUR DE SES MÉMOIRES.

MONSIEUR,

IL m'eût été bien satisfaisant de commencer cette Lettre que vous me demandez, par votre éloge ; mais vous me le défendez expressément, & je me retiens à peine. Il vous suffit d'en mériter mille, pour n'en vouloir aucun.

Bon Dieu ! quelle tâche m'imposez-vous, Monsieur? Vous voulez que je rende compte au Public du but de mon Ouvrage, & de la maniere dont je l'ai rempli ; c'est faire une Préface, c'est s'avouer Auteur. Eh ! le moyen que je hasarde seul deux choses aussi dangereuses, moi qui ai besoin de tous vos secours pour faire supporter mes écrits aux Lecteurs ? Cependant vous l'exigez, & c'est une raison pour me faire tenter l'impossible.

Les bisarres événemens de ma vie, qui, vus par des yeux ordinaires, n'eussent offert que la matiere d'un Roman singulier, m'ont paru, à l'aide du microscope phi-

loſophique, le ſujet de l'hiſtoire de l'Humanité. J'ai reconnu dans l'enchaînement de mes aventures; & de celles des gens qui m'ont intéreſſé, le tableau des paſſions, des vertus, des vices & des événemens de tous les âges. J'y ai vu l'Homme tel qu'il eſt; c'eſt-à-dire, s'élevant & s'abaiſſant tour-à-tour au-deſſus & au-deſſous de ſa ſphère, (& s'il m'eſt permis de le dire) tantôt planant avec l'aigle, & tantôt rampant avec le ſerpent.

C'eſt de ces différentes viciſſitudes de la vie, c'eſt de cet aſſemblage monſtrueux de bien & de mal, que j'ai conçu l'idée de donner à mon Hiſtoire le titre de

L'HOMME. *Je me ſuis ſervi des mains de la Vérité pour lui arracher le maſque de l'Impoſture, j'ai voulu qu'on le vît tel qu'il eſt, pour l'admirer quelquefois, le mépriſer ſouvent, & le plaindre toujours. J'ai peint en grand ſes vertus & ſes vices. Les unes ſont aſſez parées d'elles-mêmes; les autres ne ſauroient paroître trop hideuſes. J'ai voulu également qu'un ſeul ſoupir de M.* Leblanc *exprimât un ſentiment, & qu'un ſeul regard de M. S*** annonçât une ſcélérateſſe.*

Je n'ai pas plus adouci mes crayons pour me peindre moi-même; je me ſuis repréſenté tantôt vertueux, tantôt criminel, & ſou-

vent foible ; c'eſt-à-dire toujours homme. J'honore mon eſpece en ſecourant M. Hervey *; mais je l'avilis en tentant* Sophie. *Pluſieurs perſonnes vouloient que je ſupprimaſſe cette particularité de ma vie, ainſi que toutes celles où j'ai bleſſé la ſaine raiſon & la véritable délicateſſe ; mais c'eût été adopter le caractere de l'Homme diſſimulé, pour cacher au Lecteur les écarts de l'Homme foible.*

*Je ris quand je vois nos Auteurs de Romans s'efforcer de nous faire des hommes intacts & parfaits, des Héros de leurs Livres, tandis qu'*Homere, *ce Maître de l'Art, n'héſite pas de montrer nos foibleſſes, & de caracteriſer*

l'Homme en peignant le Héros.

Vos exemplaria Græca
Nocturna verſate manu, verſate diurna.

Il eſt encore une autre eſpece de Héros qu'on a voulu peindre depuis quelques années ; ce ſont ces êtres ſuperficiels, ces femmes manquées, que les François appellent Petits-Maîtres, *à qui l'Auteur fait faire mille impertinences par la protection d'une Fée, qui ſont croiſées par autant d'extravagances d'un génie. Pour combler le ridicule de ces ſortes d'Ouvrages, leurs Auteurs affectent d'y répandre un jargon précieux & des mots inintelligibles ; nouveauté qu'on qualifie ſottement du nom de* Perſifflage.

Il me paroît bien étonnant que des Auteurs faſſent leurs Héros de ces hommes qui déshonorent tout à la fois leur eſpece & leur pays, & qui ne ſont bons, tout au plus, qu'à être des perſonnages comiques dans une piéce de Théâtre. Je ne ſuis pas moins ſurpris de voir que des Ecrivains prennent plaiſir à defigurer la plus agréable Langue vivante, & qu'on la néglige dans la Capitale de la France & des Lettres, tandis qu'on la recherche, qu'on l'apprend & qu'on la parle dans preſque toutes les Cours du Monde.

Qu'alléguent ces Auteurs pour leur défenſe ? qu'ils peignent ainſi les mœurs : n'eſt-ce pas abuſer

des termes, que d'appeller mœurs en général, des ridicules momentanés qui en font une très-petite partie, & qui tiennent plus à la mode préſente qu'aux uſages ordinaires ?

Pour moi j'ai pris ce mot dans ſa ſignification propre ; je n'ai pas repréſenté les ridicules actuels de tel ou tel autre Pays ; j'ai peint les mœurs du Monde entier, j'ai repréſenté les caracteres de tous les hommes qui l'habitent. La Terre & l'Homme ; voilà le Pays, voilà le Citoyen. Un Joueur Ruſſe, un Banquier Perſan, un Juriſconſulte Turc, ſeront ce que ſont ces trois perſonnages que j'ai chargés de couleurs ſi noires.

Si j'ai observé quelques nuances dans les mœurs, ce sont celles des âges, que notre Maître Horace *recommande si sagement ; je suis moi-même dans mon printemps ce qu'est son jeune homme :*

Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,

. . . . . .

A l'égard des événemens, je ne les fais voir aux yeux que pour les faire sentir au cœur ; je ne m'appesantis point sur les petits détails. Que m'importe, en lisant certaines historiettes, qu'une femme enlevée par des gens masqués, entende siffler des balles de fusil aux côtés de sa voiture ? cela me fait moins d'impression que le

plomb que l'on tire aux moineaux dans mon jardin. Je n'insiste sur les circonstances qu'autant qu'elles frappent, qu'elles secouent, qu'elles déchirent l'ame ; je ne recours pas aux agrémens, mais au désordre du style, pour y parvenir. Une exclamation, un soupir, mes larmes mêmes me tiennent lieu de phrases :

. . . . . Si vis me flere, dolendum est.
Primùm ipsi tibi : . . . . .

Je ne me suis pas fait une loi de ne rapporter que des catastrophes extraordinaires pour frapper mon Lecteur ; j'ai cru que les simples vicissitudes de la vie pouvoient l'intéresser. La seule mala-

die d'un véritable ami, la mort naturelle d'un tendre protecteur, les inquiétudes qu'elles occasionnent, les malheurs qu'elles entraînent, m'ont paru dignes d'intéresser & d'attendrir l'humanité. Je me suis dit ce Vers de Terence :

Homo sum : humani nihil à me alïenum puto.

Quand j'ai rapporté comme vraies des choses qui paroissent fabuleuses, telles que le Repas de la Tour *& la Description de la Ville de* Bochnia, *c'est que je me suis piqué de sincérité dans une pure histoire, où l'imagination n'a aucune part, & que j'ai pensé que ce n'étoit pas pour l'Historien, mais pour l'Inventeur, qu'*Horace

recommandoit la vraiſemblance.

Il me reſte à parler de la maniere dont j'ai écrit cet Ouvrage. Je n'aurois rien à en dire, Monſieur, ſi j'avois entiérement confié à votre plume la refonte de ces Mémoires ; mais j'ai exigé de votre bonté que vous me laiſſiez reconnoître, & vous avez ſans doute, en cela, ſacrifié le goût à la complaiſance.

Si je vous ai demandé ce ſacrifice, ce n'eſt point que je croye m'exprimer mieux qu'un autre ; mais je puis penſer auſſi-bien en fait de morale : cette partie de la Philoſophie me ſemble appartenir à tous les hommes aſſez heureux pour en connoître le prix ; & mon

Jardinier, qui loue l'Etre ſuprême en admirant un moucheron, me paroît auſſi bon Philoſophe que ce Savant qui s'efforce de démontrer les cauſes de ſon exiſtence.

J'ai donc prétendu partager avec ce bon-homme le don de penſer ſans trop m'embarraſſer de celui d'écrire. Des mots à la portée de tout le monde, des phraſes meſurées ſur l'étendue des penſées, des dialogues proportionnés aux perſonnages, un ſtyle auſſi ſimple que naturel ; voilà la rhétorique que j'ai employé pour raconter mes aventures, ainſi que pour raiſonner & diſſerter ſur les égaremens de l'eſprit, ſur les foibleſſes

du cœur, ſur les vices de l'ame.

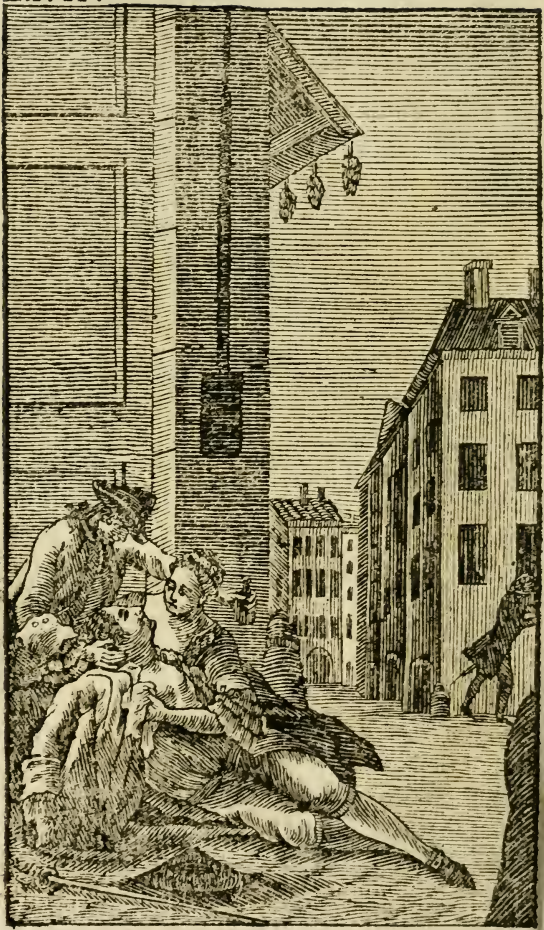
Ces méditations ont rapproché le Contemplateur & l'objet contemplé, de leurs modèles; je me ſuis cru plus ignorant que le Jardinier, & j'ai vu l'Homme auſſi petit que le moucheron.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Le plus intime de vos Amis, & le plus partiſan de vos Ouvrages,

LE CH. DE SENNEVAL.



A ce trait reconnois Sophie.

L'HOMME,

OU

LE TABLEAU

DE LA VIE.

Livre Premier.

VICTIME de l'Amour, esclave des Passions, jouet de la fortune, j'ai vécu dans un tourbillon de maux dont le souvenir m'arrache encore des larmes. Je leur dois cependant l'étude philosophique que j'ai faite de l'Humanité. Les événemens singuliers de ma vie

me l'ont fait considérer sous ses différens aspects. Si l'occasion m'a montré l'homme foible, la réflexion m'a fait voir l'homme vertueux; s'il suit la premiere impression des sens, le premier mouvement des passions, il se portera à tous les crimes; mais qu'il descende en lui-même, qu'il lise dans son cœur, il y reconnoîtra les précieux caracteres de la vertu. En un mot, l'horreur du crime, la honte du coupable sont de nouvelles preuves du pouvoir qu'elle a sur nous. Qu'on me pardonne des réflexions morales que l'enchaînement de mes malheurs, & la multiplicité de mes foiblesses, m'ont insensiblement accoutumé à faire.

Si j'ai quelque goût pour la vertu, je le dois aux préceptes & aux exemples que m'en à donné le Comte de *Senneval*. Les soins assidus qu'il a apportés à mon éducation, la tendre affection qu'il m'a vouée dès ma jeunesse, me le faisoient regarder tout à la fois & comme un ami intime, & comme un pere inestimable. Tel étoit

à peu près le portrait de cet honnête homme, & celui de la perſonne qu'il s'étoit aſſociée pour compagne.

M. de *Senneval*, ou plutôt mon généreux pere, après s'être répandu dans les vains plaiſirs où l'état militaire entraîne la jeune Nobleſſe, étoit revenu ſur ſes pas en quittant le ſervice, & avoit appris à peſer les hommes, & leurs erreurs, au poids de la raiſon.

En vain eſſaya-t'il de jouir de ſa liberté, qu'il regardoit comme le plus grand bien; les travaux de la guerre, & le poids de l'âge avoient tellement affoibli ſon tempérament, qu'il fut obligé de s'attacher à une femme, propre à lui rendre la vie plus agréable.

Il s'étoit perſuadé que la vivacité du caractere de Madame de *Senneval*, la pureté de ſes mœurs, & la fraîcheur de ſes charmes, vaincroient ſans peine la répugnance qu'il avoit pour tout engagement.

Julie, le premier fruit de leur amour,

ſembloit devoir en reſſerrer les liens, ſon eſprit tourné à l'étude, & ſon cœur à la vertu, faiſoient le charme de leur ſociété.

J'en ai joui de bonne heure, & c'eſt la premiere ſatisfaction que j'aye éprouvée en ma vie. Je faiſois mes études au Collége de Juviſy, où Monſieur le Comte me viſitoit toutes les fois que ſa ſanté le lui permettoit. Lorſque j'eus achevé ma rhétorique, il me prit un jour à part, & m'adreſſa ces mots, que mon reſpect, ou plutôt ma reconnoiſſance a gravés pour jamais dans ma mémoire.

Chévalier, (c'eſt ainſi que l'on me nommoit,) je vois avec ſatisfaction les progrès que vous avez faits. Je loue le Ciel de vous avoir donné du goût pour le travail; je vous exhorte à ne l'appliquer qu'à l'étude de la ſageſſe; elle nous fait eſtimer dans l'opulence: & nous conſole dans l'infortune; mais je crois que mes avis, de bonnes lectures & votre raiſon même, ſuffiront pour vous inſtruire de

de la Philoſophie & de la Religion. Suivez-moi, mon fils, venez m'aider à ſupporter le poids de ma vieilleſſe; ce n'eſt point par les liens du ſang, mais au nom de l'amitié la plus tendre que je vous en conjure. Il m'embraſſoit en prononçant ces mots, & ces marques d'amitié faiſoient renaître les couleurs de la jeuneſſe ſur la phyſionomie de ce Vieillard. J'étois pénétré de joie & d'attendriſſement; mon cœur, né ſenſible, recevoit pour la premiere fois ces délicates impulſions qu'il a tant éprouvé dans le cours de ma vie.

J'étois trop ſaiſi, pour pouvoir répondre. Le Comte interpréta favorablement mon ſilence, me fit monter dans ſon carroſſe, & m'emmena à ſon Hôtel. Ce ne fut point la magnificence qui l'ornoit, ni l'air de grandeur qui y régnoit qui captiverent mes regards; mais les charmes de ma ſœur & les careſſes de ma mere, fixerent toute mon attention.

Des Amis zèlés, & eſtimables par leur eſprit, m'arracherent à mes ré-

flexions, en me comblant de politeſſes. La pureté de leur langage, l'agrément de leur converſation, la délicateſſe de leurs ſentimens, me firent bientôt ſecouer la pouſſiere de l'Ecole. Je jugeois de Paris par ce qui m'environnoit, & j'en penſois avantageuſement. J'en voyois la magnificence des habits, la beauté des promenades, la pureté des ſpectacles, l'abondance des talens; je n'en connoiſſois pas le cœur des hommes, & j'en eſtimois le ſéjour.

M. de *Senneval* ſe faiſoit un plaiſir d'exercer mon jugement, & de former mon goût, en me demandant mon avis ſur ce que je voyois. Graces à ſes ſoins, la raiſon fit tant de progrès en moi, qu'en moins de deux ans je fus en état de ſoutenir & de goûter ſes entretiens philoſophiques.

Je lus avec avidité tous nos Traités de Morale; un juſte diſcernement me fit prendre un parti entre les ſyſtêmes ſophiſtiques & les menſonges ſacrés; mon ame trouva une aſſiette tranquille au milieu du fanatiſme &

de l'impiété. Heureux si j'eusse sçu l'y maintenir ! mais j'étois jeune, je connus l'amour, & je perdis ma tranquillité.

Un jour que je revenois de l'Académie de Vandeuil, un homme assez proprement vêtu, m'aborda : je compris, à sa triste & humiliante posture qu'il imploroit ma charité ; son air de candeur, la vigueur de son âge & la propreté de ses habits m'intéresserent à son sort. Je satisfis à ses demandes, & lui fis en même-temps plusieurs questions. Vous me paroissez propre au service, lui dis-je, & quelque vil que paroisse cet etat, il l'est sans doute moins que celui où l'infortune vous a réduit. Manquez-vous de place, ajoutai-je, suivez-moi ; je vous en assure d'une dès l'instant que votre probité sera connue. Hélas ? Monsieur, me répondit-il, je préfére la mienne, toute pauvre qu'elle soit, aux meilleures de Paris. Je sers une Famille illustre, qui n'a d'autre biens que l'honneur, & d'autre secours que les

miens. Un pareil début m'intéreſſa vivement; je fis entrer cet homme dans une allée, & m'apperçevant qu'il cachoit une eſpece de poignard ſous ſon habit, je me tins ſur mes gardes. Que fais-tu de cette arme, lui dis-je avec indignation? C'eſt, me répondit-il, un couteau de chaſſe qui reſtoit à mon Maître pour honorer ſa nobleſſe, & que la famine nous forçoit de vendre aujourd'hui: mais, Monſieur, votre généroſité nous le conſerve, & je vais le reporter à la maiſon.

Les cœurs droits ſont naturellement peu défiants; j'avois plus de pitié que de ſoupçon ſur cet homme. Où demeurez-vous, lui dis-je en le retenant? C'eſt un myſtere, reprit-il, encore, que je ne pourrois révéler ſans compromettre ma diſcrétion & la délicateſſe de mon Maître. Sa ſeule conſolation eſt d'enſevelir l'ignominie de ſon état. On ne doit rougir que du vice, & non du malheur, inſiſtai-je; vous aurez tout lieu d'être ſatisfait de cette confidence. L'infor-

tune de votre Maître, eſt un titre pour mériter mon amitié, & mon opulence en eſt une autre, pour qu'il obtienne mes ſecours : ſatisfaites-moi au plutôt, ou je ſerai fondé à vous croire un impoſteur. Le vertueux comme le ſcélerat, rougit de l'apparence du crime : cet homme tout troublé, m'indiqua une demeure éloignée, que les renſeignemens me faiſoient regarder comme fauſſe ou ſuſpecte. Il me quitta & s'éloigna avec précipitation de ma vue.

Que penſer de tout ceci, me diſois-e, en revenant chez moi ? Y a-t'il des hommes aſſez méchans pour vouloir me tromper par un ſtratagême pareil, ou ſerois-je aſſez heureux pour ſoulager ces miſérables ? J'étois encore tout occupé de ces réflexions lorſque je rentrai à l'Hôtel.

La pitié l'emporta ſur la défiance. Je me rappellai l'air de candeur de l'Inconnu, & je lui accordai toute ma confiance. Je me peignis l'horrible ſituation de ſes Maîtres, j'en fus pénétré de douleur. Courons, diſois-

je en moi-même, leur tendre un bras ſécourable ; courons racheter la vie à une Famille illuſtre, à des gens vertueux, à des hommes enfin. Je fus tenté d'intéreſſer le Comte en leur faveur ; mais outre que je craignois qu'il ne me détournât d'une démarche qui paroiſſoit auſſi folle que haſardée, j'avois aſſez d'amour-propre pour vouloir me réſerver à moi ſeul le plaiſir de faire des heureux. Il eſt ſi rare de le pouvoir ! il eſt ſi ſatisfaiſant d'y réuſſir !

Avec de telles diſpoſitions, je portai bien-tôt mes pas au lieu indiqué. C'étoit au haut de la rue Mouffetard : mon domeſtique qui me devançoit, s'informoit des mœurs de M. *Hervey*. (Ainſi ſe faiſoit appeller le Gentil-homme que je cherchois.) Aucun de ceux à qui ce garçon s'adreſſa, ne connoiſſoit la perſonne que nous cherchions, ou ne daignoit la connoître ; on eût dit même, aux réponſes de certaines gens, que c'eût été une connoiſſance honteuſe.

Le mépris qu'on faiſoit de M. *Her-*

vey, ne servit qu'à redoubler mon zèle : je démêlai moi-même sa maison. Dans la crainte de lui offrir un insolent témoin de ses disgraces, j'ordonnai à mon Laquais de s'en retourner. Je m'avançai seul dans une allée, longue & étroite ; je traversai une petite cour, & je passai encore dans un corridor obscur, par des détours obliques, à une espece de salle où un Soldat Suisse fumoit. La présence du Soldat me surprit. Je me remis cependant pour lui demander si c'étoit ici M. *Hervey* ? *Hervey* ou non, me repliqua-t'il en mauvais françois ; apportes-tu de l'argent ? il m'en faut. J'apporte de l'argent & du courage, lui dis-je, mon ami. Tu seras des nôtres, reprit-il encore, en sortant dans la cour & en tirant la porte sur lui. O Dieu ! qui connoissez mon innocence, m'écriai-je du fond du cœur, sauvez mes jours. Il est des situations, où une multiplicité d'idées assaillissent à la fois l'esprit & l'occupent tumultueusement. La crainte & l'espérance, le désespoir

& la fureur s'emparerent tout-à-coup de moi. Je tirai mon épée, & le regard enflammé, je parcourus à grands pas l'espéce de cachot où j'étois. En marchant ainsi, j'entendis une voix plaintive, qui sembloit sortir d'un lieu voisin, dont on appercevoit la porte au défaut de la tapisserie : je m'en approchai, & j'entendis qu'on disoit, Eh bien, s'il faut périr, je fais volontiers le sacrifice d'une vie odieuse : ce n'est point la mienne que je vous demande, c'est celle de ces deux illustres malheureux. Des soupirs & des sanglots succéderent à ces exclamations & me déroberent les mots qu'une autre personne sembloit articuler. Eh ! quoi ? reprit langoureusement la premiere, m'enviez-vous jusqu'à la satisfaction de mourir vertueuse ? J'entendis alors un homme qui répondit ; Il est temps de finir : mourez donc, vous & tous les vôtres. Quelque chose qui tomba sur le champ, me fit croire qu'on venoit d'égorger la femme qui s'étoit plaint. Je fus tenté d'enfoncer la porte ; mais

persudé que la perte de mes jours ne pourroit racheter ceux de cette infortunée, je tins ferme au poste que j'occupois, bien résolu de me défendre contre toutes sortes d'attaques. Tout ce lieu m'inspiroit de l'horreur. Quelques cris d'un enfant du premier âge, me firent encore conjecturer que ce pouvoit être une nouvelle victime sacrifiée par le barbare que j'avois entendu. Il est des momens si tristes, que nous tirons mauvaise augure de tout ce qui frappe nos sens. Je fus cependant détrompé, lorsque l'homme en question dit d'une voix brusque : Faites taire ce *piaillard ;* on ne voit & on n'entend que des choses désagréables. Eh ! Monsieur, reprit l'infortunée que je croyois morte, qui vous presse d'y venir ? Trop de bontés pour vous, ingrate... O Ciel ! Quelles bontés !... : Mes caresses vous forceront à les reconnoître, dit-il, en l'embrassant avec brutalité. Retirez-vous, reprit celle pour qui je m'intéressois déjà ; les moindres faveurs sont des crimes avec des gens tels que vous ... Vous me

réſiſtez en vain : ma force vous arrachera ce que vous dédaignez d'accorder à mon amour. O ſcélérat, s'écria la perſonne pourſuivie, en fuyant du côté de la porte où j'étois ! Les voix ceſſerent alors, & je n'entendis plus qu'un trépignement de pieds & des coups ſourds ; ils ceſſerent auſſi, & le cri le plus aigu me força d'ouvrir la porte. Quel ſpectacle pour mon ame attendrie. Une fille échevelée, le viſage tout en ſang, étoit étendue ſur le plancher, & roidiſſoit ſes bras contre un homme qui la terraſſoit. Il demeura déconcerté en me voyant entré. Voilà, dit-il en ſe remettant, voilà le faquin que tu me préféres. C'eſt bien plutôt le complice de tes crimes, dit la fille... Malheureuſe oſes-tu bien m'en impoſer ainſi ? Je m'empreſſai de les ſéparer ; & dans la prévention où ils étoient tous deux, je devins l'objet de leur colere mutuelle. En vain eſſayai-je de me juſtifier ; l'un & l'autre me frappoient à la fois. Nos communs débats firent répandre la lampe, ſeule lumiere qui éclairât

cette obſcure retraite. Elle retentit bien-tôt du bruit de nos coups redoublés, des cris d'un enfant, & des plaintes d'un malade. Qu'on juge de mon embarras ; je ne pouvois voir l'homme ; je craignois de bleſſer la femme ; & l'un & l'autre m'accabloient. J'appellai du ſecours ; les voiſins vinrent au bruit, & ne purent encore nous ſéparer qu'après avoir apporté de la lumiere.

Je n'oublierai jamais cette derniere époque ; elle me racheta la vie, & me fit perdre ma liberté. Je vis la beauté qui m'avoit chargé de coups ; elle m'accabla de chaînes ; l'amour étoit le premier tribut qu'on fut forcé de rendre à tant de charmes. Nous vîmes alors entrer le Suiſſe le ſabre à la main ; en homme de ſa Nation, il en vouloit faire un moyen de reconciliation, & faiſoit indifféremment main-baſſe ſur nous. La préſence d'une femme reſpectable qui ſe trouva là, ou plutôt la force de ſes domeſtiques, fit ceſſer cette mêlée. On ferma les portes, & l'on donna ordre d'aller

chercher la Garde ; elle vint, comme le vigoureux athlête que j'avois eu à combattre prioit la Dame d'empêcher les ſuites de cette affaire. Il lui dit à part des choſes qui la fléchirent, & l'engagerent ſans doute à tourner tout ſon reſſentiment ſur moi ; elle donna ordre de m'arrêter. Je ne fus jamais aſſez éloquent pour la perſuader de mon innocence. Le Guet me conduiſit, malgré moi, chez un Commiſſaire.

Aſſis triſtement dans un carroſſe, au milieu de quatre Archers, j'eus le temps en chemin de méditer ſur ma fâcheuſe aventure. Eſt-ce donc un crime, m'écriai-je du fond du cœur, que de vouloir obliger ? & les ſoins de l'humanité doivent-ils être ſuivis de opprobres de la ſcélérateſſe ? Que penſera le Comte de cet événement ? Faudra-t'il publier la généroſité de mes intentions & la honte des reſſources de cette Famille pour juſtifier ma démarche ? Pourrai-je prétendre au cœur de la Beauté que j'adore, en commettant une indiſcrétion capable de l'avilir ?

Nous descendîmes chez le Comissaire, où on ne daigna pas m'écouter, & l'on dit à la Garde de m'emmener au Châtelet jusqu'à plus ample information : telle fut la courte formule de celui qui m'y condamna. Je voulus m'excuser. Qu'oses-tu dire pour ta défense, me dit cet Homme de Loi ? On te surprend dans un lieu ténébreux, l'épée nue à la main, avec une jeune personne couverte de sang, on t'envoye en prison, & tu as l'insolence de murmurer ?

Je ne murmure point, lui dis-je, Monsieur : si j'avois à le faire, ce seroit du ton de vos dernieres paroles : vous ignorez que vous parlez à un Gentilhomme. Quand un Gentilhomme, reprit-il encore, est un coquin, on le traite comme je fais, & il doit se taire. Puis s'adressant aux Archers, il leur dit, faites votre devoir. J'étois debout, sans armes, les mains retenues, les cheveux épars, mes vêtemens en désordre : je lui repliquai avec la fierté qui convenoit à mon rang & à mon innocence. Sur ce qu'il réitéra

ſes ordres rigoureux, un des aſſiſtans lui dit: Mais Mr. ce jeune homme a quelque choſe d'intéreſſant dans la phyſionomie; ne ſeroit-il pas plus prudent d'attendre le retour du Commiſſaire? Allez, dit le Clerc, (car ce n'en étoit qu'un,) je prends tout ſur mon compte.

J'étois fait pour les choſes biſarres. Sur ces entrefaites, je vis entrer un petit homme en épée; je le reconnus, à ſon habit galant, à ſon air coquet, pour un Écolier qui alloit en Salle avec moi. Un cœur innocent s'étaye de la moindre connoiſſance. Monſieur peut vous dire qui je ſuis, dis-je au Clerc; nous nous voyons aſſez ſouvent. Cela ſe peut dit le dernier venu, ſans me regarder, & en ouvrant un cabinet où il s'aſſit. Je cherchois à démêler qui il étoit dans cette maiſon, lorſque j'eus tout lieu de l'apprendre au compte que lui rendit mon Juge inſolent. J'envoie cet homme au Châtelet, lui dit-il. Le premier, s'occupant d'une Brochure qu'il parcouroit, lui répondit en liſant: Vous faites bien.

Mais, Monsieur, dis-je, à mon tour, en m'approchant de lui, vous ignorez quelle est mon affaire. Mais, Monsieur, reprit-il sur le même ton, je la juge mauvaise, & je ne vois pas d'inconvénient à s'assurer de vous jusqu'à plus ample information... Vous devez me connoître assez... Je vous connois pour un Écolier en Salle, & pour un mauvais sujet ici. Allez, laissez-moi, acheva-t'il, en reprenant sa lecture.

L'esprit ne se tient pas toujours en garde contre les impertinens & sots propos : il arrive au contraire, qu'ils sont si au-dessous de sa sphere, qu'il ne trouve aucun raisonnement pour les détruire. La parole expira sur mes levres, & je suivois machinalement les Archers, lorsque je vis entrer le domestique qui m'avoit indiqué la maison où l'on m'avoit pris. Je l'appellai ; il me reconnut : les traits des gens qui obligent, se gravent sans peine dans les cœurs reconnoissans. C'est lui-même, dit-il en m'abordant d'un air échauffé : puis s'adressant au

Commiſſaire, il lui parla ainſi :

Monſieur, je ſuis de l'endroit où l'on a arrêté ce jeune homme. Je le connois ; il eſt auſſi innocent que généreux ; il ne venoit chez nous que pour nous obliger : il ne s'eſt trouvé dans la querelle, que pour défendre la vertu de ma jeune Maîtreſſe : rendez-lui la liberté.... c'eſt elle-même qui vous en fait prier.

Le Commiſſaire tournant alors foiblement ſes regards vers moi, dit : Allons, puiſque vous appartenez au Comte *de Senneval*, on peut vous élargir, ſauf à vous reprendre ſi le cas le réquiert ; auſſi-bien cette petite affaire là me caſſe la tête. Deliez-le & qu'il s'en aille. Il étoit tard, j'avois beſoin de rafraîchiſſement ; je ne voulus cependant pas en prendre ſans aller vouer à ma nouvelle conquête la liberté qu'elle m'avoit fait perdre & recouvrer. *Thurin* (ce généreux domeſtique,) prévint mes deſirs, & ordonna au même Fiacre de me reconduire où il m'avoit pris. Retour, hélas ! trop délicieux pour lors, que

tu me devins fatal dans la ſuite ! Heureux au moins s'il ne m'eût couté que les larmes que l'humanité me fit répandre ſur le champ.

J'entrai dans cette maiſon, où tout inſpiroit le reſpect & la pitié ; la propreté & le délabrement des meubles, y annonçoient la nobleſſe & l'infortune des Maîtres. J'y fis moins d'attention pour lors qu'aux charmes de Mademoiſelle *Hervey*. J'en ferois un portrait de fantaiſie, ſi ces mémoires n'étoient qu'un jeu de l'imagination. Aſſiſe près d'un lit dont je ne puis me rappeller la mauvaiſe ſtructure ſans verſer des pleurs, elle ſerroit étroitement dans ſes bras un homme entre deux âges, que je reconnus ſans peine, à ſon air reſpectable & tendre, pour le pere de cette eſtimable fille. Elle le ſerroit, dis-je, & le couvroit de baiſers & de larmes. Trop occupée de ſa douleur pour faire attention à ma viſite, Mlle. *Hervey* ne voyoit, ne regardoit qu'un pere affoibli, dont elle ſembloit attendre les dernier ſoupirs. L'avouerai-je ? quel-

que touchante que fût cette ſituation, l'amour me faiſoit goûter une langoureuſe volupté, à conſidérer les traits d'une fille que la douleur paroiſſoit embellir.

Calmez, lui dis-je, preſque en tremblant, tant la vertu en impoſe même à l'amour, calmez votre douleur; l'état de Monſieur n'eſt pas déſeſpéré, & le Ciel ne pourra le refuſer à vos vœux. *Sophie*, dit avec peine le malade, en s'adreſſant à ſa fille, eſt-ce là l'aſſaſſin, & veut-on hâter le moment de notre ſéparation? Non, Monſieur, reprit *Thurin*, c'eſt au contraire un galant homme, dont vous ne ſauriez aſſez reconnoître les bontés. La belle *Sophie* fit un vain effort de politeſſe, & retomba ſur ſon ſiége en me diſant: Ah! Monſieur, que vous voyez un ſpectacle bien humiliant pour nous! Son exclamation étoit fondée, & l'auroit été encore davantage quelques heures après. Je ne vois que vous & ce qui vous intéreſſe, lui dis-je, tout ému.

Nous pleurions tous les quatre;

nos bouches ne proféroient aucunes paroles ; mais nos yeux ſe parloient. Qu'il eſt honteux aux gens de naiſſance de laiſſer connoître leur miſere, liſois-je dans les yeux de la Demoiſelle & de ſon Pere ! Rachetez la vie à des Maîtres reſpectables, me diſoient ceux du domeſtique. Comment puis-je vous ſecourir ſans bleſſer votre délicateſſe, exprimoient les miens ?

L'altération qui régnoit ſur les viſages de ces malheureux me peignoit leur affoibliſſement. Le beſoin étoit preſſant, & il falloit paſſer ſur toutes conſidérations ; j'employai cependant le plus d'art qu'il me fut poſſible pour engager la belle *Sophie* à me permettre de faire apporter un repas chez elle. Plus vous mettez de nobleſſe dans votre généroſité, me dit-elle, plus j'en connois le prix ; & plus je rougis d'être forcée à la recevoir.

Eſſayer de ſoulager l'amour-propre de ces infortunés, eût été peſer ſur mes ſervices ; je fis tourner la con-

verſation ſur d'autres choſes. Je m'approchai du petit enfant qui repoſoit au pied du lit de Monſieur *Hervey*. Nouvel objet de compaſſion & de douleur pour moi ; cet innocent manquoit de tout, & portoit dès le berceau les marques de la miſere. Je fus tenté de couler de l'argent dans ſes hardes ; mais bien perſuadé que ce ſecours arracheroit encore des larmes à ſe Parens, je me propoſai d'employer une maniere plus généreuſe.

Le repas vint, & nous le prîmes avec l'appétit que la diſette & la fatigue exigeoient. *Sophie* baiſſoit les yeux, comme ſi elle n'eût pu ſoutenir les regards de ſon bienfaiteur ; ſon pere jettoit de profonds ſoupirs, comme s'il eût pénétré la confuſion de ſa fille ; & *Thurin*, dont les ſentimens me faiſoient chérir la préſence, s'écrioit de momens à autres : Mon pauvre Maître ! ma chere Maîtreſſe ! Je fouillois aſſez bien dans le cœur de ce vertueux domeſtique, pour ſentir toute l'énergie de ces exclamations qui honoroient en même-temps, & ſon état & l'humanité.

Je l'ai dit, ce jour en étoit un de tribulation pour mes Hôtes. Nous avions à peine fini de manger, que nous vîmes entrer une Sœur de Charité. Ma préſence la ſurprit d'abord ; puis s'étant remiſe, elle nous dit : N'eſt-ce pas ici où il y a un petit enfant ? Oui, lui répondîmes-nous. N'y a-t-il pas auſſi un pauvre homme qui s'appelle *Hervey*, continua-t-elle, en me regardant toujours avec embarras ? Oui, ma Sœur, dimes-nous encore tous confus.

N'eſt-il pas honteux, reprit-elle avec aigreur, en s'adreſſant à *Sophie :* N'eſt-il pas indigne que vous voyiez périr d'inanition votre pere & votre frere, plutôt que d'employer notre charité ? Vous feriez bien mieux, cœur dénaturé, continua-t-elle, de renoncer à toutes vanités mondaines, de brûler ces guenilles de fontanges, & de venir à la Paroiſſe chercher de la nourriture pour ce bon-homme & cet innocent.

Quelque pénétré que je fuſſe de cet aigre & bigot diſcours, il n'y

eut cependant que moi qui put y répondre. *Sophie* & les deux autres, le cœur gonflé, les bras pendans, la vue baissée, ne pouvoient articuler. Ma bonne, lui dis-je, vous rempliſſez mal les devoirs de votre état? Les débris de notre table doivent vous prouver l'inutilité de ce que vous appellez gratuitement votre charité; ſi vous euſſiez été aſſez prudente pour attendre qu'on vous implorât, vous auriez peut-être rempli vos fonctions avec plus de décence.

Je fais ce que je dois, me répliqua-t-elle avec un air de dépit, & je ſuis fort ſcandaliſée de l'intérêt qu'un jeune homme de votre trempe prend à ces gens-là. Il n'a rien qui doive vous étonner, lui dis-je; cette famille me touche d'aſſez près pour prendre part à ce qui la regarde. L'intérêt que j'y prenois étoit en effet plus vif que je ne l'imaginois moi-même, en croyant en impoſer à cette béguine. Elle ſortit en proférant encore des injures, que je me fis une étude d'oublier.

Loin que ſon abſence me laiſſât le loiſir de ſatisfaire ma curioſité ſur-tout ce que j'avois vu d'extraordinaire dans cette maiſon, je ne m'y occupai qu'à m'attirer la confiance de mes Hôtes, en deſcendant, pour ainſi dire, dans leur ſituation, & en les invitant à mépriſer les inſolences de la canaille. En quelque état que ſe trouvent des gens tels que nous, leur diſois-je, ſi l'éclat de notre naiſſance eſt une nouvelle raiſon de mortification, la grandeur de nos ſentimens doit être auſſi un nouveau motif de conſolation. Ignorez-vous que ce n'eſt qu'au ſuccès, au bonheur, & à l'opulence que le commun des hommes accorde ſon ſuffrage & ſa conſidération ? N'avez-vous pas vu ſous vos yeux, diſois-je encore à Monſieur *Hervey*, deux Princes illuſtres réduits à la condition la plus ſimple, à la ſituation la plus triſte ? Hélas ! qui ſait s'ils ne ſe fuſſent pas trouvés encore contens d'avoir un ami qui pût faire pour eux ce que je jure de faire pour vous ?

Monsieur *Hervey* me serroit la main, & me disoit tendrement : Ah que n'êtes-vous mon fils ! Plût à Dieu que je pusse le devenir ! lui répondis-je avec une secrette émotion mêlée de respect & d'attachement. Nous en étions là de notre triste entretien, lorsque le Suisse que j'avois déjà vu entra. Que ne finissez-vous avec moi, dit-il au malade ? Monsieur a bien de quoi payer votre Capitation, & j'irai coucher en meilleur logis que le vôtre. Eh ! quoi ? lui dis-je, mon ami, c'est-là le motif de ton séjour ici ? Si je n'y étois pas en garnison, je n'y aurois que faire, me répliqua-t-il. Croira-t'on que je pus débarrasser ces honnêtes gens, & satisfaire même la cupidité de ce soldat, à moins de six livres ?

Ce seroit manquer de générosité que de rapporter de quelle ruse je me servis pour subvenir aux besoins de mes nouvelles connoissances ; & ce seroit m'en payer avec usure, que de raconter aussi les témoignages de reconnoissance qu'on m'en prodigua dans la suite.

Il

Il étoit tard ; le devoir plus que la raiſon m'obligea à me retirer. Je pris congé de la belle *Sophie* en la preſſant de me permettre de revenir. O Dieu ! quel fut mon déſeſpoir & ma ſurpriſe, quand elle me pria de m'en abſtenir, dans la crainte, diſoit-elle, que la jalouſie de l'homme que j'avois eu à combattre, & le dépit de la Sœur qui venoit de ſortir, ne s'en ſerviſſent comme de raiſon, pour inſulter à ſa vertu, & attenter à ſa liberté !

Je mettrai tout en uſage, repris-je, pour que nos entrevues ſoient ſecretes. Ne craignez rien, continuai-je à voix baſſe, je ne vous reverrai qu'à la faveur du myſtere, &.... je ne pus achever. Gardez-vous-en-bien, répliqua-t-elle encore ; vous hâteriez ma perte, en croyant m'obliger. Mais comment puis-je renoncer à vous voir, repris-je avec tranſport, en prenant une de ſes mains ? Comment puis-je me priver de jouir des embraſſemens de notre pere commun ? (car mon ame ſe faiſoit un délice de lui

accorder ce titre.) *Thurin*, qui m'éclairoit, nous tira d'embarras, en m'assurant qu'il iroit chez moi dès le lendemain me donner des nouvelles de ses Maîtres, & qu'il continueroit de m'en porter, jusqu'à ce que les choses fussent changées.

L'absence est le martyre de l'amitié, comme de l'amour. Le Comte & la Comtesse m'attendoient avec impatience. Il ne m'étoit jamais arrivé de rester si long-temps & si tard dehors. Ils m'en firent mille tendres reproches, auxquels je repondis comme je le devois. Quelques charmes que je dusse goûter à leur compagnie, il me tardoit de pouvoir me livrer en secret à la multiplicité d'idées qui m'occupoient.

D'où me vient, me dis-je, lorsque je fus retiré, d'où me vient l'agitation de mon cœur ? Ce n'est point la pitié qui l'émeut ; je suis tranquille sur la situation de ces malheureux amis ; ce n'est point la joie de les avoir obligé qui l'occupe; je ressens trop de troubles ; ce n'est point la

crainte d'apprendre la mort de Monsieur *Hervey* ; je pense moins à lui qu'à sa fille. Ah ! c'est de l'amour que je sens ; tout me l'assure : les charmes, l'esprit, les malheurs, la vertu de *Sophie* me la font adorer. Mais qu'osai-je attendre d'elle après l'exemple qu'elle m'a fait voir de sa sagesse ? L'inégalité de nos fortunes ne m'empêchera-t-elle pas d'obtenir sa main ? Ne seroit-il pas honteux de mettre son cœur à prix par mes bienfaits ? Que peuvent les efforts de la raison contre le pouvoir de l'amour ? Je ne vis bien-tôt plus rien de criminel dans mes transports, rien de dangereux dans leur suite ; au contraire, je m'endormis avec les idées les plus flatteuses, je les conservai même au milieu du sommeil.

L'amour & la paix ne furent jamais amis ; je ne devois pas garder longtemps ma sécurité ; je n'eus que trop de raisons de la perdre. En vain restai-je plusieurs jours sans sortir ; je ne reçus aucune nouvelle de Monsieur & de Mademoiselle *Hervey*. Un

si long silence m'annonçoit un éternel oubli ; & par une fatalité ordinaire aux amans, moins j'avois d'espoir, plus je brûlois d'amour. J'éprouvois tous les sentimens qu'il inspire aux cœurs biens épris ; le mien passoit successivement du desir à l'espérance ; de l'espérance au désespoir ; du désespoir à la haine : mais la haine des Amans n'est-elle pas elle-même un véritable amour ?

Je ressentois trop d'agitation au-dedans pour ne pas laisser paroître de l'abattement au-dehors. Mes généreux parens m'en témoignerent leur inquiétude : j'aimai mieux dissiper leur crainte que d'avouer ma foiblesse. Mais quel fut mon étonnement, quand le Comte me fit appercevoir qu'il connoissoit la cause de mon changement ! Il me prit à part & m'adressa ces mots : Ne me cachez rien, mon fils ; que la sincérité de votre aveu, justifie la franchise de votre caractere ? Vous aimez, je le sais, ne rougissez point d'en convenir. L'amour n'est un crime que pour les

cœurs corrompus; mais il n'eſt qu'une foibleſſe dans les ames délicates. Raſſurez-vous avec moi ; vous n'avez point à faire à un pere rigoureux, mais à un ami ſenſible. Quelque idée que j'aye des femmes, je crois qu'il en eſt de reſpectables, qui nous font bien-tôt paſſer de l'eſtime à l'amour. Telle eſt ſans doute celle pour qui vous ſoupirez; je me tiens pour convaincu qu'elle a de la naiſſance & de la beauté, de la jeuneſſe & de la vertu: autrement, elle ſeroit indigne de votre choix. Mais j'aurois cru être aſſez votre ami pour obtenir votre confiance : je ſuis même au déſeſpoir que cette paſſion faſſe obſtacle à mes deſſeins : quelle qu'elle ſoit, elle ne pourra que m'affliger. Vous ſoupirez, continua-t-il : êtes-vous fâché que j'aye pénétré le myſtère de vos amours? Pouvois-je l'ignorer, après l'éclat qu'il fit ces jours paſſés ? Votre aventure du Commiſſaire n'eſt que trop connue, & je vous avoue que je ne vois pas ſans chagrin que ce ſoit la premiere qui vous annonce dans le

Monde. Allez, mon fils, ce seroit trop exiger de votre cœur prévenu, que de vous demander une confidence entiere : qu'il vous suffise de ce que je fais pour vous guérir d'une passion dont le début ne peut que vous deshonorer. A ces mots il me quitta, & me laissa en proie à toutes sortes de réflexions.

Si le Comte connoissoit *Sophie*, il ne craindroit point qu'elle pût contribuer à mon deshonneur, me disois-je en moi-même ; mais à quelle autre qu'à *Sophie* peut aller le beau portrait qu'il fait de l'objet de mon choix. Oui sans doute, il a raison; les suites de cet amour ne peuvent que m'être funestes ; l'ingratitude de cette Beauté semble me le prédire : renonçons à la voir, oublions jusqu'au nom de la perfide. Mais que dis-je ? courons venger notre foiblesse en mortifiant sa fierté. Allons lui faire un dernier adieu, & lui jurer un éternel abandon. Ah ! si je la vois, sans doute elle saura justifier sa conduite. Qui sait même, si, toute ingrate qu'elle

eſt, ſa beauté, ou plutôt mon amour ne ſuffira pas pour lui pardonner?

Je ne ſavois encore à quoi me réſoudre, lorſqu'après quelques jours de retraite, m'étant déterminé à diſſiper, ou plutôt à charmer mon ennui, par la promenade, je rencontrai à quelques pas de l'Hôtel un commiſſionnaire qui me remit la Lettre ſuivante. Je frémis de plaiſir & de crainte en la décachetant: je croyois déjà y voir les caractères de la perſonne que j'adorois; elle ne contenoit que ces mots; ils ſont encore préſens à ma mémoire.

Si vous revoyez Sophie, vous êtes mort.

Soit que ce billet fût un avis ou une menace, je n'en courois pas moins de riſques. Quels qu'ils fuſſent, & quoique j'euſſe tout à appréhender de la perſonne que je ſoupçonnois, je me ſerois encore expoſé avec plaiſir au danger, ſi j'avois penſé être autoriſé à l'encourir. Après avoir projetté pluſieurs moyens de m'aſſurer des ſentimens & de la ſitua-

tion de *Sophie*, je m'arrêtai à ce dernier.

J'allai trouver une femme âgée, dont le Comte & la Comteſſe révéroient la dévotion, & aſſiſtoient l'indigence; je lui dis, en diſſimulant mon amour, que j'étois inquiet de Monſieur & de Mademoiſelle *Hervey*; que je la priois d'aller ſecretement ſavoir d'eux, quel motif pouvoit les avoir refroidis à mon égard. La *Maunoir* (ainſi ſe nommoit cette femme,) me promit de remplir mes intentions, & m'invita même à écrire une Lettre. Je l'eus bientôt faite, & ſans doute elle étoit expreſſive, puiſque l'amour me la dictoit. Je retournai dès le lendemain chez cette dévote: elle m'aſſura que mes gens étoient délogés, & n'avoient laiſſé qu'une mauvaiſe idée d'eux dans le quartier. Ce n'eſt qu'aux cœurs tendres à juger de l'état où me mit cette nouvelle, & du déſeſpoir, plus encore que du mépris, qu'elle fit naître en moi.

Je ſortis pour dérober à l'œil dévot de la *Maunoir*, le trouble de

mon cœur amoureux. Revenez demain, me dit-elle, je vous rendrai compte des nouvelles perquiſitions que je ferai ce ſoir après le Salut. Le lendemain ne fut pas plus heureux pour moi. Cette femme m'aſſura, en préſence d'une jeune perſonne qui étoit chez elle, qu'elle n'avoit rien pu découvrir; mais que les nouveaux propos qu'on lui avoit tenus, & le mérite des gens de qui ils venoient, devoient abſolument me guérir. Puis ſe tournant ſoudain du côté de la fille dont j'ai parlé, elle me dit: c'eſt à des infortunées comme Mademoiſelle, qu'il eſt beau de rendre ſervice. Jeune & jolie comme vous la voyez, continua-t-elle en lui relevant la tête, elle préfére une triſte indigence en travaillant de l'aiguille, à une fortune brillante, qui feroit tort à ſa réputation. Que penſez-vous de cette conduite, continua-t-elle en ſouriant, & en m'approchant de la Demoiſelle? Elle eſt admirable, dis-je, plus frappé de la beauté, que de la vertu de cette jeune perſonne.

Donnez-lui une preuve cordiale d'amour fraternel, ajouta-t-elle encore. Je crus qu'elle me disoit d'embrasser cette fille ; je suivis par instinct un conseil que je désapprouvai par réflexion. Ah ! Monsieur le Chevalier, reprit la *Maunoir*, vous avez plus de pétulence, que de sagesse ; & je pensois moins à exciter votre amour, qu'à implorer votre générosité en faveur de la petite. Je rougis de mon écart, & je remplis l'intention de ma correctrice.

Vous pouvez, dit alors cette femme à la Grisette, vous pouvez rendre à Monsieur par reconnoissance, ce qu'il vous a donné par amour. La petite personne s'acquitta de sa commission avec un zèle extraordinaire, que je n'osai attibuer qu'à la vivacité de sa joie.

La diversité des objets est le seul soulagement de l'amour affligé. La nouvelle connoissance que j'avois faite chez cette intriguante, faisoit diversion à mes chagrins. Je voulois découvrir qui elle étoit, ce qu'elle pensoit ;

si le germe de la vertu n'étoit point étouffé dans son cœur, si les conseils de la *Maunoir* servoient à le détruire ou à l'accroître. Je revis souvent ces femmes ; je leur montrai de l'amitié pour obtenir de la confiance. La bigotte fut la moins facile à étudier. Je ne trouvois que de l'ambiguité en elle.

Un événement où je faillis perdre la vie, servit à satisfaire ma curiosité. Un jour que j'allois chez la *Maunoir* à une autre heure qu'à l'ordinaire, je fus surpris des difficultés qu'on faisoit pour me laisser entrer. Un homme en veste, l'œil hagard, & le visage couvert de sueur, n'ouvrit simplement qu'un petit guichet de la porte : puis il me dit : Etes-vous des nôtres : venez-vous seul ? Je ne répondis à ces singulieres questions qu'en déclinant mon nom. Il referma le guichet en question, & me pria d'attendre qu'il m'eût annoncé. L'instant d'après, on vint ouvrir la ferrure & les verroux. Ensuite une femme me prit par la main, repoussa prompte-

ment la porte, & m'introduisit à tâtons dans une piéce où le jour étoit intercepté de tous côtés. Venez-vous demander du secours ou en apporter, me dit-elle à voix basse, en m'approchant d'un lieu où j'entendois tout à la fois pousser des gémissemens, porter des coups & claquer des mains. Je n'eus pas la force de lui répondre, & je serois mort de saisissement, sans la pâle lueur d'une lumiere qui me fit au moins espérer de voir le danger. Taisez-vous sur tout ce que vous verrez, me dit un jeune Gentilhomme, qui se faisoit appeller le Baron *de la Tour*, & que je reconnus pour l'ami le plus familier de la maison de mon pere. Comme il achevoit de parler, nous entrâmes dans l'endroit éclairé. J'y vis une multitude de gens assis, d'autres débout, qui fixoient d'avides regards sur un lit où plusieurs personnes épuisoient leurs forces en frappant la petite fille que je cherchois chez Madame *Maunoir*; celle-ci débout, au chevet, lui parloit tout bas, l'embrassoit & lui frappoit elle-

même la poitrine à coups redoublés; à cela, la petite faisoit un soupir & s'écrioit ? Ah ! que vous me faites de bien !

Si je n'avois pas été témoin du fait que je vais rapporter, & si même je n'eusse fait que le voir, superficiellement, j'aurois du scrupule à le donner pour vrai ; mais j'y ai eu trop de part pour en douter. Le Lecteur me permettra au moins de lui rendre compte de l'événement sans en chercher la cause. Contribuez à cette bonne œuvre, me dit le Baron *de la Tour* ; pousſez votre épée sur le sein de notre sœur, Mais je la tuerai, lui dis-je. Que vous êtes scrupuleux, répondit-il en riant ! pousſez toujours. Ah ! je vous en conjure, reprit aussi la fille : ne me refusez pas cette grace. Je ne pus jamais y consentir. Le Baron s'offrit à me remplacer. Il tira son épée, la posa sur le sein de cette fille, pousſa de toutes ses forces, & fit plier l'arme sans entamer la chair. J'avoue que cela m'étonna, & que me méfiant de quelque supercherie,

je voulus en faire l'épreuve. Ce qui me surprend encore, c'est qu'elle eut le même succès.

Je dois enfin apprendre au Lecteur quelle étoit l'espece de gens chez qui je me trouvois. C'étoient ce qu'on appelloit alors des *Convulsionnaires*. Ce n'est que chez le Vulgaire que la superstition accrédite le culte. Je m'ouvris trop facilement sur mon incrédulité; elle fut regardée comme un crime aux yeux de ces fanatiques. Je leur niai hardiment le miraculeux du fait. Je ne l'attribuai qu'à des causes physiques. Ils me traiterent de blasphémateur, & voulurent m'ôter la vie pour venger l'honneur des froides cendres du personnage à qui ils attribuoient tant de pouvoir. Trois d'entr'eux sortirent à dessein de me poursuivre *in thumulo*. Quel sujet de réflexions s'offrit à mon esprit sur l'inhumaine superstition de ces fanatiques! Mais je ne voulus point m'y livrer, dans la crainte de refroidir le courage dont j'allois avoir besoin pour défendre mes jours.

Nous arrivâmes enfin au lieu désigné : là, je tirai l'épée ; j'attendis le premier combattant : mais quelle fut ma frayeur, quand je me vis attaqué par ces trois enthousiastes à la fois ! Je soutins leur premiere attaque avec plus de courage que de force. Le Baron *de la Tour* nous avoit suivi pour tacher d'appaiser la querelle ; mais me voyant en si grand danger, il franchit le péril, croisa nos épées, & poussa même la générosité jusqu'à me servir de plastron. Son courage ranima le mien ; je m'avançai à côté de lui, & me battis plus encore pour le défendre que pour me venger. Les propos généreux qu'il m'adressa, malgré la chaleur du combat, lui valurent dès l'instant toute mon estime & mon amitié. J'avois déjà reçu plusieurs blessures, lorsqu'on me porta une vigoureuse botte au flanc, qui me fit perdre toute connoissance.

Des cris aigus que j'entendis bientôt autour de moi, me tirerent de ma léthargie. J'ouvris les yeux ; je vis à mes côtés, & dans la conte-

nance la plus triſte, la belle *Sophie* qui s'efforçoit de me rappeller à la vie. On ſaura dans la ſuite à quel événement je dûs la rencontre de cette fille. Je ſerrai ſa main, moins pour lui marquer mon exiſtence, que pour lui prouver mon amour. S'aſſeoir à terre, étancher le ſang de mes plaies d'une main, ſoutenir ma tête ſur ſes genoux de l'autre, ne furent qu'un même mouvement pour cette tendre beauté, tandis que la Dame que j'avois vu chez elle, me faiſoit avaler quelques goutes d'une liqueur ſpiritueuſe. On me porta chez un Chirurgien; il mit le premier appareil à mes bleſſures, & raſſura les craintes de la ſenſible *Sophie*, en proteſtant qu'il n'y avoit aucun danger pour mes jours.

Les éclatans ajuſtemens de cette aimable fille furent ce qui me frappa le plus dès que je me trouvai dans un état tranquille. La vie me deviendra odieuſe, lui dis-je en tournant mes foibles regards ſur elle, ſi vous m'abandonnez une ſeconde fois. Vous

me pardonnerez la premiere, me répondit-elle, lorſque vous en ſaurez le motif. Laiſſez-moi au moins votre adreſſe, continuois-je, avant que nous nous ſéparions. Pouvez-vous l'ignorer, répliqua-t'elle en me quittant ? L'on me tranſporta chez le Comte & la Comteſſe, dont j'éprouvai plus que jamais la tendre amitié.

Ce fut cependant moins encore à leurs ſoins qu'au ſouvenir de *Sophie*, que je dûs le rétabliſſement de ma ſanté. Un ſoir que je cherchois dans mon eſprit quelle pouvoit être la cauſe de la magnificence des habits que j'avois vus à cette Demoiſelle, mon Laquais m'apporta en ſecret une Lettre conçue en ces termes :

« Tranquilliſez-moi, Monſieur, » ſur votre état ; ménagez une ſanté » & une réputation qui me ſeront » cheres malgré vous. Renoncez ſur- » tout à me voir ; mais plaignez au » moins les nouveaux malheurs de » celle qui vous jure une reconnoiſ- » ſance éternelle.

Sophie.

Non, je ne renoncerai jamais à jouir de votre vue, marquai-je dans la réponſe que je fis ſur le champ : j'irai vous donner moi-même une preuve de mon rétabliſſement : partager ou ſoulager vos chagrins, vous jurer la ſincérité de la plus parfaite eſtime & du plus violent amour.

On ne me marquoit point de nouvelle adreſſe, & je jugeai par-là que la *Mannoir* m'avoit trompé ſur le prétendu déménagement. J'envoyai à tout haſard mon domeſtique dans la maiſon où j'avois connu *Sophie* : il ne la trouva pas, & ſe contenta de remettre mon billet à des voiſins.

De toutes mes bleſſures, la plus conſidérable étoit celle que m'avoit fait l'amour. Les inquiétudes que me donnoit la Lettre de *Sophie*, & la privation de la voir, ne faiſoient qu'accroître mes maux. Je pris la ferme réſolution de m'expoſer à tout pour me ſatisfaire. Je me fis voiturer à l'entrée de la nuit chez Monſieur *Hervey*. Viſite, hélas ! auſſi dangereuſe que ſatisfaiſante pour moi.

Je trouvai *Sophie* qui refermoit des rouleaux de louis. Un homme à ſes côtés lui faiſoit voir l'étiquette de deux ſacs d'argent blanc.

Comme j'entrois il lui diſoit : Cela fait bien, Mademoiſelle, quatre mille huit cens livres en tout, dont moitié ſervira dès demain à vous meubler une maiſon ; quant à l'autre moitié, ſerrez-la pour vos autres dépenſes.

Ne me félicitez-vous pas, Monſieur, me dit *Sophie* avec un ſourire forcé ? ne me trouvez-vous pas heureuſe de poſſéder cette ſomme dans une ſituation auſſi triſte que la mienne ? Si c'eſt un bonheur, lui répondis-je, comptez que je le partage avec vous. Voilà pourtant, continua-t'elle, en touchant un de ces rouleaux, voilà l'amorce dont les hommes ſe ſervent pour ſurprendre la vertu ; voilà ce qui la force de ſuccomber dans l'indigence ! Allez, Monſieur, reprit-elle avec fermeté, remportez ces vils préſens, & dites à votre Maître, que le mépris eſt le

ſeul ſentiment qu'ils m'inſpirent. La fortune eſt capricieuſe, reprit cet homme : ne la rejettez point, Mademoiſelle, lorſqu'elle ſe préſente. Vous n'aurez pas toujours des attraits dignes de ſes faveurs. Il y a plus de préjugés que de principes, dans ce que vous appellez honneur ; & ſuppoſé que vous commettiez une faute, ne la réparerez-vous pas en rendant la liberté à un homme qui vous eſt ſi cher ? Les gens de votre ſorte, répondit fierement *Sophie*, ſont indignes de mes réponſes : ſortez de chez moi. Je veux bien en ſortir, répondit l'Agent, mais je me crois obligé en ami, de vous prédire de fâcheuſes ſuites. Encore un coup, Mademoiſelle, Monſieur S*** tient un certain rang dans la Finance. Son crédit égale ſa fortune ; vous avez mépriſé ſes ſoins pendant trois mois : la ſcène qu'il a eſſuyée, ſans doute, avec Monſieur, a cruellement mortifié ſon amour-propre ; craignez que vos injures & vos refus ne laſſent ſa patience, & n'excitent ſa colere.

Ses remords ſeront mes vengeurs, repartit encore la fiere *Sophie*. Sortez, vous dis-je, & ne me répliquez plus. Voyez, me dit-elle lorſque nous fûmes ſeuls, voyez de quoi eſt capable cette ame de boue, cette ſangſue du Peuple, dont le brutal amour m'outragea en votre préſence ! Le croiriez-vous, Monſieur, ce chagrin eſt le moindre qui m'accable. J'avois à peine réchappé mon pere des bras de la mort, que le ſort barbare m'a ravi en un moment le confident de mes peines, le ſoutien de mon infortune, l'objet de mon eſtime. Ah ! Monſieur, *Thurin*, le pauvre *Thurin* eſt dans les fers. Oh ! de grace, ma chere *Sophie*, m'écriai-je, calmez votre douleur ; j'en jure par l'amour, j'en jure par vous-même ; j'emploirai mon rang, ma fortune & mon crédit pour racheter ſa liberté. Quoi ! Monſieur, me dit cette Belle, vous pourriez le rendre à notre eſtime, à notre amitié même ? N'en doutez-pas, repris-je vivement, vous le reverrez ; & plus heureux que moi, il

jouira du plaisir de vous entretenir sans cesse. Où est-il ? Je cours lui annoncer sa prochaine délivrance. Hélas ! Monsieur, vous ne pourrez le voir ; il est dans l'état le plus désespérant. La prison la plus honteuse : il est, il est aux *Cabanons* . . . Elle se tut, & reprit. Depuis le jour que nous vous avons rencontré, nous faisons d'inutiles démarches pour l'en tirer.

Monsieur *Hervey* qui rentra me fournit d'autres sujets d'inquiétudes. Eh ! quoi, dit-il, ma fille, vous souffrez Monsieur ici ; & vous ne tremblez pas, & pour nous, & pour lui ? Ah ! mon pere, répondit *Sophie*, il vous a rendu la vie, il va délivrer *Thurin* ! Seriez-vous assez cruel, dis-je à ce vieillard, pour me priver du plaisir de vous voir & de vous obliger ? L'estime & la reconnoissance m'engagent à vous recevoir, reprit-il ; mais, Monsieur, il y va de la vie : jugez-en par ces Lettres. Il m'en montra deux, que j'ai gardées pour ma sûreté. La premiere ne contenoit que ces mots :

« Renoncez à voir le Chevalier : » vos vies & la ſienne en dépendent. »

La ſeconde, écrite par une femme, étoit conçue en ces termes :

» Le petit de *Senneval* eſt enfin » dégoûté de vous, Mademoiſelle, » & me charge de vous exhorter à » ne plus diſputer un cœur qu'il me » donne tout entier. Reſſouvenez-» vous que c'eſt un Amant mépriſé » qui dicte cette Lettre, & que c'eſt » une Rivale préférée qui vous l'a-» dreſſe. »

Qu'on juge de ma ſurpriſe par mon innocence ! Cependant j'eſſayai de raſſurer Monſieur *Hervey*. Je le détrompai ſur mon compte, & ne le quittai pas ſans lui donner une nouvelle preuve d'un généreux attachement. Que de peine n'eus-je point à la lui faire accepter, & combien en reſſentis-je moi-même à la lui offrir, tant je partageois l'humilité de ſon état !

Je ne ſais encore à quoi attribuer une eſpece de frémiſſement qui s'empara de moi en ſortant de chez lui.

Tout ce qui s'offrit à mes regards me parut un fâcheux pronoſtic de ce qui devoit m'arriver. Cependant je chaſſai cette foibleſſe de mon eſprit, & je ne m'occupai plus que des moyens de racheter la liberté du pauvre *Thurin*. On eſt naturellement porté à aimer ceux pour qui l'on a de l'eſtime ; & quand on n'obligeroit qu'à cette derniere conſidération, le ſervice n'en ſeroit pas rendu avec moins de zèle ; peut-être même s'en acquitteroit-on avec plus de prudence. Je ne négligeai rien pour ravoir ce digne ſerviteur : je courus dès le lendemain chez le Lieutenant de Police, avec une Dame de ſa connoiſſance & de la mienne.

La malice de nos ennemis avoit prévenu notre zèle à ce Tribunal ; elle ne s'y étoit que trop bien accréditée aux dépens du malheureux *Thurin*, & même de ſa vertueuſe Maîtreſſe. Tout ce que nous pûmes obtenir du Magiſtrat, ce fut de ſavoir que notre protégé étoit au ſervice du Roi. Eſt-ce donc aux gens en place

à

à ſe laiſſer ainſi prévenir ? ... Oui, ſans doute ; car l'intégrité magiſtrale n'exclut pas la foibleſſe humaine ; elle ſe trouve ſous la ſimarre du Juge, & ſous le manteau des Rois.

Nous ſortîmes la Dame & moi, confus & déſeſpérés de notre démarche, & dès lors je bornai tous mes ſoins à découvrir le nom & la demeure de l'Officier de *Thurin*. La journée ne ſe paſſa pas ſans que j'appriſſe l'un & l'autre ; j'eus même avant la nuit un entretien avec ce Militaire. Il ſe promenoit les mains derriere le dos, dans ſa chambre, & ne répondoit à mes queſtions & à mes prieres, que par ces monoſyllabes, oui & non. Il finit par m'aſſurer en ricannant, que quoiqu'il connût tous ceux qui s'intéreſſoient pour ce déſaſtrueux ſoldat, il ne laiſſeroit pas de le faire partir quand il lui en prendroit fantaiſie. Les affaires de guerre ſe menent vîte, ajouta-t'il ; celle-ci eſt finie, & nous pouvons nous quitter. Nous nous ſéparâmes en effet ; un homme de cette trempe ne pouvoit me retenir long-temps.

Quelque déſeſpérées que fuſſent les choſes, je crus au moins devoir en rendre compte à *Sophie*. Ce n'eſt pas abſolument ſans raiſon que certains malheureux croyent à la fatalité du Deſtin. J'ai éprouvé pluſieurs fois dans le cours de ma vie, qu'il eſt des jours, où tout ce qui nous arrive ſemble combiné par le ſort, pour contrarier nos deſſeins, & précipiter notre perte. En allant chez *Sophie* je crus reconnoître un homme qui m'avoit ſuivi la veille ; je n'en dis cependant rien à ma tendre Maîtreſſe, mais je lui donnai le coup de la mort, en lui apprenant le nom du Capitaine de *Thurin*. O Dieu ! s'écria-t'elle, Monſieur De *** c'eſt le neveu du barbare S*** Je ſuis plus malheureux que *Thurin*, dis-je à *Sophie*, & j'envie preſque ſon ſort ; il a perdu la liberté pour vous, tandis que moi je ne pourrois, même en expoſant ma vie, combler vos deſirs. Je ne diſois, hélas ! rien que de trop vrai, & j'eus dans la ſuite occaſion de me rappeller ce diſcours.

Le soin d'obliger est la premiere affaire, & le plus grand plaisir des cœurs sensibles & généreux. Je n'avois pas besoin des pleurs de mes infortunés amis, pour réitérer mes sollicitations. Je leur promis de faire de nouvelles tentatives auprès du Ministre ; & je les quittai pour travailler encore d'une autre maniere à leur soulagement. Je l'aurois fait sur le champ, sans un nouvel incident qui m'obligea de différer.

Le lendemain comme je sortois de l'Hôtel, j'apperçus *Julie* qui fuyoit ma présence, & qui passoit rapidement du Sallon au Jardin. Sa précipitation ne servit qu'à irriter ma curiosité. Je volai sur ses pas ; elle redoubla de vîtesse, & voyant enfin qu'elle ne pouvoit m'éviter, elle mit son mouchoir devant ses yeux, pour me dérober la situation de son âme. Que vous êtes espiégle, lui dis-je d'un ton enjoué, en lui saisissant les mains ! Mais que je changeai bientôt de langage, en voyant tomber le mouchoir au premier effort que je

fis pour m'en emparer. Il étoit humide des pleurs qu'elle verſoit : elle n'eut pas la force de me répondre, & ſe laiſſa aller ſur un banc où je la preſſai de m'apprendre la cauſe de ſon chagrin. La plus ſenſible de toutes, me répondit-elle, en jettant un profond ſoupir ; c'eſt l'amour. L'amour ! m'écriai-je, avec une émotion dont je ne pus me rendre compte pour lors. Oui, répliqua-t'elle, j'aime, & je ſuis mépriſée ! J'avois cru pendant quelque temps éprouver pareil déplaiſir, & je jugeois par moi-même de l'effet qu'il devoit produire ſur le cœur d'une femme. Apprenez-moi le nom du perfide qui vous outrage, lui dis-je, & je cours l'immoler à votre reſſentiment. La punition du coupable, me répondit-elle langoureuſement, ne feroit qu'accroître le tourment de l'offenſé. Ne vous dis-je pas que je l'aime ? . . Eh bien je reſpecterai en lui l'objet de votre amour ; mais au moins ma chere ſœur, procurez-moi le moyen de lui parler, de lui rappeller vos attraits, votre

esprit, votre vertu, & de le ramener répentant & soumis, à vos pieds. Du caractère léger dont est l'infidele *la Tour*, vous ne pouvez y réussir. Ce nom fit naître quelques rayons d'espérance dans mon ame. J'embrassai l'aimable *Julie* avec autant de transport que si c'eût été une Amante, & je courus chez le Baron. Les scellés étoient apposés sur ses portes ; je ne pus rien apprendre de lui, sinon qu'il étoit au Fort-l'Evêque : je voulus d'abord en savoir la cause ; mais personne n'ayant pu me la dire, je me hâtai d'aller l'apprendre de lui-même. Il m'avoit sauvé la vie si généreusement, il étoit si cher à ma sœur, que je me croyois obligé à tout entreprendre pour le tirer d'affaire. Personne de la prison ne put ou ne voulut me dire s'il y étoit. Son affaire est mauvaise, m'apprit quelqu'un en place à qui je m'adressai. Il n'est que trop vrai qu'il y soit. Je ne puis rien vous ajouter de plus.

Le coup de la mort m'auroit peut-être été moins sensible, & j'aurois

cru le donner à ma sœur, que de lui rendre compte de mes informations. J'essayai seulement de soulager l'amour-propre naturel à son sexe, & de lui insinuer quelques inquiétudes sur le sort de son Amant. Grands Dieux ! Quel art auroit pu la préparer au funeste événement qui arriva dans la suite ? J'ai tout lieu de croire, lui dis-je, ma chere sœur, que le Baron n'a rompu brusquement avec vous, que pour s'attirer votre indignation, & ne pas vous exposer à ressentir les coups que la fortune lui réserve.

La plus puissante consolation qu'on puisse donner aux affligés, c'est de pleurer avec eux. S'ils trouvent du soulagement à épancher leur douleur dans le sein d'un ami, ils goûtent une langoureuse satisfaction à la lui voir partager sincérement. En croyant appaiser le mal de la tendre *Julie*, je ne fis que l'irriter. Cher Chevalier, me dit-elle, que vous me portez de coups à la fois ! Se peut-il qu'il éprouve de tristes revers ? Se peut-il qu'il m'aime

encore ? Se peut-il qu'il ne rende pas assez de justice à sa malheureuse *Julie*, pour croire qu'elle rougisse de l'épouser au sein des disgraces, après l'avoir aimé dans la prospérité ? L'avez-vous vu ? Vous a-t'il parlé ? M'aime-t'il encore ? Est-il sincere ? Dois-je vous en croire, continua-t'elle avec précipitation.

Je la regardois tristement & je ne pouvois lui répondre. Vous vous taisez, ajouta-t'elle en se frappant le front, il est mort ! Non, ma chere sœur, repris-je, en lui serrant les mains. Il existe, & vous aime sans doute. Mais plus raisonnable que vous, & plus malheureux peut-être, il s'occupe de soins plus importans. Je vous réponds de sa vie. Laissez au temps & à mes soins à vous assurer de la vérité de ses sentimens. Elle se calma, moins cependant par raison que par abattement, & me pria instamment de continuer mes soins obligeans.

Il semble que le Ciel m'ait fait naître pour éprouver des disgraces &

pour partager celles des autres. Je me dérobai à la douleur de ma sœur, pour travailler au bonheur de mon amante. Après avoir occupé la journée à le préparer, j'employai le soir à le faire accepter. J'allai chez Monsieur & Mademoiselle *Hervey*, & les priai de me suivre dans un endroit où nous pourrions trouver quelques soulagemens à leur affliction. Ils n'étoient occupés que de *Thurin*, & s'empressèrent à faire une démarche qu'ils imaginoient être nécessaire à sa liberté. Pressé par mes ordres réitérés, notre Fiacre nous arrêta bientôt à la porte d'une Maison du-Pont-aux Choux. La magnificence & la profusion en étoient bannies, mais le goût & la propreté en faisoient l'ornement: j'y donnois la main à *Sophie*, & je goûtois par avance le plaisir que j'allois lui procurer. Cette retraite me paroit vous plaire, lui dis-je? Pourroit-elle charmer vos ennuis? Est-elle digne de vous? Voudrez-vous l'accepter de ma main, continuai-je en lui en remettant les clefs? Rég-

nez-y comme dans mon ame ; vous y ſerez ſouveraine. La vertu s'allarme aiſément. *Sophie* rougit de cette offre, & voulut la refuſer ; mais je la contraignis d'accepter un bienfait que ſon pere devoit partager avec elle ; leur reconnoiſſance & ma ſatisfaction éclaterent par des larmes de joie.

Ils ne purent cependant occuper cette maiſon dès le jour même : il falloit avant mettre ordre aux affaires domeſtiques qu'ils avoient dans l'autre, & prendre le petit enfant pour qui je me ſentois déjà un intérêt extraordinaire.

Je ne crus pas devoir faire un meilleur uſage du temps que ces arrangemens demandoient, qu'en l'employant ou à conſoler ma ſœur, ou à ſervir ſon Amant. L'amitié m'en faiſoit un plaiſir, & la reconnoiſſance un devoir. Les peines de *Julie* étoient d'autant plus vives, que le malheur de *la Tour* devenoit plus certain. Sa détention étoit déjà ébruitée ; on commençoit même à en ſoupçonner la cauſe. On le voyoit déchu de ſon

rang, de sa fortune, de sa liberté; il ne jouissoit plus des seuls avantages qui l'avoient fait estimer; on n'en attendoit plus rien : il étoit devenu l'objet du mépris & de la risée du public. Nous étions les seuls, ma sœur & moi, qui osions le plaindre & le servir; l'amour & le sentiment justifioient nos démarches : elles n'eurent pas tout le succès que j'en attendois. Elles ne purent même me procurer la satisfaction de voir le malheureux à qui je devois la vie. Il étoit encore au secret, & subissoit journellement des Interrogatoires. Il fallut attendre quelques jours pour savoir de lui-même quelle étoit son affaire au vrai.

Il suffit de connoître l'amour, pour juger de mon empressement à retourner chez mes nouveaux Hôtes, & à partager le plaisir que je leur avois procuré. Depuis que le lieu de la scène avoit changé, le spectacle ne m'offroit plus rien de tragique; la vertu étoit recompensée, & je m'applaudissois même d'avoir préparé cet heureux dénouement. Il étoit temps

d'apprendre l'Hiſtoire de ces illuſtres infortunés. Monſieur *Hervey* ſatisfit ma curioſité par ce court récit.

HISTOIRE

DE MONSIEUR HERVEY.

JE frémis en vous avouant que l'origine de mes malheurs, eſt la ſuite de mes crimes. Les voici tels que la mémoire, ou plutôt les remords me les retracent.

Iſſu d'une des plus conſidérables familles de l'Angleterre ; j'éprouvai le ſort trop ordinaire aux Grands. L'intérêt fut le mobile de mon triſte hymenée. J'avois donné mon cœur à Julie *Bridget*, quand on diſpoſa de ma main en faveur de *Milady Wartſon*. Celle-ci joignoit la naiſſance à la fortune ; mais l'autre allioit l'eſprit à la beauté ? Je l'aimois en un mot ; & j'aurois cru diminuer du mérite de mon Amante, en reconnoiſſant celui de ma femme. En l'une, les moindres attentions me paroiſſoient des ſa-

veurs ; en l'autr , elles étoient un devoir. Les conseils de mes amis, les rémontrances de mes parens n'auroient pu me corriger. *Milady* s'en apperçut ; &, loin de se fâcher de mon indifférence, elle plaignit ma foiblesse ; elle voulut la guérir en la servant. Bisarre projet ! Elle prétendoit me soustraire à l'amour, m'amener à l'amitié par la reconnoissance. Elle se fit amie de sa rivale ; elle m'entretint de ses charmes : elle se l'associa même pour compagne. Ainsi vivant entre le crime & la vertu, j'en étois tout aussi flatté. Qui le croiroit, ces deux femmes étroitement attachées l'une à l'autre, se disputoient à l'envi, & la primauté d'amitié entr'elles, & l'empire absolu sur mon cœur. Celle-là en arrachoit toute l'estime ; celle-ci en obtenoit tout l'amour. Né généreux, comme vous êtes, continua Monsieur *Hervey*, vous devez juger combien mes plaisirs étoient empoisonnés. L'artificieux amour-propre cherche en vain à pallier nos foiblesses. Le cri de la vertu, cet apanage

de l'humanité, nous rémontre toujours nos devoirs. A ces tourmens de mon cœur en succéderent bien-tôt de plus horribles encore. Je devins jaloux & de *Miſſ Bridget* & de *Milady Wartſon*. L'honneur & l'amour étoient les tiſons de cette funeſte paſſion. Tout me devint ſuſpect dans ces deux femmes. La taciturnité de mon épouſe, l'enjouement de ma Maîtreſſe, me ſemblerent une adroite invention pour mieux me tromper. Que l'homme eſt en bute à de tyranniques paſſions ! Qu'elles l'expoſent à de triſtes accidens ! Je réſolus d'épier mon Amante & ma femme. Un François de mes amis, qu'elles voyoient ſouvent en ſecret, me parut le commun objet de leur amour. Je formai le deſſein de me venger. La mort devoit être le prix de tant de perfidies. L'amour juſtifie ceux qu'il accuſe : mon Amante s'apperçut de mon trouble, & ſçut détruire les ſoupçons que j'avois formés ſur elle-même ; je n'en eus plus que ſur mon épouſe : cependant plus on aime, plus on eſt ſoupçonneux. Un domeſtique que j'a-

vois mis dans mes intérêts, fit renaître mes défiances sur ma Maîtresse. J'étois d'autant plus outré contr'elle, qu'elle avoit sçu me persuader de son innocence : je jurai sa perte, & je ne négligai rien pour hâter le moment de la confondre & de la punir. On vint m'avertir qu'elle étoit seule dans un endroit écarté de Londres. Je la demandai aux gens de la maison : ils me protestèrent qu'ils ne l'avoient pas vue. Ils me parurent trop suspects pour les en croire. Je m'introduisis dans l'appartement : l'obscurité de la nuit favorisa mon dessein. Je m'avance à petit bruit, je me coule dans une embrasure de fenêtre ; je n'y fus pas long-temps sans voir confirmer mes soupçons sur mon Amante. Je crois l'entendre entrer au frottement de sa robe ; un homme la suit à petits pas ; s'assied à côté d'elle, lui demande si elle est résolue de partir. Je ferai tout ce que vous voudrez, dit-elle à voix basse. Hâtons-nous de profiter de cette généreuse résolution, lui répliqua-t'il : partons dès demain... Mon

aveugle fureur ne lui donne pas le temps de répondre; je cours sur elle, & la perce de mon épée. Elle tombe, & dit en poussant un soupir : Dieu, recevez mon ame ! Je meurs Catholique. Le François se sauve; on vient au bruit; on m'éclaire sur mon crime, & je vois. O Ciel ! quel spectacle ! Ma femme baignée dans son sang, rendoit la vie avant que de l'avoir donnée au second fruit de notre hymen ! A ces mots, un torrent de larmes inonda le visage de l'Anglois. *Sophie*, la tendre *Sophie*, s'efforça de le consoler, me pria d'interrompre un si triste récit; ensuite elle l'acheva elle-même; m'apprit l'évasion de Monsieur *Hervey*; son mariage avec *Bridget*, & la conversion de cette malheureuse famille. Nouveaux sujets de tristesse pour moi. Cette narration me donna lieu de pleurer la perte des biens de ces Anglois, le réfus qu'on faisoit de les soulager, la naissance du foible enfant de mon ami, & la mort récente de son épouse.

Je m'engagai à travailler à leur ob-

tenir la penſion de la Cour qu'ils avoient demandée ſans ſuccès. Je devois joindre ces démarches à celles que je promettois de faire pour racheter la liberté du malheureux *Thurin*. Ils acheverent de ſatisfaire ma curioſité à ſon ſujet, en m'apprenant qu'ils avoient eu lieu de reconnoître ſes ſentimens, depuis le temps que ſous un nom inconnu, ils éprouvoient les rigueurs de la fortune en France. Il les avoit ſervis dans l'opulence, & les avoit ſecourus dans l'infortune.

On ſeroit trop ſatisfait ſi l'on pouvoit obliger avec autant de promptitude, que de zèle; mais comme il eſt rare que les gens à qui l'on s'adreſſe ſoient ſuſceptibles de généroſité, ils préférent l'orgueilleux plaiſir de ſe faire valoir, à celui de faire promptement des heureux. Je l'éprouvai dans le cours des longues ſollicitations où m'engagerent les trois affaires que j'avois à cœur. Il s'en fallut de beaucoup que celle de *Thurin* réuſſit comme je l'aurois deſirée.

Le ſcrupuleux devoir que je me

ſuis impoſé, m'oblige à rapporter fidelement les faits dans le même ordre qu'ils ſe ſont paſſés. L'empreſſement que je montrois à obliger Monſieur & Mademoiſelle *Hervey*, leur faiſant appréhender que mes intentions ne fuſſent ſuſpectes, ils m'en firent l'aveu, & me dirent qu'ils aimoient mieux renoncer à jamais aux faveurs de la fortune, que d'expoſer leur honneur aux moindres ſoupçons. Ils me prierent de m'expliquer avec ſincerité ſur mes ſentimens, & de leur permettre de ſe retirer, dans le cas où ils ne répondroient pas à toute la pureté des leurs. Je n'ai d'autre deſſein, leur dis-je, que de m'obliger moi-même, en vengeant les perſonnes qui me ſont les plus cheres, des injuſtices de la fortune. Ah! Chevalier, me répondit Monſieur *Hervey*, à l'âge où vous êtes, il eſt facile de ſe tromper ſoi-même, d'introduire l'amour dans ſon cœur, ſous le beau nom d'amitié. Je connois, ajouta-t'il, tous les dangers de cette paſſion, & je craindrois d'y être entraîné par

mon meilleur ami ; c'eſt le moindre titre que je puiſſe vous donner en reconnoiſſance de vos ſervices généreux.

Quand il ſeroit vrai, lui répondis-je, que j'oſaſſe aimer l'ineſtimable *Sophie*, je ne pourrois avoir pour tant de vertus qu'un amour épuré par le ſentiment, & couronné par l'hymen. La naiſſance de Mademoiſelle ſeroit ſeule capable de rendre mes intentions téméraires. Il n'eſt que trop vrai que vous aimez, me dit ce Gentilhomme ; une flatteuſe illuſion ſoutient & trompe votre amour. Vous croyez qu'il vous ſuffira de demander *Sophie* pour l'obtenir ; quand je balancerois à vous l'accorder, les obligations que je vous ai, m'en feroient un devoir. Mais qui vous aſſure que Monſieur votre pere veuille vous allier à une famille étrangere, bannie de ſa Patrie, & chargée d'opprobres ? Ne vous en flattez pas ; l'intérêt & l'ambition contrarieront votre goût. Ceſſez, lui répondis-je, de me porter les plus ſenſibles coups : laiſſez-moi au moins la foible conſolation d'eſpé-

rer ; c'eſt la ſeule que je poſſéde au milieu de vos malheurs : travaillons à les faire finir, avant que de penſer aux miens. J'y conſens, me dit-il, la pureté de votre cœur & la vertu de ma fille, calmeront ſans doute mes inquiétudes.

La préſence de ces ſages infortunés ne faiſoit qu'accroître l'embarras de mon cœur : je ſortis, moins pour le ſoulager, que pour le leur dérober. Il n'a que trop raiſon, me dis-je à moi-même ; on me refuſera *Sophie*. Je ſuis trop malheureux pour l'obtenir, quelqu'eſtimable que fût toute autre, elle lui ſeroit toujours fort inférieure. Que l'amour eſt inventif ! Qu'il me ſuggera de ſujets de déſeſpoir & d'eſpérance ! Que ne devois-je point faire pour toucher le Comte ? De quel expédient n'aurois-je point uſé pour me rendre heureux malgré lui ? Vaines réſolutions d'un cœur affligé ! elles ne ſont ſuivies d'aucun effet. Je ne pris d'autre parti que celui de continuer à cacher ma nouvelle paſſion à celui qui ſembloit devoir la contra-

rier ; & comme si j'eusse déjà éprouvé du ressentiment d'une pareille contrariété, je fuyois l'occasion de me trouver avec un homme qui pourroit ne pas aimer mon Amante.

Mon cœur n'étoit cependant pas tellement occupé de *Sophie*, qu'il ne s'intéressât pour ma sœur. A force de sollicitations, j'obtins la permission de voir *la Tour*. Je courus le trouver dès qu'il fût sorti du *Secret*. Il étoit avec un Ecclésiastique qui l'exhortoit à la patience, & qui employoit éloquemment tous les lieux communs dont se servent ces Messieurs dans de pareilles circonstances : l'esprit faisoit l'office du cœur. Suivant lui, le prisonnier étoit heureux de souffrir ; son état étoit digne d'envie. Il ne savoit que l'exhorter ; & ne daignoit pas le plaindre : les pleurs qu'il auroit versés sur son sort, n'auroient été, disoit-il, qu'une puérile consolation. Le secours qu'on lui auroit accordé, n'auroit pu le tirer d'affaire. L'Ecclésiastique se levoit, se promenoit dans la chambre, chantonnoit à la fenêtre,

me demandoit des nouvelles, jettoit un regard mocqueur sur le prisonnier, & tenoit des propos trop misérables pour être rapportés. On étouffe ici ; les prisons sont toujours désagréables, dit ce Ministre en sortant. Au revoir, ajouta-t'il.

Le pauvre *la Tour*, la tête appuyée sur une main & le coude sur la table, me regardoit languissamment, & sembloit m'adresser ses plaintes par ce muet langage. Cet homme, me dit-il enfin, sent mieux sa prospérité que mes disgraces. Il fuit ces tristes lieux pour courir à la joie ; mais moi, s'écria-t'il, je ne vois point d'intervalle entre la prison & la mort ; eh ! quelle mort encore !.... Un triste silence acheva de me peindre sa douleur.

Ami, lui dis-je vivement en lui serrant la main, je vous dois la vie, & vous désespérez de la votre ! Je la sauvai moi, reprit-il, à un honnête-homme ; mais, vous.... A ces mots il s'arrêta, & fixa sur moi un œil hagard.

Quand vous parviendriez à m'ôter toute mon estime pour vous, lui dis-je, il vous sera toujours impossible de me priver de la compassion & de la reconnoissance. Eclaircissez-moi votre affaire; procurez-moi les moyens de vous rendre à la Société & à la Sagesse.... Non, Monsieur, interrompit-il, en se levant avec fureur, je ne dois plus attendre que la mort, & je saurai la braver. Si votre sœur m'aime encore, qu'elle apprenne à me haïr; l'honneur l'y engage: pour moi, tout criminel que je suis, je l'adore; c'est la seule passion qui me soit glorieuse. J'essayai en vain de le tranquilliser; l'horreur du supplice, la honte du crime, excitoient en lui une agitation frénétique. Je le quittai, moins troublé, mais plus abattu que lui-même.

Je me peignois l'état de ma sœur; je plaignois sa foiblesse. O vertueuse *Julie*, m'écriai-je, quelle douleur vous accable! Combien d'autres chagrins vont fondre sur vous! Les remords de ce misérable prouvent sa scélera-

teſſe; mais l'amour vous l'avoit peint eſtimable, & vous le verrez toujours de même; ou, s'il ceſſe de vous le paroître, quels regrets n'éprouverez-vous pas, de voir votre Amant devenir indigne d'en mériter le titre? Que de reproches ne vous ferez-vous pas à vous-même? Que vous me voudrez de mal d'avoir nourri une paſſion que j'aurois dû, & que je n'aurois pu détruire .... Si j'apprends à *Julie*, reprenois-je, que ſon Amant eſt viſible, elle courra prodiguer ſes bontés à un malheureux au-deſſous de ſon amour. Si je lui dis que je l'ai vu, elle voudra ſavoir ce que je rougirois & ce que je craindrois de lui dire. En lui avouant la vérité, je lui donne la mort; en la lui diſſimulant, je verſe le poiſon dans ſon cœur. Ce fait, qui dans tel autre ouvrage ne ſeroit qu'un incident romaneſque, s'eſt trouvé l'une des plus touchantes & des plus délicates ſituations de ma vie. L'amour & l'amitié, la reconnoiſſance & la pitié avoient trop d'empire ſur mon cœur pour ne

pas lui faire éprouver les peines les plus fortes.

Eh ! bien, Chevalier, me dit *Julie* dès qu'elle put me joindre, êtes-vous un ami compatissant, ou n'êtes-vous qu'un frere ? Avez-vous vu mon malheureux Amant ? & daignez-vous en le consolant dans son affliction, soulager la mienne ? J'ai fait ce qu'il convenoit, lui dis-je ; mais je vous avoue que je ne vois pas, sans en être étonné, qu'une fille élevée comme vous êtes, s'écarte de la vertu, & se passionne à l'insçu de ses parens pour un jeune étourdi dont elle ignore & les mœurs & la naissance... Les larmes de ma sœur interrompirent une rémontrance qui me coutoit plus qu'à elle.

Julie se retira en ne me disant que ces mots : J'ai tort. J'en avois sans doute plus qu'elle, de vouloir irriter son mal en contrariant sa folle passion : je dis folle passion ; car à regarder l'amour de sang-froid, on verra que ce n'est très-souvent qu'une maladie frénétique, occasionnée par les sens

sens. En effet, qu'on remonte à l'origine de ce qu'on appelle Amour, qu'on le voie naître, s'accroître & s'éteindre ; on verra que c'est par les yeux que ce mal entre dans le cœur. Un objet nous frappe ; un transport machinal nous y attache : le feu coule dans nos veines, agite notre cœur, excite nos desirs, nous embrase sans raison & nous consume sans réflexions. Notre amour est-il éteint par satiété ou par dégoût, l'indifférence lui succéde, la raison reprend le dessus, le calme se rétablit, & nous sommes tout étonnés de nos anciens égaremens. Semblable à un homme guéri du délire qui reverroit la loge & les joujoux qui auroient servi à sa folie ; l'Amant redevenu raisonnable, revoit avec confusion les lieux qu'il rempliſſoit de ses soupirs, & l'objet qui les fit naître jette un rire moqueur sur l'un & sur l'autre, & se méconnoît dans le portrait qu'on lui fait de lui-même.

Ce seroit manquer d'égards pour les Dames, que d'insister sur une ré-

flexion qui ne tourne pas tout-à-fait au profit de leur amour-propre. Laiſſons-les jouir de leur erreur & de nos foibleſſes ; on ne peut leur refuſer ce petit avantage. J'en ai connu de trop eſtimables, pour m'expliquer ſur le général. *Sophie*, au moins étoit telle, que j'en aurois imaginé une pour faire honneur à ce ſexe. Elle revient ſous ma plume comme elle étoit dans mon cœur, & je vais m'occuper d'elle.

Je connoiſſois aſſez l'excellence de ſon caractere, pour haſarder de lui confier une choſe où ſes conſeils pouvoient m'être néceſſaires. Ma fille eſt faite pour aimer, & ſi vous en jugez d'après moi, lui dis-je, vous devez voir que cette paſſion ne nous eſt pas heureuſe : cependant ma ſœur éprouve un ſort encore plus rigoureux que le mien, puiſque mon malheur vient de m'attacher à un objet trop au-deſſus de mon amour, & qu'elle au contraire s'eſt épriſe pour un homme indigne de la moindre conſidération. Puis lui racontant tou-

te l'hiſtoire de *Julie*, je finis par lui demander des avis à ce ſujet.

Il y a une vertu ſympathique entre les belles ames : *Sophie* reſſentit tout le chagrin de ma ſœur, & fut curieuſe de la connoître ; elle me perſuada même que *Julie* trouveroit de la conſolation dans cette connoiſſance. Elle devoit ſervir à l'intérêt de mon amour, & je ne balançai pas à la lui procurer. Je ſentis alors ce que j'aurois prévu plutôt dans ces Mémoires, s'ils n'euſſent été qu'un jeu de l'imagination : je vis, dis-je, que l'intérêt ſeroit plus vif en ceſſant d'être partagé. Je conſentis aux deſirs de *Sophie* : M. *Hervey* parut même ſatisfait d'aſſocier une nouvelle compagne à ſa vertueuſe fille.

Je ne ſais, mon cher Chevalier, me dit-il, comment votre cœur peut ſuffire à toutes les inquiétudes qui l'agitent. La triſteſſe de votre ſœur ; l'infortune, ou plutôt l'opprobre de ſon Amant, la rigueur de notre ſort, la peine de *Thurin* ; tous ces objets n'en font qu'un dans votre ame, &

partagent vos soins. Je crus démêler dans les regards de *Sophie*, & dans le discours de son pere, qu'on cherchoit à me reprocher l'espéce d'oubli où j'étois tombé par rapport à ce fidèle serviteur, ou qu'on vouloit adroitement ranimer mon zèle à son égard. je fis usage de cette réflexion, & je me promis de renouveller mes sollicitations pour obtenir la liberté de ce soldat. J'ai dit que la chose étoit difficile, & je me reprocherois encore de la faire trop valoir en rapportant toutes les démarches qu'elle me coûta.

On ne me fit espérer le retour de *Thurin* qu'après ce que l'on appelle, en termes militaires, la revue de l'Inspecteur. J'avois eu soin de mettre ordre aux besoins pressans de ce malheureux ; j'étois tranquille sur son sort à venir, & je croyois n'avoir rien à appréhender à cet égard. La suite de mon Histoire éclaircira le fait.

Le bien que je faisois de ce côté, ne pouvoit balancer le tort que j'avois de sacrifier les droits de la nature aux intérêts de mon amour ; mais telle

eſt la foibleſſe des hommes, qu'ils négligent ſouvent ceux qui leur ont donné la vie, pour ne s'occuper que d'une paſſion qui ſert à l'empoiſonner. Un événement imprévu ne me fit que trop malheureuſement reconnoître ma faute. Un ſoir que je faiſois la partie de Monſieur & de Madame de *Senneval* avec leurs amis, (car ils étoient communs chez eux,) on vint me dire qu'une perſonne demandoit à m'entretenir en ſecret. Je paſſai dans une Salle voiſine. Je ſuis au déſeſpoir de la nouvelle que je vous apporte, me dit l'homme qui m'attendoit; mais je remplis les fonctions de ma Charge, en vous exhortant à ſuivre les ordres du Roi. Je ſuis obligé de m'aſſurer de vous. Je voulois inſiſter ſur mon innocence; mais cet Exempt (car c'en étoit un,) me fit ſentir l'inutilité de mes explications, & m'invita à me préparer promptement. Comme il exigea que je lui donnaſſe mes papiers, je le fis paſſer chez moi, où la perquiſition ne put ſe faire ſans exciter quelques inquiétudes dans la

maiſon. Monſieur de *Senneval* vint à moi. Qu'eſt-ce donc ? Qu'avez-vous fait ? Où vous mene-t'on, mon fils, me dit-il précipitamment ? Rien. Monſieur répondit l'Exempt en s'approchant de lui, votre fils eſt innocent ; c'eſt moi ſeul qui ai tort ; excuſez-moi. Mais la conformité de nom, & ſans doute celle de vos habits actuels, ont occaſionné la mépriſe de mes gens & la mienne. C'eſt vous que j'ai ordre d'arrêter : je le ſais à regret ; mais je dois obéir. Fermez la porte, me dit mon pere. Enſuite ſe tournant du côté de l'Officier : Combien êtes-vous ? & de quel ordre êtes-vous entré chez moi, lui demanda-t'il ? Pour s'aſſurer d'un galant homme tel que vous, répondit l'Exempt, il ſuffit de l'ordre du Roi mon maître & le votre. Qu'on juge de mon étonnement & de ma douleur ! Quel cas pouvois-je faire d'une liberté qu'on ne me rendoit, qu'en raviſſant celle de mon pere ? Chevalier, me dit-il, les larmes que vous répandez aviliſſent votre courage, ſans ſecourir mon in-

fortune. Dusse-je mourir, je suis innocent, cela me suffit. Je voulus répliquer, son regard m'imposa silence: les femmes, me dit-il, ne sont pas à l'épreuve de pareils événemens ; dérobons, s'il se peut, celui-ci à leur puérile foiblesse. Où me mene-t'on, demanda-t'il? Fort loin, Monsieur, répliqua l'Exempt ; vous allez dans le Roussillon. Sans doute, au Fort-Mont-Louis, dit mon pere avec une tranquillité stoïque? On se contente de vous exiler dans votre Terre de B ***. Il faut vous accoutumer de bonne heure aux vicissitudes de la vie, me dit-il tout de suite ; voyons comment vous supporterez cet événement? Suivez-moi, mon fils. Une réponse généreuse en pareille situation, n'eut été qu'une déclamation de Rhéteur. Je suivois mon pere, mais je quittois mon Amante; j'obéis en silence. Une Chaise de Poste nous attendoit à quelques pas du logis : nous y montâmes tous les trois, & partîmes.

Ce ne fut pas sans surprise que je vis mon pere rire avec gaité en me

regardant, & me dire : Quoi ! vous vous affligez sérieusement de mon exil ? Quel fruit avez-vous donc tiré du commerce du monde ? Quand on m'accuseroit sans raisons, je n'en serois point étonné ; par-tout où des hommes ont droit sur d'autres ; l'innocent peut être traité en coupable. De quel usage vous ont été vos lectures ? Mon sort est-il comparable à celui d'un *Annibal* ? Me traite-t'on avec autant d'ingratitude ? Ai-je rendu d'aussi grands services que lui ?

Il se rappelloit avec facilité nombre d'autres exemples de l'injustice & de la tyrannie des hommes, quand l'Exempt, que je connus dans la suite pour avoir de l'esprit, nous fit observer qu'il y avoit de l'imprudence à laisser notre monde en proie aux inquiétudes & à la douleur. Je serois d'avis, continua-t'il, que Monsieur retournât dissiper les mauvais bruits, travailler à votre liberté, & consoler votre famille. L'avouerai-je ? plus je voyois de prudence dans ses conseils, plus je ressentois de joie dans mon

ame. Je le répéte, j'accompagnois un pere, mais je m'abſentois d'une Amante. Le Comte, approuva, ſans doute, d'autant plus les réflexions de l'Exempt, qu'il ne m'avoit vraiſemblablement engagé à cette ſortie que pour éprouver la fermeté de mon courage. Il me fit deſcendre à la premiere poſte, me recommanda ſa famille, m'embraſſa & continua ſa route. Je revins à grand galop à Paris; & ce que je ne me pardonne pas encore, c'eſt d'avoir eu la foibleſſe de délibérer ſi devois deſcendre chez *Sophie*, ou chez ma mere. Je pris cependant le dernier parti: la honte ramene ſouvent au devoir.

Mais quelle route ont-ils priſe? Qu'ont-ils dit en s'en allant, demandoit la Comteſſe lorſque j'entrai? Je courus l'embraſſer, autant pour la tranquilliſer, que pour interrompre ſon diſcours; je cherchois à pénétrer dans ſes regards & dans ceux de *Julie*, ſi elles n'étoient pas déjà trop inſtruites.

Je dûs à la bonté de mon cœur

l'adreſſe de mon eſprit : je ſuppoſai une partie de campagne ; j'écartai les ſoupçons ; je prévis des incidens & je préparai les eſprits. De pareils détails ne paroîtront pas puérils aux cœurs aſſez tendres pour partager la délicateſſe de la ſituation des nôtres.

Si j'ai dit plus haut, que la paſſion d'aimer n'eſt qu'une maladie frénétique, je dois ajouter ici qu'elle eſt bien plus dangereuſe quand elle s'empare d'un cœur auſſi tendre que le mien. J'éprouvois toute la force de ce mal depuis que je connoiſſois Mademoiſelle *Hervey* : il me ſouvient que, malgré les nouveaux chagrins de mon pere & de ma ſœur que je partageois avec eux, je ne laiſſois pas d'être paſſionné pour la belle *Sophie*.

Suivant le cours du temps, je lui devois au plus deux viſites : ſuivant le calcul des Amans, je lui en devois mille. Je courus chez elle ; on n'a rien de ſecret pour ce que l'on aime. J'uſai d'indiſcrétion pour juſtifier mon abſence : que dis-je ? l'indiſcrétion

même fut à son tour justifiée par l'Amour. Je regardai ma confiance comme le moindre tribut que je dûs accorder à la Souveraine de mon cœur. Je l'entretenois complaisamment de ce qui m'intéressoit le plus. Il me sembloit que ce qui lui seroit étranger me devoit l'être. Je rapportois tout à elle ; elle étoit tout pour moi.

Si vieux que je sois, je me rappelle encore avec plaisir ces courts momens de la vie, où deux cœurs délicats semblent se réunir avec volupté par un mutuel épanchement. Cette ivresse me paroît même plus délicate & plus sensuelle que celle que la fougue des sens fait naître, & que leur foiblesse rend momentanée.

Je ne devois pas jouir long-temps de cette sécurité ; l'objet de ma satisfaction le devint de mes inquiétudes : la douce familiarité que j'éprouvois avec *Sophie*, me portoit machinalement à lui prendre les mains, à les baiser, à devenir plus entreprenant : elle en imposa à mon amour pétulant avec cette noble fierté qui

ſied ſi bien à la vertu : un ſeul de ſes regards ſuffit pour me confondre.

O farouche vertu ! m'écriai-je en me retirant ; faut-il que tu ſois contraire aux intentions de la Nature ? Pourquoi nous fais-tu un crime de ce qu'elle nous commande ? S'il eſt permis d'aimer, ne devroit-il pas l'être de s'en donner des preuves ? Mais hélas ! continuois-je, quelles honteuſes preuves que celles qui nous abaiſſent à la condition des animaux. Oui ! ſans doute, *Sophie*, je vous aimerai, mais de cet amour que le ſentiment épure, & que l'eſtime autoriſe. Ainſi m'entretenois-je en moi-même, quand on m'apporta une Lettre du malheureux *la Tour*. Il me prioit de l'aller voir le lendemain, pour méditer enſemble ſur les moyens d'empêcher ſon affaire de s'ébruiter. C'étoit, diſoit-il, tout ce qu'il pouvoit eſpérer de plus conſolant. Ce fut ma ſœur qui prit le ſoin d'introduire & d'accompagner le Commiſſionnaire de ce Priſonnier.

Il me reſtoit à découvrir le vrai

motif de l'abſence du Comte à ſa tendre épouſe ; cet aveu devenoit utile au ſoulagement de l'un & de l'autre. Ce ſeroit groſſir inutilement ces Mémoires, que de rapporter quel art j'employai pour faire cet aveu, & quelle impreſſion il fit ſur le cœur de cette Dame. On ſait que le ſexe, naturellement plus puſillanime que tendre, eſt ſujet à des foibleſſes ſubites, d'autant moins dangereuſes, que l'inconſéquence de ſon caractere le rend bientôt auſſi ſenſible aux moindres impreſſions du plaiſir.

Après avoir pris des meſures ſur ce qui concernoit Monſieur de *Senneval*, je m'empreſſai d'aller trouver le pauvre *la Tour* pour le ſecourir, ou tout au moins pour le conſoler. Trop perſuadé de la rigueur de ſon ſort, il étoit peu diſpoſé à goûter aucune douce eſpérance. Eh ! Monſieur, me dit-il du ton le plus amer, que voudriez-vous que j'eſpéraſſe ? je ſais que mon adverſe partie ſollicite en ce moment même mon Rapporteur contre moi. Les apparences me ſont

contraires ; elles lui ſont favorables ; il a juré ma perte ; il eſt riche ; le Juge eſt homme : que de raiſons pour m'affliger ! Quelqu'un entra comme je renouvellois mes efforts pour conſoler ce malheureux, s'aſſit près de la porte & garda le ſilence. Ce témoin me paroît de trop ici, dis-je à *la Tour* ; puis-je le renvoyer ; quel eſt-il ? C'eſt un agent, me répondit doucement l'imprudent priſonnier, qui fait & connoît mes affaires. Ingrat, reprit l'homme en s'approchant, quitte ton inſolent orgueil, & ne rougis pas de me devoir le jour. Malheureux ! ce ſeroit à moi de te méconnoître. O ſotte vanité ! *la Tour* fut plus confus de la préſence de ſon pere, que de l'horreur de ſon crime. Il baiſſa les yeux & ſe mordit les lévres avec fureur. Inſtruiſez-moi de ſes fautes, dis-je à ce bon-homme, en le faiſant aſſeoir à mes côtés.

Vous le voyez, me dit-il, Monſieur ; ce coquin eſt mon fils. Trop fier pour s'en tenir, comme moi, à la qualité d'artiſan, il s'eſt répandu

dans le grand monde, dont il a pris les manieres, les ridicules & les vices; un nom emprunté, un commerce honteux avec les femmes; les fripponneries du jeu l'ont mis en état de soutenir l'orgueil de sa nouvelle condition. Des amis pernicieux, une débauche effrénée l'ont rendu coupable des plus grands forfaits: il a assassiné une fille, après l'avoir arrachée à ses parens & prostituée dans le monde. Si vous l'écoutez, la malignité de son étoile est la seule cause de son infortune; il est incapable de ce crime & ne l'a pas même vu sans frémir. Quelqu'horreur que m'inspirât ce récit, je ne crus pas devoir renoncer pour cela à l'entreprise de ravir *la Tour* à la honte qu'on lui préparoit. Je devois cette persévérance à l'objet du triste amour de ma sœur, au fils d'un honnête homme, & au libérateur de ma vie. Je courus sur le champ chez le Rapporteur pour détruire ou balancer au moins les impressions que l'adverse Partie auroit pu faire dans son esprit. Dieu! quelle fut ma surprise,

quand je le vis assis entre un vieillard & ma sœur ! Ils parloient & pleuroient tous deux à la fois. J'étois trop surpris ! trop touché pour réfléchir. Ah, de grace, lui disoit *Julie*, sauvez la vie à mon Amant ! Eh ! Monsieur, s'écrioit le vieillard, vengez la tendresse d'un pere ! L'amour & l'amitié vous parlent par ma voix, disoit encore ma sœur. L'honneur & la nature sont mes interprêtes, reprenoit l'Etranger : puis s'adressant à moi, ils me disoient l'un & l'autre : jurez-moi la perte de l'assassin de ma fille ; promettez-moi la vie de l'Amant de votre sœur. L'horreur de cette situation est plus aisée à sentir qu'à peindre. De combien de divers mouvemens n'étois-je pas agité ? Quel parti pouvois je prendre ? Quelle seroit la fin de cette scène ? que les suites devoient en être funestes pour ma chere sœur & pour le conservateur de mes jours !

Est-ce par l'effusion du sang qu'on lave le crime, dis-je au vieillard ? La mort du coupable vaut-elle son re-

pentir ? La perte de cet homme vous rendra-t'elle votre fille ? Non, Monsieur, me répondit-il, mais elle la vengera : qu'il meure, & je suis content. Ma sœur, panchée sur un fauteuil, ne parloit plus ; la seule expression de ses yeux me peignoit toute la douleur & l'amour de son ame. Je les regardois tous trois, je fouillois dans leurs cœurs, j'en connoissois la foiblesse, la haine, le désespoir. La pitié occupoit le mien en entier : j'aurois voulu pouvoir leur accorder tout ce qu'ils souhaitoient. En vain employai-je mille raisonnemens pour faire sentir à ma sœur la témérité & l'imprudence de sa démarche : son esprit n'étoit pas assez libre pour goûter la sagesse de mes rémontrances.

Je la reconduisis à l'Hôtel, où nous retrouvâmes des lettres de mon pere. Il soutenoit la dureté de son sort avec la fermeté que je lui connoissois. Il nous exhortoit à la patience, & s'efforçoit même de nous inspirer de la joie par l'agrément de son style. S'il n'y réussit pas, au moins contribua-

t'il à réveiller notre zèle. Ma mere parla dès le jour même à un ancien ami de Monſieur *de Senneval*, qui promit de s'intéreſſer ſérieuſement à ſa liberté.

L'abſence de ce généreux pere ſembloit me donner plus d'empire dans l'Hôtel : tous les gens & la Comteſſe elle-même m'accordoient preſque les honneurs du Maître. *Julie* ſeule, trop occupée de ſes propres affaires, ne s'intéreſſoit que foiblement à celles de la maiſon. Sa ſanté ſe reſſentit du trouble de ſon cœur ; elle s'enferma dans ſon appartement pour ſe livrer toute entiere à ſon chagrin. J'allai la voir, & je cherchai moins à la conſoler qu'à lui faire oublier ſon amour.

Si j'euſſe jugé du ſien par le mien propre, je n'aurois pas cru la cure ſi facile : il devenoit ſi véhément, qu'il étoit prêt de tout oſer pour ſe ſatisfaire : il étoit ſi aveugle, qu'il ſe perſuadoit tout ce qui pouvoit le favoriſer. J'avois donné une femme de chambre à *Sophie*, qui crut baſſement

mériter ma bienveillance en flattant ma folle passion. Depuis quelque-temps elle m'assuroit que mon Amante partageoit ma tendresse. Elle fit plus : un soir elle me persuada que sa Maîtresse ne rejetteroit pas mes caresses. Les fumées du vin dont j'avois bu un peu plus que de coutume ; la fougue de la jeunesse, & plus que tout cela, la foiblesse humaine, aiderent à me persuader. J'en crus cette impudente domestique ; sa main criminelle dirigea mes pas ; elle me conduisit, après le souper, dans une garde-robe voisine de la chambre de *Sophie* ; j'y attendis avec impatience l'heure qui devoit combler mes desirs ; je m'en faisois déjà une idée flatteuse. O imprudente jeunesse, que tes plaisirs sont déréglés ! que les suites en sont honteuses ! Je vis arriver le moment desiré. *Sophie* entre dans sa chambre, converse avec son pere : ils s'entretiennent de ma générosité, & se louent de ma sagesse. Monsieur *Hervey* quitte sa fille ; elle prend un Livre & en lit haut quelques pages : elle fait sa

Priere, congédie ſon monde, & paſſe ſous ſes rideaux. La vertu a ſeule droit de déſarmer le vice. L'acte de Piété de l'Amante en impoſe à la fureur de l'Amant. L'ivreſſe de l'amour ſe diſſipe avec celle du vin. Malheureux, qu'oſes tu ? me diſois-je en moi-même ; meurs mille fois plutôt que d'accomplir un pareil crime : mais le projetter n'eſt-ce pas le commettre ? . . . Je m'entretenois ainſi lorſque *Sophie* ſonne, ordonne à ſa femme de chambre de prendre la lumiere, la fait paſſer devant elle, & s'approche du cabinet où j'étois : elle en ouvre la porte, elle y entre : je me gliſſe derriere un fauteuil : elle promene ſes regards, retire le ſiége, & me ſurprend caché. Quel eſt-ce coquin ou cet inſolent, dit-elle fierement avant que je me ſois relevé ? L'enfer ouvert ſous mes pieds m'auroit moins confondu que ces honteuſes épithétes. Egalement incapable de demander pardon ou de prendre la fuite, j'étois demeuré immobile, lorſque *Sophie* m'adreſſa ces mots : Quoi ? c'eſt

vous, Monſieur ? vous vous abaiſſez à ce vil ſtratagême pour ſéduire la vertu d'une fille que vous comblez de bienfaits ? Ce n'eſt donc pas l'eſtime, ce n'eſt donc pas la généroſité ; c'eſt un amour inſolent, c'eſt une honteuſe brutalité qui vous font agir. Allez, Monſieur, reprenez ces bienfaits ; laiſſez-moi ma vertu, elle me ſuffit..... A qui donc accorder ſon eſtime, dit-elle en laiſſant couler des pleurs qu'elle avoit retenus juſqu'alors ?

Quelle que ſoit la grandeur de l'offenſe, lui dis-je à genoux, elle ne peut égaler la ſincérité du repentir. Accordez-moi ma grace, ou je meurs à vos pieds ! Voilà mon épée, voilà mon ſein, continuois-je, frappez, vengez-vous, puniſſez-moi. *Sophie* releve foiblement la paupiere, fait un ſoupir, & ſe laiſſe aller ſur le fauteuil. Je me rapproche d'elle dans la même poſture ; je prends ſes mains, j'y cole mes lévres, je les arroſe de pleurs, & je redemande mon pardon avec inſtance. C'eſt peut-être, me

votre posture ne prouvent-ils pas.... Malheureux pere! indigne fille! continua-t-il en se frappant le front. *Sophie* court à lui & l'embrasse. Mon pere, mon cher pere, s'écrie-t-elle..... Il recule, la repousse & lui dit : Disparoissez, vous êtes indigne de moi. L'accusation mortifie l'innocence, & ne démonte que le coupable. *Sophie* reste un moment en silence, & reprend à son tour : Un pere qui doute de ma vertu, n'a pu me donner l'être. Quoi ! ma fille, s'écrie-t-il aussi, en lui tendant les bras, ma chere fille, tu serois innocente ! Ce n'est qu'à ce titre que je fais gloire de vous appartenir, répond l'estimable *Sophie*, en l'embrassant étroitement....

La plume me tombe des mains quand je me rappelle une scène où je parus si criminel, & qui me coûta tant de larmes dans la suite ! La voix de la vertu, est le premir supplice des coupables.

Fin du premier Livre.

L'HOMME.

L'HOMME.

LIVRE SECOND.

L'HOMME,

OU

LE TABLEAU

DE LA VIE;

HISTOIRE DES PASSIONS,

DES VERTUS ET DES EVÉNÉMENS

DE TOUS LES AGES.

*Trouvée dans les Papiers de feu M. l'Abbé P***:*

AVEC FIGURES.

Quis est homo ? Omnis est ; nihil est.

LIVRE SECOND.

A LONDRES, *& se vend* A PARIS;

Chez { CAILLEAU, Libraire, rue St. Jacq. prés les Mathurins, à St. André.
ROBIN, Libraire, au Palais Royal.

M. DCC. LXIV.

Amour, peux tu tallier au crime?

L'HOMME,

OU

LE TABLEAU

DE LA VIE.

Livre Second.

TRISTE condition de l'humanité ! Chaque État a ses travers ; chaque âge a ses foiblesses ; chaque homme a ses chagrins. Les passions déréglées, les coups de Fortune, les infirmités de la vie, semblent composer une roue de calamités, que le sort fait accroître en la

pouſſant ſur nos pas, & dont le poids nous écraſe à la fin de la carriere. Hélas! je touche à ce terme fatal, & je ne me rappelle pas ſans frémir tous les malheurs qui m'y ont conduit. L'incident dont je n'ai pas eu la force d'achever le récit, en eſt l'époque funeſte. Offrons-là aux yeux du Lecteur, moins comme une proueſſe digne de l'amuſer, que comme un exemple propre à l'inſtruire.

Comment pourrois-je exprimer toute l'humilité & l'abattement de mon ame, en voyant Monſieur *Hervey* revenu à ſes premiers ſentimens ſur le compte de ſa fille? Elle ne pouvoit être coupable; & plus elle étoit vertueuſe, plus je me ſentois criminel. Il ne me reſtoit d'autre parti à prendre que de me juſtifier, ou de faire l'aveu de mon crime. L'un étoit un artifice qui repugnoit à mon cœur; l'autre me rendoit indigne de la poſſeſſion de *Sophie*. J'avois même à appréhender qu'on ne ſe défiât de la ſincerité du repentir d'une homme capable d'une pareille tentative. Si mes larmes étoient

une preuve de ma honte préſente, elles ne pouvoient être un gage de ma ſageſſe à venir. Je liſois dans les yeux de mon ami; je n'y voyois plus que la ſévérité d'un Juge: ſon ſilence même me paroiſſoit une condamnation: je voulois parler, & ma langue reſtoit immobile. Au même moment je regardois *Sophie* comme pour l'intéreſſer en ma faveur, & je baiſſois les yeux, comme ſi j'euſſe craint de retrouver un Juge encore plus rigoureux. L'amour l'emporta ſur le ſentiment, & m'enhardit aſſez pour me faire rompre le ſilence.

Conſidérez les charmes de votre fille, dis-je à Monſieur *Hervey*, & plaignez les foibleſſes de mon âge; rendez juſtice à la droiture de mon cœur, & voyez-y toute l'humilité & la ſincérité de mon repentir. Je ſais que penſer de tout ceci, me dit-il; je connois les hommes; je vous connois vous même: je vous dois trop de reconnoiſſance pour vous adreſſer des reproches. Retirez-vous, Monſieur; & vous, ma fille, ſuivez-moi.

La femme de chambre se mit en devoir de les accompagner; mais *Sophie* me regardant encore avec pitié, lui ordonna de rester auprès de moi. Le pere & la fille monterent & me laisserent en proie à tout mon désespoir. Il n'éclata, ni par des cris ni par des gémissemens; je n'en avois pas la force. L'oppression de mon cœur ne lui laissoit que la faculté de pousser des soupirs par intervalle. Cette femme de chambre s'efforça vainement de me tranquilliser. Quiconque invite au crime, ne peut appaiser les remords. Je bannis pour jamais de ma présence un monstre dont les conseils m'avoient deshonoré à mes propres yeux. Je lui aurois arraché la vie, si ce n'eût été commettre un nouveau forfait. L'appartement de Monsieur *Hervey* donnoit au dessus de celui où je me trouvois. J'entendois marcher fréquemment, & craignant encore quelque chose de fâcheux, j'envoyai un Domestique savoir ce qui s'y passoit: il redescendit bien-tôt, & me dit qu'on s'obstinoit à lui refuser d'entrer.

Le jour commençant à luir, ce garçon me pressa de me retirer, en des termes si persuasifs, que je me déterminai à sortir, après avoir pris cependant toutes les précautions imaginables, pour que mes amis n'en pussent faire autant.

De retour chez moi, je m'enfonçai dans un abîme de réflexions, toutes plus tristes les unes que les autres. Ma faute me paroissoit irrémissible. Monsieur & Mademoiselle *Hervey* me sembloient se venger plus cruellement par leur froideur, qu'ils ne l'auroient fait par la colere ; & cette froideur m'anonçoit les choses les plus funestes. La perte d'une Maîtresse, est le plus grand supplice d'un véritable Amant. Je la présageois, je la sentois déjà. J'étois encore tout occupé de ces idées accablantes, lorsque *Julie* entra dans ma chambre; elle venoit, suivant sa coutume, épancher son cœur dans le mien. Je lui devois un pareil retour ; c'étoit même une espéce de soulagement à mes peines : car il semble que les ames affligées se nourris-

ſent de douleurs. Ma chere ſœur, lui dis-je avant qu'elle m'eût adreſſé la parole, je ſuis le plus à plaindre des hommes; mes maux ſurpaſſent les vôtres : c'eſt l'erreur des malheureux; ils ſe croyent toujours les plus infortunés. Elle s'aſſit près de moi, ne me conſola d'abord que par des ſoupirs, & me preſſa enſuite de lui faire partager mes diſgraces par ma confidence. Je prononçois tout-à-la fois les noms de *Sophie*, *d'Hervey* & le mot d'amour. Je peignois les graces de ma Maîtreſſe; j'exaltois ſes vertus : je me reprochois ma témérité : en un mot, le déſordre de mon eſprit montroit aſſez le trouble de mon cœur.

Je n'avois que confuſément exprimé mes chagrins, lorſque ma mere entra avec l'ami qu'elle avoit intéreſſé au ſort de ſon époux. Je le reconnus d'abord; il m'étoit venu voir ſouvent à mon Collége. Habillez-vous, me dit-il, & preſſez-vous de venir chez le Miniſtre ſolliciter le retour de Monſieur le Comte. Dieux! s'écria-t'il, en me fixant attentivement, que cette

triſteſſe fait honneur à votre cœur, & que mon ami eſt heureux de poſſéder un homme tel que vous ! Cette exclamation fut tout à la fois pour moi un compliment & un reproche. Je connoiſſois les droits du ſang ; mais j'étois ſoumis au pouvoir de l'amour.

Le Miniſtre nous accorda une audience particuliere, dans laquelle il nous apprit que Monſieur de *Senneval* s'étoit expliqué beaucoup trop librement ſur les affaires du temps, & avoit parlé avec trop de hardieſſe ſur le Gouvernement. De pareils diſcours, nous dit-il, ne ſont point ceux d'un bon Philoſophe. Je ne ſçus que répondre, & ne fus pas le dernier à avouer le tort de mon pere. Cet aveu me fournit une nouvelle occaſion de ſolliciter ſa grace. Nous étions quatre à fléchir le Miniſtre, ſoit par les larmes, ſoit par les prieres. Je dois la juſtice avant les graces, nous dit-il, & je ne puis faire une faute pour en pardonner d'autres. Nous prîmes congé de ce Miniſtre en admirant ſon eſprit & ſon intégrité. Heureux ſont les hom-

mes qui obtiennent notre estime, même sans exaucer nos prieres!

Nous étions prêts à sortir de la Salle d'Audience, lorsque quelqu'un parlant avec chaleur dans l'antichambre, poussa précipitamment la porte sur nous, & nous força de rester pour lui céder le passage. C'étoit une femme en deuil, dont les rides de l'âge n'avoient encore pu s'imprimer sur les traits de la beauté. Elle fendit la presse; courut au Ministre, se jetta à ses pieds, s'écria: Ah! Monseigneur, je réclame mon mari & mon enfant; & l'on m'empêche de parvenir jusqu'à vous! Monseigneur, reprenoit-elle en fondant en larmes, je suis épouse, je suis mere; & j'ai perdu les deux chers objets de mon amour & de ma tendresse. C'étoient des Citoyens de l'Etat, c'étoient des Sujets du Roi. Ne sont-ce pas des titres assez sacrés pour mériter l'attention & les soins du Ministere? Ordonnez donc qu'on les cherche; qu'on me les rende. Ils ont fait tout mon bonheur, ils font tout mon désespoir, ils feront toute ma consola-

tion. Depuis que je les ai perdus, mon ame déchirée éprouve un supplice continuel. Je crois les voir opprimés ... Que dis-je ? je les vois dans les fers, je les vois dans les tourmens. Je..... Le Miniſtre, qui depuis long-temps tendoit la main à cette affligée, l'interrompit, la preſſa de calmer ſa douleur, & demanda tout de ſuite à un Secrétaire, quel étoit le fruit des recherches qu'il avoit ordonnées au ſujet de ces deux perſonnes. Celui-ci répondit avec la dureté trop ordinaire à ces ſortes de ſubalternes : *l'Enfant eſt perdu, & l'Homme eſt mort.* A cette triſte réponſe, l'Inconnue pâlit, s'évanouit & tomba dans les bras de la Comteſſe qui s'étoit approchée d'elle par un mouvement ſympathique. Ses prieres avoient affecté toute l'aſſemblée ; ſa ſituation attendrit tous les cœurs ; chacun court & s'empreſſe pour lui procurer des ſecours. Nous ſommes des premiers à lui en donner ; ma mere & ma ſœur paroiſſoient ſur-tout les plus ſenſibles à ſes malheurs, & les plus intéreſſées

à sa vie ; elle la doit à leurs soins. Elle ouvre les yeux, & les fixe sur ses deux bienfaictrices avec un sentiment si vif, qu'il semble aller au-délà de la reconnoissance. Nous lui offrîmes tous quatre de la reconduire, afin de prévenir une nouvelle chûte. Elle ne voulut jamais y consentir ; & comme nous présumâmes qu'elle pouvoit avoir quelques raisons pour cacher sa demeure, nous nous contentâmes de la confier à la garde de notre domestique, à qui Madame de *Senneval* & *Julie* la recommanderent mille fois. Elle leur serra la main affectueusement, & leur jura de les revoir dans peu.

En sortant de chez le Ministre, ma sœur versoit des larmes, sans doute sur les chagrins que la nature & l'amour lui faisoient éprouver. Si je n'eusse consulté que l'intérêt de son cœur, j'aurois été sur le champ visiter *la Tour*, & j'aurois vu dès-lors les malheurs qui le ménaçoient ; mais j'étois moi-même épris d'une passion aussi triste que violente. Je m'empressai d'aller chez Monsieur *Hervey*,

où je me promettois de remettre ſur le tapis l'affaire du fidele *Thurin*. Les domeſtiques m'engagerent à entrer dans une Salle baſſe en attendant qu'il fût jour chez leur Maître. Quoique la matinée fût fort avancée, j'attribuai un ſi long ſommeil aux fatigues de la veille. Je pris un Livre & j'attendis l'heure du reveil : mais impatient de ce qu'elle étoit tant différée, je preſſai le laquais de m'annoncer : il s'en défendit & proteſta avoir des ordres contraires. Je pris ſur moi l'événement ; je me préſentai ſeul : je viſitai l'appartement de M^r. *Hervey*, celui de ſa fille, le funeſte cabinet. Tous ces lieux me peignoient leurs images ; aucun ne m'offroit leurs perſonnes.

En promenant mes regards pour découvrir au moins quelques veſtiges d'eux, j'apperçus une Lettre cachetée : j'en lus le deſſus : elle s'adreſſoit à moi. Si affligeante qu'elle me parut devoir être, j'en euſſe baiſé les caracteres, ſi ç'eût été ceux de *Sophie*. Je la copie telle qu'elle eſt encore ſous mes yeux.

» Ce n'eſt point le reſſentiment,

» Monsieur, c'est la prudence qui
» m'oblige à fuir un homme que je
» regarde moins comme un ennemi
» que comme un bienfaiteur. Il ne
» me restoit au milieu de mes maux
» que les qualités de pere & d'hon-
» nête homme; j'ai voulu les conser-
» ver dans leur pureté. Notre sépa-
» ration y étoit nécessaire, & je sou-
» haite que vous approuviez la réso-
» lution que j'ai prise pour me con-
» server votre estime : accordez-la
» toujours à des cœurs aussi droits
» que reconnoissans.

HERVEY.

Et Par. P. S. « Ne recherchez point
» des infortunés qui mettent au nom-
» bre de leurs plus grandes disgraces
» celle d'être obligés de vous cacher
» leur asyle.

C'est le propre des malheureux de s'attendre toujours à de nouveaux chagrins. Ce coup me surprit moins qu'il ne m'affligea; je l'avois prévu; & quoique je m'y attendisse, je ne

pus me tenir en garde contre la douleur qu'il m'occasionna. Je m'accusois moi-même, j'accusois mes amis ; ma faute étoit extrême ; mais leur vengeance étoit cruelle ! Mr. *Hervey* me paroissoit le plus coupable : j'adorois sa fille, & je la voyois victime de cette étrange résolution. Plus on sent le poids de ses maux, plus on les exagere. J'appellai les gens de la maison, je les accusai de perfidie à mon égard. Les larmes qu'ils répandoient eux-mêmes, les auroient justifiés à mes yeux, si j'eusse pu trouver un prétexte à leur innocence. Ils parcouroient tumultueusement toute la maison, & s'étonnoient d'une évasion qui leur paroissoit plus impossible qu'à moi. Comme ils marchoient ainsi, un d'eux ouvrit une porte secrette pratiquée dans un mur. Il s'avance & voit un petit escalier dérobé : il descend & se trouve bien-tôt dans une basse-cour qui conduisoit à la campagne. Il remonte promptement, me fait part de cette découverte, m'éclaire sur la sortie de mes Hôtes. Trop sûr de mon

malheur, il m'eût été inutile d'en examiner davantage. Monſieur & Mademoiſelle *Hervey* s'étoient ſans doute ſauvés dans la nuit ; perſonne ne les avoit vus. Leur barbare honneur, me diſois-je, n'a que trop intéreſſé leur prudence. Où ſont-ils, continuois-je ? Quels ſont leurs ſecours ? Que deviendront-ils ? Que deviendrai-je moi-même ?

Il falloit ſortir d'un ſéjour qui me devenoit odieux depuis qu'il étoit abandonné par ce que j'avois de plus cher. Séjour où je retrouvois à chaque pas ſon image, ſéjour qui me reprochoit ſans ceſſe mon imprudence. J'en ſortis en effet. J'étois encore ſur le ſeuil de la porte, lorſque je reçus une Lettre que je reconnus pour être de *Sophie*.

» Notre imprudence nous coûtera » la vie, m'écrivoit-elle avec du » charbon : on nous enléve mon pere » & moi. J'ignore où je ſuis & où je » vais ; on me cache l'un & l'autre... » Je ne puis achever cette Lettre qui » peut-être ne vous ſera pas remiſe.

Le Commiſſionnaire, quoique ſincere dans ſes réponſes, ne me ſatisfit qu'imparfaitement : ce que je ſçus de lui ne put m'apprendre au vrai ce qu'étoient devenus mes amis. Je me retirai pour méditer ſur les moyens de découvrir où étoit Monſieur *Hervey*, ou plutôt ſa fille ; car par une ſuite de la foibleſſe humaine, l'amour & l'amitié ne gardent jamais l'équilibre dans le cœur de l'homme.

La Tour m'avoit déjà envoyé chercher pluſieurs fois : il avoit des choſes eſſentielles à me dire. Ma ſœur n'eut pas beſoin de me preſſer d'aller à la priſon ; j'y volai. Le Baron, plus affligé que jamais, me dit qu'on devoit le jour même prononcer ſon Arrêt funeſte. Il étoit débout & remuoit un bouillon qu'il ſe préparoit à prendre. Avez-vous à me parler, me dit-il ? dépêchez-vous pendant qu'il eſt encore temps. En diſant ces mots il portoit le bouillon ſur ſes lévres. Arrête, malheureux, s'écria ſon pere en entrant & en lui arrachant le vaſe des mains ! Barbare pitié, ſoins

cruels! dit le prisonnier! Aimez-vous mieux qu'un châtiment ignominieux termine mes jours, que de m'en voir débarrasser par un généreux expédient? Oui, mon pere, la honte du supplice m'est plus sensible que la privation de la vie. Je compris sans peine que ce désespéré avoit voulu s'empoisonner. Je partageai sa douleur, j'approuvai même d'abord son désespoir, pour en arrêter le cours. Je fis renaître l'espérance dans son ame: je lui persuadai ensuite, lui soutins même, qu'il y avoit plus de fermeté à resister au malheur qu'à l'éviter. Le Philosophe tranquille trouve sans doute autant de raisons pour ce sentiment que pour l'opposé: mais l'Homme qui semblable à *la Tour*, est assez désespéré pour regarder la mort comme un bien, n'a pas le flegme de rougir d'un pareil expédient. Il se persuade qu'il y a plus de fermeté à s'arracher la vie, qu'à la passer dans l'ignominie. Cependant je lui inspirai tant d'espoir, que je le ramenai à l'amour naturel de sa propre conservation.

J'étois moi-même trop pénétré de la douleur de *la Tour* pour entreprendre de l'en guérir. Les consolateurs les plus éloquens sont presque toujours les moins sensibles. Je voulus au moins lui dérober les larmes que m'arrachoit sa situation ; je me retirai chez moi en recommandant cet infortuné aux soins paternels. En est-il de de plus empressés ? Cette visite m'avoit plongé dans une profonde tristesse & je n'en serois pas sorti de long-temps, sans l'aspect de l'inconnue dont la situation m'avoit intéressé quelque temps auparavant chez le Ministre. Je la trouvai avec ma mere & ma sœur. Ces Dames s'entretenoient avec la plus grande intimité. On eût dit qu'elles n'avoient qu'une ame entr'elles trois ; j'éprouvai une sorte de satisfaction, en voyant une union si désirable & si rare entre les hommes en général. Et ! vîte, Chevalier, me dit la Comtesse, venez partager nos embrassemens & notre curiosité. Nous jouissons de Madame ; nous allons l'entendre raconter ses aven-

tures. Je m'assis auprès de cette infortunée, où je prêtai la plus grande attention au récit attendrissant de ses malheurs, qu'elle commença, à peu de chose près, comme je vais le rapporter.

HISTOIRE

DE L'INCONNUE.

JE ne vous dirai rien de la Hollande, ma Nation, si fameuse par la sagesse de son Gouvernement, si puissante par l'étendue de son commerce, si remarquable par la singularité de sa situation. Personne n'ignore comment ses Peuples ingénieux ont sçu enchaîner la mer par des digues, favoriser leur commerce par des canaux, embellir le Pays par des jardins. Tout le monde sait aussi que la liberté des Religions, l'autorité populaire, & la simplicité des mœurs sont de nos Etats l'asyle des Siences, le Domaine de l'Humanité & le Pays du

bonheur. Je ne l'oublierai jamais, quoique mes malheurs semblent m'en avoir bannie pour toujours. Cette idée me rappelle celle d'un Amant qui fit mes délices, & d'un époux qui cause mon désespoir.

Un zèle religieux, que tout autre nommeroit fureur fanatique, ayant chassé en 1685 quantité de François d'un Royaume qu'ils honnoroient par leurs mœurs, qu'ils enrichissoient par leurs travaux, mon ayeul aima mieux renoncer à ses foyers qu'à ses principes: il se refugia avec sa famille en Hollande. Il se fixa à Amsterdam, où il employa les débris de sa fortune au commerce; cet utile emploi de ses fonds le mit à portée de laisser de gros biens, & une banque considérable à Monsieur *Doptin*, son fils & mon pere. Celui-ci, au moyen de cette aisance, donna une brillante éducation à une sœur aînée que j'avois & à moi. Nous étions toutes deux dans l'âge de la beauté & de l'amour, lorsqu'un jeune François, nommé *de la Palme*, que le goût

des Voyages avoit conduit à Amſterdam, fut adreſſé à la maiſon : il étoit d'une trop jolie figure ; il avoit trop d'eſprit, trop de talens, pour que nous le viſſions impunément. A ſon premier regard, l'Amour nous perça du même trait.

Tandis que nous nous livrions en aveugles à cette paſſion naiſſante pour un jeune homme aimable, mon pere délibéroit gravement s'il accorderoit ſon eſtime à un voyageur François. Enfin l'excellence de ſon caractere la lui arracha, & la franchiſe Hollandoiſe n'y laiſſa point de bornes. *La Palme* devint l'ami le plus intime de la maiſon : la liberté dans laquelle il y vivoit n'en donna que trop à notre flamme. Cependant nous ne pûmes avec décence la lui déclarer de bouche ; mais nous la lui peignîmes innocemment des yeux. Il étoit d'une humeur trop diſſipée pour s'en appercevoir ; nous étions trop ingénues pour la croire criminelle. Nous nous prouvâmes, ma ſœur & moi, notre amitié réciproque, en nous confiant une

Paſſion

passion amoureuse qui devoit nous rendre mutuelles ennemies. L'innocence des jeunes personnes Hollandoises ne nous permit pas d'appercevoir l'impossibilité où nous étions de la satisfaire toutes deux. *La Palme*, courtisan Francois, mais Amant indifférent, irritoit notre amour par des attentions séduisantes, & le désespéroit par des froideurs marquées.

Les moyens que nous employâmes toutes deux pour le captiver ne servirent qu'à redoubler son indécision. Comme il ne nous paroissoit pas riche, nous imaginâmes de lui faire en secret l'une de l'autre, des présens anonymes. Ainsi nous procurâmes-nous le plaisir de parer notre Amant de nos couleurs, sans qu'il eût à rougir de nous les devoir. Nous y joignîmes encore des bijoux, parmi lesquels l'une lui fit tenir une Montre à répétition, avec un billet où elle avoit écrit : *Pensez à moi à toutes heures.* L'autre lui envoya son portrait en miniature, au bas duquel étoit gravé : *Voyez-moi toujours.* Ce jeune

homme, flatté de ces galanteries, ne nous en donnoit cependant pas le véritable prix.

Tant d'indifférence de sa part nous fit croire que quelque raison l'empêchoit de penser au mariage. Nous lui demandâmes quelle étoit sa fortune & sa naissance ? Il nous répondit de maniere à nous persuader qu'il étoit d'une famille riche & distinguée. C'en fut assez pour lui proposer notre main, & pour occasionner dès-lors une division marquée entre ma sœur & moi. Nous ayant répondu naturellement qu'il ne pouvoit pas nous épouser toutes deux, chacune de nous crut devoir l'emporter sur l'autre, & fit tous ses efforts pour y parvenir.

L'indifférent *La Palme*, dégoûté par nos sollicitations, & trop droit pour soutenir une imposture, fut obligé de nous avouer qu'il nous avoit trompé par de fausses apparences. Je rougirois, nous dit-il, de vous tenir plus long-temps dans une erreur qui vous donne une trop bonne opinion de moi, & qui vous porte à me vou-

loir faire un honneur dont je ne me crois pas digne. La vanité, naturelle aux gens de ma Nation, m'a porté à vous dire que j'étois iſſu d'une famille illuſtre & riche ; mais la vérité eſt que j'appartiens à des parens qui n'ont que l'honneur pour fortune & pour nobleſſe. Quoique ce ſoit le plus grand avantage, je conçois très-bien qu'il ne me ſuffiroit pas pour obtenir l'une de vous : d'ailleurs je vous aime, je vous eſtime tant toutes deux, que je ne pourrois me réſoudre à préférer l'une à l'autre ; quelle que fût la préférence, elle ne pourroit être qu'injuſte entre deux perſonnes d'un ſi rare mérite.

Nous nous plaignîmes de ſon indifférence ; nous nous déſeſpérâmes de ſa froideur. Je ne vous rappel'erai pas tout ce que nous lui dîmes pour attendrir ſon cœur. La paſſion des femmes les porte à des excès que leur amour-propre a intérêt de cacher. Nous éprouvons déjà aſſez d'injuſtice de la part des hommes, ſans leur donner ce nouveau triomphe ſur nous.

Je ſuis jalouſe de vous faire valoir les nobles ſentimens de notre ineſtimable François : je vais vous rapporter un des plus beaux traits de ſa vie & qui eut les ſuites les plus funeſtes. Ma ſœur qui ne deſiroit rien tant que de l'emporter ſur moi, employa le moyen le plus hardi, mais le moins noble, pour y parvenir. Elle fut un ſoir frapper à la porte de *la Palme ;* puis entrant à bas-bruit dans ſa chambre : Voici, lui dit-elle, mon cher ami, de quoi pourvoir à tous les inconvéniens qui pourroient empêcher notre union. Ce ſacrifice te prouve combien je mérite la préférence ſur ma ſœur. Notre Amant pâlit, & reſte immobile à la vue de quantité d'or & d'argent dont elle eſt chargée. D'où vous vient, lui demande-t'il, après s'être remis, d'où vous vient une ſi groſſe ſomme ? Elle m'appartient, répond-elle .... Quoi ? vous joignez le menſonge à l'infidélité ; & vous, l'image de la Vertu, vous pouvez vous ſouiller de

deux crimes à la fois ? ..... Ce n'eſt pas ſans efforts qu'on s'écarte de l'honneur : ma ſœur rougit d'abord de ſon forfait ; mais l'excès de ſon amour étouffe ſes remords. Elle ſe débarraſſe de ſon fardeau, prend les mains de l'Etranger, & lui dit : Appaiſe, cher ami, ton reſſentiment. Cet argent m'appartient puiſqu'il eſt à mon pere. C'eſt moins un fonds que je lui ai dérobé, qu'une dot que je me ſuis procurée ; dot d'autant plus néceſſaire, que ſans elle je ne puis jouir de toi ; ſans elle je te perds pour jamais : mais avec elle nous pouvons paſſer en d'autres Pays, & nous y unir pour toujours. Qu'oſez-vous me propoſer, dit avec mépris cet Amant délicat ? Vous voulez que l'objet de votre paſſion devienne l'objet du mépris public ; vous voulez que, renonçant à l'honneur, il viole les droits de l'hoſpitalité, de l'amitié, & de la reconnoiſſance ; qu'il dérobe à la fois à ſon hôte, à ſon ami, à ſon bienfaiteur, ſa fille & ſa fortune ? Pouvez-vous concevoir l'idée d'attrif-

ter, d'appauvrir, de déshonorer l'auteur de votre être ? Vous m'eſtimez donc bien lâche pour m'aſſocier à de tels crimes ? Fille ingrate & dénaturée, eſt-ce ainſi que vous reconnoiſſez le jour que vous lui devez, l'éducation que vous en avez reçue, & la tendreſſe qu'il vous témoigne ? . . . . . Allez, ame foible & criminelle, reportez un fardeau qui vous déshonore, & évitez pour jamais un homme dont le regard ſeul ſuffiroit pour vous confondre.

Ma ſœur, dans le premier accablement de la douleur & de la honte, garda quelques inſtans le ſilence : après, ſe remettant avec une fermeté qui tenoit du dépit, elle regarda *la Palme* d'un œil ſec, & lui dit en ſe mordant les lévres. Vous ſerez ſatisfait, Monſieur, vous le ſerez ; mais j'exige une grace de vous, & je prétends l'obtenir. Quelle qu'elle ſoit, lui répondit-il, comptez que j'acquieſcerai toujours à tout ce qui ne pourra pas nous compromettre. C'eſt celle-ci, reprit-elle en l'embraſſant

avec plus de fureur que de volupté. Enſuite elle s'éloigna de ſon Amant, & lui lançant encore un regard, elle le quitta précipitamment. Hélas! elle ne fut bientôt plus en état de le revoir. . . . .

Monſieur *le Blanc* entra comme l'inconnue en étoit là de ſon recit. Elle l'interrompit volontiers pour témoigner à ce galant homme la ſatisfaction qu'elle avoit de le revoir. Il lui répondit non-ſeulement avec la politeſſe naturelle aux vieux militaires François, mais encore avec l'affection qui lui étoit propre. La Comteſſe lui parla avec tant de chaleur des Aventures de l'Etrangere, qu'il fut curieux de les apprendre. On pria cette infortunée de vouloir bien en reprendre le fil ; mais elle s'en excuſa pour ce jour-là, & demanda même la permiſſion de ſe retirer. Nous la vîmes tous partir à regret, & nous ne conſentîmes à cette ſéparation que ſous la promeſſe de la revoir bientôt.

Je l'avouerai, quelque touchante que fût l'hiſtoire de cette Dame,

l'impreſſion qu'elle fit ſur mon cœur ne l'empêcha pas d'être encore tout occupé de *Sophie*. Elle étoit loin de moi, & je ſavois être la cauſe de ſon abſence. Elle ſouffroit ; & j'avois à me reprocher d'être l'auteur de ſes maux. En un mot, je l'adorois, & j'étois privé de la voir. Comment, & où la retrouver ? A qui devois-je m'adreſſer ? Que pouvois-je faire ? Je roulai mille moyens dans ma tête ; ils étoient auſſitôt détruits qu'enfantés. On ſe perſuadera ſans doute que j'avois déjà fait des recherches ſur tous les Régiſtres des voitures publiques : ou l'on avoit trompé ma prévoyance, ou l'on ne s'étoit pas mis dans le cas de la craindre. D'une & d'autre façon je reſtois toujours dans le même embarras. Le coup ne peut partir que de Monſieur S ***· me dis-je : les plus terribles expédiens lui auront été faciles pour flatter ſon amour. Hélas ! il l'aura ſatisfait, m'écriois-je ! Le barbare ! il jouit impunément d'un plaiſir dont on me faiſoit un crime ! Courons l'immoler à mon reſſentiment.

J'imaginai qu'en faisant épier mon Rival, je pourrois apprendre l'adresse de *Sophie*, ou du moins en avoir quelques indices. Je mis plusieurs personnes en mouvement pour découvrir les campagnes, les démarches & les habitudes de Monsieur S***. d'autres furent chargées de faire des informations sur l'évasion de Monsieur & Mademoiselle *Hervey*. Inutiles recherches : soins superflus. Je n'eus pour lors que de vagues conjectures, que mon amour prenoit pour des certitudes.

J'écris l'Histoire de ma vie ; j'y fais le récit sincere de mes foiblesses : je ne dois pas rougir d'avouer même les puérilités qui m'échapperent. Croira-t'on, qu'ayant eu le plus léger soupçon que M. S***. avoit quelques habitudes à Montmartre, j'y allai sans autre notion ? Tout est suspect à la jalousie ; tout ce qui s'offroit à mes yeux me paroissoit avoir servi aux desseins de mon rival. Préventions dignes de la foiblesse de mon esprit. Entre toutes les maisons qui m'étoient

ſuſpectes, je découvris celle de M. S ***. Mais j'eus tout lieu de me tromper ſur l'uſage qu'il en faiſoit, lorſque j'appris du Jardinier que ce Financier y venoit aſſez ſouvent preſque ſeul, s'y promenoit quelques inſtans, travailloit en paix le reſte du jour, & ſe retiroit ſans autre bruit.

Je prétextai être curieux d'en voir les appartemens. Le domeſtique me ſatisfit ſans héſiter, & je ſortis plus détrompé que jamais ſur mes ſoupçons. J'avois parcouru tous les détours de cette maiſon; rien n'y paroiſſoit myſtérieux. Le Jardinier me parloit avec une franchiſe ingénue. Il y auroit eu de l'extravagance à perſiſter dans mes ſoupçons : auſſi les écartai-je alors de mon eſprit; je me propoſai de faire de nouvelles recherches. D'un autre côté, je me perſuadai même que mon rival n'alloit quelquefois à cette maiſon, que pour donner le change à ceux qui pourroient épier ſes démarches. On vint me dire quelque temps après que M. S***. logeoit alors à ſa campagne,

qu'il n'y recevoit que de certaines perſonnes ; qu'il n'y avoit qu'un domeſtique ; & qu'il avoit défendu d'y en ſouffrir aucun autre. On m'ajouta qu'on l'avoit vu pluſieurs fois à l'Abbaye de ce lieu, & que peut-être y avoit-il un intrigue. La choſe étoit difficile à vérifier ; il ne demandoit ordinairement au parloir qu'une Religieuſe qui venoit lui parler en particulier. Il pouvoit avoir ſacrifié la liberté de *Sophie* par reſſentiment ; ou bien cette vertueuſe fille pouvoit l'avoir engagé à conſentir à cette honnête retraite. D'une ou d'autre maniere, je n'avois pas moins d'intérêt à m'en inſtruire, & à m'oppoſer à ce ſacrifice. J'y retournai voir le Jardinier ; il étoit chez ſon maître, & ſa femme qui étoit en querelle avec lui, me parut être jalouſe de ce que M. S***. avoit plus de confiance en ſon mari qu'en elle.

C'étoit une de ces femmes du commun, qui parlent ſans réfléchir, & qui débitent inconſidérément ce que la paſſion actuelle leur ſuggere pour

ou contre leur intérêt. Elle me fournit bien-tôt l'occaſion de lui offrir mes ſervices, pour ſatisfaire ma curioſité, & elle les accepta pour préparer ſa vengeance.

Je retournai le lendemain à Montmartre; je l'avois promis à la Jardiniere : elle m'attendoit avec impatience.

Nous nous gliſſâmes dans le corps de logis du Financier; on y étoit en grande agitation ; on montoit & on deſcendoit ſans ceſſe. Nous nous apperçûmes, du lieu où nous étions cachés, que l'on étoit plus occupé dans le bas que dans le haut de la maiſon: cela nous engagea à y deſcendre. Dieu! quelle fut notre frayeur, quand après avoir entendu deſcendre Monſieur S***. nous le vîmes entrer dans le lieu obſcur où nous nous étions cachés, s'approcher même du recoin que nous occupions ! Je ne doutai pas alors qu'il ne fût informé de mes curieuſes démarches, & qu'il ne s'avançât pour m'en punir. Il faut vaincre ou mourir, me diſois-je en moi-

même ; s'il m'attaque, il eſt mort. Chacun de ſes pas ſembloit hâter le moment déciſif ; mais ce ne devoit pas être le plus terrible pour moi. Mon Rival ne s'approchoit de nous que pour paſſer dans une piece voiſine de celle où nous étions : ſon Jardinier & une autre domeſtique, portoient des flambeaux allumés devant lui. Un homme ſimplement vêtu l'accompagnoit. J'étois embarraſſé de ſavoir pourquoi on avoit une ſi grande lumiere tandis qu'il faiſoit jour, lorſque je le vis deſcendre un eſcalier qui alloit rendre aux cuiſines : on ne pouvoit nous voir, & nous nous mîmes la femme & moi en devoir de les ſuivre. Arrivés près de ces cuiſines ils ouvrirent une porte contre laquelle étoit un autre eſcalier qui conduiſoit aux ſouterreins. La Jardiniere me donnoit la main, & me menoit au bruit des voix par les chemins tortueux de ces caves : enfin nous arrivâmes à la porte de celle où ils étoient déjà. On l'avoit pouſſée, & nous ne pouvions voir à notre aiſe ce qui ſe paſſoit dans

l'intérieur du caveau ; nous entendions seulement une personne qui pleuroit amérement ; une autre qui poussoit des soupirs ; d'autres gens parloient à voix basse & se remuoient confusément. La femme qui me conduisoit étoit saisie de peur. Je la rassurois sans parler, en lui serrant simplement la main. La porte n'étoit qu'entr'ouverte ; j'avançai la tête pour voir ce qui se passoit dans l'intérieur du caveau. Je reconnus à la clarté des flambeaux Monsieur S ***. assis à côté d'une personne couverte d'une robe éclatante. Quoiqu'elle eût le dos tourné de mon côté, j'en crus l'émotion de mon cœur, & je me persuadai facilement que c'étoit *Sophie*. Un homme en noir étoit devant eux & parloit bas à cette belle infortunée ; car c'étoit elle. A quelque distance de ceux-ci étoit Monsieur *Hervey*, dont les soupirs marquoient assez la consternation. Il embrassoit son fils, qu'un domestique tenoit dans ses bras. Cet enfant pleuroit sans crier : on eût dit que la Nature même frémissoit en

lui de l'horreur d'un tel ſpectacle. Si vous l'aimez, diſoit-on à ſon pere conſentez à ce que l'on vous demande.

Grand Dieu! s'écrioit-il, les Scélérats peuvent-ils ſe ſouſtraire à vos regards? Ne daignerez-vous pas les jetter ſur ces myſteres d'iniquité? Faudra-t'il que ma bouche décide du ſort de mon fils ou de ma fille? O vertu! ô nature! continuoit-il encore, en regardant ſes deux enfans. O mon pere! O mon frere! s'écrioit à ſon tour la tendre *Sophie* en les fixant l'un & l'autre. L'inſenſible Financier étoit ſeul tranquille au milieu de tant d'horreurs. Toutes ces larmes ne ſignifient rien, leur dit-il. Décidez de votre bonheur ou de votre perte. Optez de la mort ou du mariage. Monſieur *Hervey* & ſa fille s'entreregardoient en pleurant. Les larmes ſont les plus vives expreſſions de la douleur.

L'imagination auroit peine à ſe repréſenter de plus grandes noirceurs: cependant j'en vis d'autres dont le récit me fait encore frémir. Le barbare S***. ſe léve, tire ſon épée,

la pose sur le sein de l'Anglois, & dit à sa fille : Choisissez ou de votre fortune ou de sa mort. Je suis à vous, s'écria-t'elle, épargnez mon pere! Foible pitié! dit Monsieur *Hervey*. Ah! ma fille! donnerez-vous la main à celui qui veut m'arracher la vie? Son ennemi se débarrasse des mains de cette vertueuse fille, murmure en lui-même, & court l'épée à la main sur le petit enfant. Le domestique qui le tenoit, recule d'horreur : son Maître le suit, en tenant toujours la pointe sur la poitrine du tendre innocent qui regardoit l'arme sans émotion. Il étoit dans cet âge heureux où l'on ignore les crimes de l'humanité. Prononcez, dit le féroce ravisseur au pere & à la fille, prononcez. Ils s'écrierent tous deux : Arrête! malheureux! nous t'obéissons. Il revient à sa place. Je frémissois d'horreur & de rage; il me vint mille fois en idée de me précipiter sur mon cruel Rival : mais qu'eussé-je fait contre tant de bras armés pour le crime? Le sacrifice s'accomplit; *Sophie* & Monsieur S*** furent époux.

Triſte ſituation ! Devois-je être témoin d'une cérémonie auſſi funeſte ? On apporta l'Evangile, & l'on fit jurer à tous les aſſiſtans & aux intéreſſés même, ſur ce Livre ſacré, qu'ils ne révéleroient jamais ce qui venoit de ſe paſſer. Je n'ai pas juré, me dit la Jardiniere à l'oreille, quand ſon Maître prononça à haute voix, que le poiſon, le fer & le feu ſeroient les moindres châtimens de quiconque commettroit la plus légére indiſcrétion. Cette menace valut au moins un conſeil à mon indiſcrette compagne : & vous Madame, dit ce barbare en ſortant un piſtolet de ſa poche, & en l'approchant du front de ſon épouſe ; vous ſerez ma premiere victime, ſi rien de ce qui s'eſt paſſé tranſpire. Elle avoit juré ainſi que les autres, & ne put que répondre d'une voix languiſſante, j'y conſens. Votre Amant me ſera dans peu un gage de votre diſcrétion, reprit-il en ſe levant. Il voulut donner la main à ſon épouſe, ou plutôt à ſa victime ; mais elle n'eut pas la force de marcher :

deux des assistans la prirent dans leurs bras & la sortirent de ces lieux de ténébres & d'iniquités.

O Dieu ! m'écriai-je en en sortant aussi, laisserez-vous tant de forfaits impunis ? ... Je ne me donnai pas le temps d'achever mon exclamation ; le délire de la jalousie l'emporta sur le trouble de la crainte. J'osai proposer à la Jardiniere de me laisser cacher en un lieu où je pusse être témoin de mon rival. Elle ne voulut jamais y consentir. Je la quittai en la priant de souffrir au moins que je la revinsse voir. Elle me le permit avec d'autant plus de zèle que je sçus la récompenser amplement de ses premieres complaisances.

Il suffit de connoître le pouvoir de l'amour, & la délicatesse des belles ames, pour juger des sentimens qui m'agitoient. La perte de ma Maîtresse, la rigueur de son sort, le sacrifice qu'elle alloit faire à son indigne époux ; les délices dont il alloit jouir avec elle, tous ces objets m'occupoient à la fois. La douleur de Mon-

ſieur *Hervey*, le ſort de ſon fils, les reproches que j'avois à me faire; mille autres ſentimens me déchiroient encore le cœur. De quel moyen devois-je uſer pour arracher mon Amante des bras de ſon raviſſeur! Que n'avois-je pas à craindre de la vengeance d'un homme capable de tant de crimes? Si je le dénonçois, il pouvoit être aſſez sûr de ſes complices pour ne pas craindre d'indiſcrétion de leur part. Il étoit aſſez riche pour les avoir expatriés. Il étoit aſſez mauvais pour s'en être défait. D'ailleurs il étoit l'Époux de *Sophie*, & elle reſpecteroit toujours cette qualité dans l'Auteur de ſes maux: elle déſaprouveroit peut-être les pourſuites faites contre ſon mari; elle ſe refuſeroit sûrement d'en être l'accuſatrice. Il falloit au moins que je la viſſe, & que je l'entretinſſe à ce ſujet; & quand cela auroit été inutile, l'amour m'en auroit fait une néceſſité; j'aurois plutôt renoncé à toute vengeance, que de déſobliger la ſouveraine de mon cœur. Je n'aſpirois qu'au moment de la voir & de lui jurer un

amour éternel ; ce qui ne se feroit pas sans beaucoup de précautions & de risques. Mais que ne peut l'amour dans un cœur vivement épris ? Que ne peut-il point encore dans un cœur absent de ce qui l'enflâme ? Je sçus si bien gagner la Jardiniere, que je l'amenai au point de me promettre une entrevue à la premiere occasion. Elle ne paroissoit pas prête à s'offrir ? Monsieur S***. ne quittoit plus sa femme ; elle ne sortoit point de son appartement ; elle y étoit seule avec lui. Son pere & son frere n'étoient pas même dans la maison ; on ignoroit le lieu de leur demeure, & peut-être de leur captivité. Il fallut attendre que le hasard, ou plutôt une puissance divine favorisât mon dessein.

Le trouble d'un violent amour tient de la démence ; croira-t'on que, seul dans ma chambre, je reprenois les Lettres de *Sophie*, que je collois mes levres sur chaque ligne de ses précieux caracteres ? J'ai promis d'avouer toutes mes foiblesses, & je rapporte

encore avec une eſpece de ſatisfaction celle qui faiſoit le plus de honte à ma raiſon. J'ai dit que le dernier billet de cette adorable perſonne, n'étoit écrit qu'avec du charbon. Ces caracteres s'effaçoient, & je me ſerois reproché de voir détruire quelque choſe qui fût ſorti de ſes mains. Je repaſſois complaiſamment de l'encre ſur chacune de ſes lignes ; je m'étudiois à cet ouvrage, & j'aurois été fâché d'y rien altérer. Je faiſois le portrait des vertus & des graces de cette aimable perſonne ; j'écrivois l'Hiſtoire de ſes malheurs & des miens, & je me ſers encore de ces enfans de la douleur pour raſſembler les funeſtes événemens de ma vie.

J'ai dit qu'il falloit attendre une occaſion favorable pour revoir *Sophie*, & j'ajoute ici que cet intervalle fut rempli par de nouvelles inquiétudes. La biſarrerie de l'événement que je dois bien-tôt d'écrire, le fera paſſer pour une fable aux yeux des gens aſſez cauſtiques pour nier les faits les plus conſtans, ou aſſez bornés pour

trouver de l'impoſſibilité où il ne manque que de la vraiſemblance.

Ma ſœur m'attendoit impatiemment, & ne ſavoit à qui confier le nouveau chagrin qui l'accabloit : elle étoit aſſiſe dans mon appartement où elle avoit cru me trouver ; elle arroſoit de pleurs un papier qu'elle tenoit à la main. Je le lui pris avec précipitation ; mon amitié pour elle autoriſoit cette petite incivilité. Ce papier s'adreſſoit à moi. Il me venoit du pere de *la Tour*, qui m'apprenoit que ſon fils étoit deshonoré ; je rougis de le dire ; ce miſérable étoit condamné au voyage honteux de Marſeille. Toutes les Puiſſances Infernales, m'écriai-je, ſe ſont elles liguées contre ma malheureuſe famille ? Faut-il que nous éprouvions tous à la fois les plus terribles coups du ſort ? Je ſuſpendis les plaintes de mon déſeſpoir pour m'efforcer d'appaiſer celui de *Julie*. Je n'attendis pas d'avoir réuſſi pour courir porter du ſecours au malheureux priſonnier. On me reprochera peut-être de n'avoir pas fait aſſez

d'efforts pour obtenir sa grace ; mais si j'ai supprimé le détail de mes tentatives à cet égard, c'est autant pour ne point interrompre le récit de mes propres aventures ; que pour ne pas faire valoir des démarches qui me sont d'autant moins glorieuses, qu'elles n'eurent pas un heureux succès.

Je passe sous silence la triste & humiliante situation où je vis l'infortuné *la Tour*. Je veux exciter de la pitié, & non de l'horreur. Quelque désespérée que fût son affaire, je crus me promettre de sauver l'affront qu'elle devoit (suivant le préjugé) répandre sur sa famille. J'userai de quelque art, si j'ose le dire, en ne l'annonçant point au Lecteur, pour l'intéresser davantage. C'est pourquoi je passe à quelque temps de-là.

Que pensez-vous de ce papier, me dit un jour *Julie* d'un air riant, en me remettant un *Factum*, qui concernoit son Amant ? Je le lus haut, quoique je le connusse avant elle : c'est, lui dis-je, une justification bien complette de notre prisonnier ; c'est une

réparation bien en forme de la part de ſon adverſe Partie ; mais remarquez, me dit-elle avec intérêt, remarquez que par ce moyen il eſt également juſtifié des moindres fautes. On nous prouve qu'il avoit droit de porter le nom *de la Tour*, qu'il n'a point eu de liaiſon honteuſe ; par conſéquent il n'étoit point indigne de ma tendreſſe, il la partageoit ſincerement. Je ſais que vous m'allez objecter ſa naiſſance ; mais, ſuivant mon pere même, toutes les conditions ne ſont-elles pas égales aux yeux des Philoſophes ? D'ailleurs le ſentiment ne ſuffit-il pas pour nous ennoblir ? *Julie*, dont la hauteur ſurpaſſoit la naiſſance, ne voyant rien que de relévé, rien que de grand dans le fils d'un ſimple Artiſan. Elle l'aimoit, c'étoit aſſez pour l'illuſtrer à ſes yeux.

Ma ſœur n'auroit pas ceſſé ſitôt de m'entretenir du cher objet de ſon amour, ſi l'on ne fût venu nous dire qu'il y avoit du monde chez la Comteſſe, qui nous prioit d'y paſſer. Nous y fûmes ; nous y trouvâmes le reſpectable

table Monsieur *le Blanc* & l'infortunée Hollandoise : elle avoit eu la complaisance de recommencer son Histoire pour en faire part à cet ami ; & elle eut celle de la suspendre pour nous mettre à portée d'apprendre ce qui nous restoit à en savoir.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE *L'INCONNUE.*

O Vous jeunes gens, nous dit-elle à *Julie* & à moi, dont le cœur sans expérience est en butte aux traits de l'Amour ; écoutez-moi attentivement ; vous apprendrez quelles en sont les suites funestes. Vous avez vu, reprit elle, ma sœur emporter l'opprobre du crime & la honte du mépris. Hélas ! dès cet instant nous la perdîmes pour toujours. Son évasion jetta l'alarme dans toute la maison. Monsieur *Doptin*, qui nous accordoit presque l'amour conjugal avec

l'amour paternel depuis la mort de notre mere, versa des larmes de sang en apprennant cette nouvelle, & jura la perte du raviſſeur de sa fille, si jamais il venoit à le connoître. Il estimoit trop *la Palme* pour croire que ce fût lui. Il épancha sa douleur dans son sein : il lui demanda s'il ne pourroit point lui donner quelque éclairciſſement au sujet de cette évasion. Le jeune François resta étourdi & parut déconcerté à cette nouvelle. Il étoit encore à cet état lorsqu'un ancien domestique vint dire à mon pere que son ami étoit sûrement l'auteur du rapt de sa fille ; qu'on s'étoit apperçu depuis long-temps dans la maison de leur intimité ; que l'on avoit même vu sortir ma sœur la veille, de la chambre de cet Amant, à une heure après minuit, & qu'on y avoit trouvé à terre quelques restes de la somme qu'elle avoit emportée. En croirai-je un pareil rapport, demanda Monsieur *Doptin* en regardant l'Étranger avec indignation ? Son silence parut une conviction. Ce pere déseſpéré, se fia à de

trop légéres apparences. Voilà ce que c'eſt que d'accorder ſa confiance à des François, s'écria-t'il! Leur lâche molleſſe eſt capable des plus grands crimes. Tu mérites que je t'arrache la vie, puiſque tu me ravis l'honneur, ajouta-t'il, en s'avançant ſur *la Palme*. Celui-ci recula quelques pas pour ſe mettre en défenſe. Je me jettai entr'eux. Je courus dans les bras de ſon ennemi pour déſarmer ſa colere. J'étois dans la plus cruelle ſituation; je voyois mon Amant & mon pere prêts à ſe tuer. S'il échappe à ma fureur, il ne pourra ſe ſouſtraire à la Juſtice, dit Monſieur *Doptin* en ordonnant qu'on arrêtât le prétendu raviſſeur. Il fut bien-tôt après dans les mains des Archers, qui le traînerent en priſon; & comme ſi ce n'eût pas été aſſez pour moi de perdre ce cher Amant, mon pere m'ordonna avec ſévérité de renoncer pour toujours à le voir : il me fit jurer de ne lui donner aucun ſecours. Hélas! dans quelle ſituation me trouvais-je? L'objet de mon amour ſembloit avoir deshonoré ma ſœur en

préférant ma rivale. L'auteur de mes jours me poignardoit en perdant mon infidéle.... En cet endroit du récit de l'Etrangere, la Comteſſe la voyant verſer des larmes, en répandit elle-même, l'embraſſa & lui dit : Ah ! Madame, vous déchirez mon cœur, en m'apprenant les peines du vôtre. L'infortunée Hollandoiſe lui rendit ſes careſſes avec tranſport, & reprit ainſi.

Plus il ſe paſſoit de temps ſans qu'on apprît de nouvelles de ma ſœur, plus mon pere redoubloit ſes pourſuites contre mon Amant, & c'étoit toujours à moi qu'il faiſoit part du ſuccès de ſes ſollicitations. Il me fit appeller un jour dans ſon cabinet & me dit : Ma fille partagez ma ſatisfaction ; je viens d'apprendre la plus heureuſe nouvelle ; nous allons être tous contens. J'attendois impatiemment quelle pouvoit être cette nouvelle, & ma tendreſſe me perſuadoit déjà qu'on avoit appris l'aſyle de l'objet de nos regrets ; qu'en le retrouvant, nous recouvrions l'honneur & la joie ; dès-lors, penſois-je en moi-même, nous nous jetterons

toutes deux aux pieds de notre pere pour obtenir la grace de *la Palme*. Il ne pourra la refuſer à nos ſollicitations, à nos prieres, à nos larmes. Monſieur *Doptin* s'appercevant de l'eſpoir de mon ame par la ſérénité de mon viſage, me remit un papier qu'on venoit de lui envoyer. Mais ô Ciel! qu'y vis-je! C'étoit une lettre par laquelle on lui marquoit que *la Palme* étoit condamné à perdre la vie comme raviſſeur. Tout mon ſang ſe glaça dans mes veines à cette lecture; mon pere qui épioit juſqu'au moindre de mes mouvemens, parut étonné & furieux de mon déſordre. Il m'en fit les reproches les plus durs, & voulut me quitter. Mais le péril de mon Amant rappellant cette préſence d'eſprit ſi naturelle à notre ſexe dans les grands dangers, l'amour me fit tromper la Nature; j'affectai de partager le reſſentiment de Monſieur *Doptin*. Je lui dis que ſi j'avois parue troublée, c'étoit parce que je craignois que la mort de ſon ennemi n'aſſurât la perte de ſa fille. Qu'en quelque endroit qu'elle fût, ſachant que

ſon Amant avoit perdu la vie, elle appréhenderoit trop qu'on ne lui ôtât ſa liberté lorſqu'elle reparoîtroit aux yeux d'un pere ſi juſtement courroucé. Mon adroite diſſimulation eut l'effet que j'en attendois. Mon pere réſolut de demander que l'exécution de l'arrêt fut différée ; mais le temps me ſembla hâter ſa courſe. Le jour funeſte arriva ; Monſieur *Doptin* s'empreſſa d'aller voir le ſupplice de ſon ennemi, & me laiſſa en proie à ma douleur. Le déſeſpoir me ſuſcitoit mille réſolutions. Je me propoſois d'aller demander aux Magiſtrats la vie de mon Amant. Je voulois l'obtenir ou mourir.... O Ciel ! quelle ſituation ! s'écrierent à la fois Madame de *Senneval* & *Julie*. Monſieur *le Blanc* & moi retînmes nos ſoupirs, & priâmes l'Étrangere de continuer.

J'étois, reprit-elle, dans la cruelle attente de la mort de mon Amant, quand on vint me remettre une Lettre preſſée qui s'adreſſoit à mon pere. Quelle joie ! Quel heureux incident ! Cet écrit venoit de ma ſœur : je ne

me donnai pas le temps de le lire en entier ; il justifioit l'innocence de *la Palme*. C'en fut assez pour me faire voler à son secours : les momens étoient chers ; un instant de retard pouvoit rendre ma démarche inutile. Je m'élançai dans une gondole, & je me fis transporter au Tribunal. Je pousse les portes, je franchis la garde, je fends la presse ; j'arrive dans la Salle, je demande audience ; je remets la Lettre aux Magistrats, & je cours dans les bras du prétendu criminel : je pleure de le voir dans les fers, j'en veux rompre les liens, & je ne puis que les arroser de mes larmes. Mon François étoit trop généreux pour n'être pas reconnoissant. Il répondit à mon amour avec la même affection ; tandis que nos cœurs attendris se livroient au plaisir de se réunir, les Juges lisoient la Lettre de ma sœur. Cette vertueuse fille faisoit à son pere l'aveu sincere de sa faute. Elle lui apprenoit qu'ayant attribué les rares vertus de *la Palme* à sa croyance, elle s'étoit résolue à embrasser

la Religion Catholique; qu'à cet effet elle avoit passé dans une Ville de la Flandre Françoise, où elle avoit abjuré tout à la fois les erreurs de l'ame & les égaremens du cœur; qu'elle s'étoit consacrée au Service Divin dans un Couvent; qu'elle venoit de faire Profession: qu'enfin elle avoit attendu jusqu'à ce moment à donner de ses nouvelles, ne voulant pas qu'on l'arrachât d'une solitude qui étoit au moins nécessaire à son repos. Elle confioit à mon pere seul, par un billet à part & bien cacheté, le Couvent & la Ville où elle étoit, dans l'appréhension que son Amant n'y vînt troubler sa langoureuse tranquillité, qui l'étoit déjà assez par la vue continuelle de son portrait, dont elle ne pouvoit se priver. La sévérité des Juges ne put tenir contre la généreuse résolution d'une sœur, & contre les tendres empressemens de l'autre. Ils révoquerent leur Arrêt, & jugerent que mon pere ne pouvoit réparer l'affront qu'il avoit fait à l'inestimable François, qu'en me donnant à lui,

Nous y consentîmes avec empressement. Les cœurs tendres, & les grandes ames ne délibérent pas sur ce qui intéresse leur amour & leur gloire.

Six mois après nous les vîmes triompher tous deux par notre hymen. Monsieur *Doptin*, qui s'y étoit toujours opposé avec obstination, n'y consentit qu'à regret; il ne l'auroit même pas fait, s'il n'y eût été contraint par de nouveaux ordres des Magistrats. Hélas! que cette satisfaction me coûta de larmes & de regrets! Mon pere ne cessa de nous persécuter mon mari & moi. Il nous fit éprouver tout à la fois, les horreurs de la misere, & le mépris qui l'accompagne. Heureux encore s'il n'eût pas poussé plus loin son ressentiment! *La Palme* se flattant de trouver de la consolation & du secours dans sa famille & dans sa patrie, me pressa d'y venir. J'y consentis & nous partîmes. Cet époux, curieux de naviger, voulut s'embarquer sur la Mer d'Allemagne, d'où il comptoit en prenant par la Zélande, voir les plus

considérables Villes du Brabant & de la Flandre. Il n'eut pas le temps de satisfaire sa curiosité ; car comme j'étois enceinte, & que les fatigues du voyage avoient avancé mon terme, nous fûmes obligés de nous arrêter à Anvers ; nous arrivons, j'accouche, on porte l'enfant à l'Eglise, le pere l'accompagne, & je les perds tous deux, sans que jamais il m'ait été possible de savoir ce qu'ils étoient devenus, ni même alors quel étoit le sexe de ce gage de ma tendresse. Depuis ce temps ne pouvant retrouver ma vertueuse sœur, ne pouvant attendrir mon rigoureux pere, j'ai passé les jours à chercher mon époux & mon enfant ; j'ai passé les nuits à pleurer leur perte, & quoiqu'il y ait plus de quarante ans que je l'aye faite, elle m'est toujours présente. Hélas ! quelle femme, quelle mere peut s'en consoler ? Eh ! pourquoi faut-il que j'y survive ? Cher époux ! Cher enfant, vous me percez le cœur, vous me déchirez les entrailles.... L'Etrangere ne put en dire davantage, son saisisse-

ment & ſes larmes lui couperent la parole. La Comteſſe partageoit ſa douleur ; elle la regardoit avec un tendre intérêt, qui ſembloit exprimer tout à la fois l'amitié, l'eſtime & le reſpect. *Julie* n'étoit guere moins pénétrée que ſa mere ; Monſieur *le Blanc* & moi, nous avions toutes les peines du monde à réſiſter à notre triſte ſenſibilité.

L'excès de la mienne réveilla toutes mes inquiétudes ſur le compte de *Sophie*. Je calmai cependant mon déſeſpoir pour recommencer mes recherches. Je courus un jour au Village de Montmartre. La Jardiniere avoit eu le ſecret de parler à ſa nouvelle Maîtreſſe ; celle-ci n'avoit pu s'empêcher, malgré ſa méfiance, de laiſſer paroître la joie qu'elle reſſentoit d'apprendre de mes nouvelles ; cependant elle n'avoit oſé confier une Lettre à ſa domeſtique ; mais il y avoit tout lieu d'eſpérer que l'occaſion deſirée ſe préſenteroit dans peu, & que je jouirois du plaiſir de l'entretenir. J'aurois pris le parti de lo-

ger sur le lieu, si ce n'eût pas été trop m'exposer, ou plutôt exposer ce que j'avois de plus cher. Je me contentai de me mettre souvent à portée de profiter du premier instant où nous pourrions nous voir, en gardant cependant toujours beaucoup de mesures, pour n'être pas découvert. Heureux si je n'eusse jamais plus manqué de prudence!

Je refusai de donner une Lettre à la Paysanne qui me la demandoit. Je me contentai de lui confier un étui que *Sophie* me connoissoit. Elle le vit avec plaisir: elle prit dès-lors plus de confiance en la domestique. Celle-ci me rendit le bijou avec les paroles de la Dame, assez vagues pour ne point nous compromettre tous trois. On s'attend bien qu'il contenoit une Lettre; j'y en trouvai une en effet. Mais; hélas! quelles en étoient les expressions! Les voici telles que je me les rappelle: car on apprendra dans la suite comment je perdis un papier que je gardois sur moi pour le voir & le relire sans cesse.

» *Si vous aimez mon repos, vous*
» *travaillerez à vous guérir de votre paſ-*
» *ſion, bien loin de vouloir m'arracher*
» *d'un lieu où l'hymen me retient & dont*
» *on ne me fera jamais ſortir que mal-*
» *gré moi. Je renoncerai plutôt à la vie,*
» *que de m'écarter de mes devoirs. Rien*
» *ne peut me faire changer de ſentimens.*
» *Je veux me conſerver fidelle à mon*
» *mari. Je le préférerai toujours à vous*
» *& à ma famille. Vous vous êtes trop ex-*
» *poſé pour ne pas m'enhardir à vous en*
» *avertir, pour que je puiſſe manquer à*
» *tout ce que j'ai promis; c'eſt trop peu*
» *des ſentimens que je vous dois. Faites*
» *attention à ma lettre, louez mon heu-*
» *reux changement, imitez-le, & comp-*
» *tez ſur la fermeté de* Sophie.

Dieu! quel changement! m'écriai-je. Quoi! *Sophie*, la plus adorable des femmes, eſt la plus inconſtante! Sexe volage & parjure, vous vous jouez cruellement de notre foibleſſe, continuois-je. Et comme ſi j'euſſe eu horreur de la croire coupable, je cherchois à trouver dans ſon devoir d'é-

pouſe un prétexte à ſa perfidie d'Amante. Plus je reliſois ſa Lettre, plus elle me ſembloit déſeſpérante ! Mon congé n'y étoit point équivoque, & je devois le recevoir autant par honneur pour moi que par obéiſſance pour elle. Cruelle & foible réſolution pour un cœur vraiment épris ! Je m'efforçai encore à trouver dans ſa politique la cauſe d'un changement apparent ; mais elle ne ſe fût pas ſervie d'expreſſions ſi déſeſpérantes ; elle eût au contraire employé le ſtyle de l'amour dans le billet, & le langage du courroux vis-à-vis de la Jardiniere. Trop convaincu de ſa légéreté & de mon malheur, je jurai de renoncer à elle, & mes ſermens s'envolerent. Je ne pus réſiſter à l'envie de revoir au moins la payſanne. Je me perſuadai que j'aurois la force de lui exprimer tout mon dépit & tout mon reſſentiment. Elle en fera le recit à ſa Maîtreſſe, me diſois-je, & celle-ci ne pourra ſurvivre à la douleur de voir ſes charmes mépriſés. Que la colere m'aveugloit ſur le compte de *Sophie* !

Je ne la regardois que comme une de ces femmes ordinaires, & elle en étoit le Phénix !

Revenu à la raison, je me persuadai qu'il falloit au moins attendre quelque-temps avant que de retourner à cette campagne, & laisser à Monsieur S***. le loisir de dégoûter sa femme par ses persécutions. Je savois que les mauvaises façons des Maris sont les plus fortes recommandations des Amans. Je me fis donc violence à moi-même, & je ne m'occupai plus que des intérêts de ma famille. Je sollicitai le retour de mon pere : j'eus lieu d'espérer qu'il seroit prochain : mais hélas ! que ce retour eut de tristes circonstances pour moi !

Tandis que je l'attendois avec impatience, le jour du bisarre événement que j'ai annoncé plus haut, arriva. *La Tour*, sorti de prison, étoit chez son pere, où la famille assemblée se réjouissoit de sa liberté. La Fête étoit complette ; les instrumens, la bonne chere ; tout annonçoit la joie commune. Je dis commune, parce qu'on

étoit dans la prévention qu'elle étoit telle. Ce jeune homme ſe mit aux fenêtres, ſe montra aux gens du quartier; reçut les viſites & les complimens de toutes ſes connoiſſances; mangea avec ſes amis & leur parut avoir la ſatisfaction d'une perſonne dont l'innocence eſt reconnue. Chacun de ſes parens l'embraſſoit avec tranſport, s'excuſoit de l'avoir ſoupçonné coupable, & ſe félicitoit de le ſavoir innocent. Vers la fin du repas, il leur dit librement, qu'il ſe réjouiſſoit avec eux de l'heureux ſuccès de ſon affaire; mais qu'il ſe déterminoit à aller vivre dans des lieux plus tranquilles, où l'on ne lui fît pas même l'injuſtice de douter de la droiture de ſon cœur. J'en admirai la fermeté, & je joignis mes embraſſemens à ceux de l'Aſſemblée. Il nous quitta ſur le matin, monta dans une chaiſe de poſte avec deux des convives, & diſparut pour toujours aux yeux de ſa malheureuſe famille.

Je ſavois trop bien la vraie cauſe de cette Fête & la nature de ce voyage,

pour ne pas répandre des larmes sur l'une & sur l'autre. Qu'il est facile de tromper les hommes ! Qu'un cœur amoureux se fait aisément illusion sur ce qui peut le flatter ! *Julie* me parut, sinon joyeuse, du moins enorgueillie du voyage de son Amant. Je l'avois bien prévu, me dit-elle, que *la Tour* ne tarderoit pas à se rendre digne de ma possession. Il m'apprend qu'il va passer aux Isles ; qu'il y travaillera à sa fortune. N'y comptez pas, lui dis-je, de telle maniere, que vous vous désespériez de ne pas le voir réussir. Il va se confier à l'inconstance d'un élément bien trompeur. J'avois mes raisons pour répandre du noir dans l'esprit de *Julie*, & je ne voulois pas qu'une flatteuse illusion l'exposât un jour au plus dangereux désespoir.

De quel art aurois-je pû me servir pour lui apprendre la vérité de l'événement ? Il me fait encore frémir en le rapportant : je le passerois sous silence pour l'honneur de la famille, s'il n'étoit pas devenu notoire dans Paris. Tout déposoit trop contre *la*

Tour pour ne le pas croire coupable ; & rien ne prouvoit assez son crime pour le faire périr. On l'avoit donc simplement condamné à l'ignominieux voyage de Marseille. Mais j'avois obtenu, à force d'argent & de recommandations, que, pour ménager l'honneur de la famille, on souffriroit avec bonne sûreté la fête apparente que j'ai décrite plus haut. Il s'y étoit trouvé en effet avec des Exempts travestis, & l'on avoit ainsi concilié la rigueur de la Justice avec les égards de la famille. Ce fait est de notoriété publique, & je possède encore des piéces qui pourroient en prouver la vérité (*).

Je passe sous silence les autres moyens qu'on employa pour que le criminel ne fût pas reconnu lors de son départ, parmi les vils compagnons de son infortune, & je reviens à ce

(*) Il y a encore à Paris des vieillards dignes de foi, qui assurent avoir vû cet événement, & qui le circonstancient de maniere à en confirmer la vérité. Ce que l'on n'a pû faire ici par égard pour les Familles.

qui regardoit le Comte de *Senneval ;* c'étoit alors ce qui devoit le plus glorieuſement intéreſſer mon cœur. Ce n'eſt pas toujours les événemens les plus extraordinaires, & les coups les plus frappans qui nous affectent davantage ; il eſt de certaines poſitions délicates où l'honneur & le ſentiment ſont intéreſſés, qui déchirent les ames ſenſibles. Je l'éprouvai plus que jamais, quand la Comteſſe me montra les Lettres qu'elle venoit de recevoir de ſon Epoux. Il ſe plaignoit avec autant de douceur que de tendreſſe, de ce que j'avois négligé de lui écrire. Il méconnoiſſoit, diſoit-il, la bonté de mon cœur dans une pareille conduite ; il ne pouvoit même l'attribuer qu'à la préoccupation de quelques autres ſentimens moins nobles. Je ſentois toute la force de ces reproches, & je me les faiſois moi-même en ſilence, lorſque Madame *de Senneval* m'adreſſa ce diſcours :

En effet, Chevalier, vous êtes tombé dans une extrême froideur à notre égard ; je m'en apperçois moi-même.

Quels qu'ayent été mes soins & mes attentions pour vous, je n'ai pu m'attirer le plus léger retour. Les larmes me coulerent des yeux quand je me vis coupable d'ingratitude & criminel envers ceux qui m'avoient donné le jour, pour m'être livré à une passion aussi bisarre que malheureuse. M'aimerez-vous encore assez, dis-je à ma mere en embrassant ses genoux, pour oublier ma faute? Oserai-je me flatter d'obtenir mon pardon? Je ne vous aime que trop, répondit-elle. Je me dérobai à ses innocentes caresses pour courir donner des preuves de mon attachement & de mon repentir à mon généreux pere. C'étoit le cœur & non l'esprit, qui dictoit ma Lettre. Chaque ligne, chaque mot peignoient mon désespoir & ma confusion. Si les droits de la nature sont moins forts que ceux de l'amour, ils sont plus sacrés, & les belles ames s'y livrent avec une plus tranquille satisfaction.

Cependant ces mêmes ames délicates ne peuvent tellement se livrer

à la douceur des nobles sentimens de l'une, qu'elles renoncent pour cela à l'impétuosité de ceux de l'autre : il y a au contraire tant de pente de la sensibilité à la foiblesse, qu'elles s'y abandonnent successivement. J'en fis l'épreuve fatale ; je ne pus retenir mes pas ; je les portai, comme malgré moi, à la campagne où résidoit mon ingrate Maîtresse. Que dis-je ? elle n'y étoit plus, elle en étoit sortie en apparence avec des dispositions favorables pour moi. Elle s'étoit plainte, à ce que me dit la Jardiniere, de mon absence ; elle auroit desiré pouvoir me parler, & avoit parue affligée de son départ imprévu. Elle n'avoit pû faire en partant que certains signes que la domestique ne pouvoit expliquer, & elle avoit disparu par les ordres de son mari, sans qu'on sçût où elle étoit allée, ni ce qu'elle étoit devenue.

L'inquiétude est le tourment des ames criminelles. Monsieur S***. ne se croyoit jamais assez à l'abri des châtimens qu'il méritoit. Il avoit fait

changer de demeure à sa femme ; il l'avoit sans doute encore mise en quelque endroit écarté. Je ferois un volume des plaintes que ce départ m'arracha. J'aimois trop *Sophie* pour conserver en pareille occasion du ressentiment contre elle. Je me voyois séparé pour toujours de mon Amante, & je n'appercevois plus en elle que le mérite des trésors précieux dont j'étois privé. Ce n'étoit presque que le hasard, qui me l'avoit fait retrouver cette fois; mais je ne prévoyois que trop que les combinaisons les plus réfléchies ne pouvoient me la faire rencontrer une seconde. Cependant je recommandai à la Jardiniere de faire tous ses efforts pour découvrir le lieu de la nouvelle retraite de sa Maitresse. Elle me le promit, mais de maniere à me faire désespérer qu'elle le pût.

Trop convaincu de mon malheur, je me bornai à m'en entretenir. J'ai éprouvé mille fois en ma vie, qu'on trouve dans les courts intervalles où la fortune lassée, semble reprendre

haleine pour nous porter de nouveaux coups, qu'on trouve, dis-je, une espece de satisfaction à se rappeller tous les maux qu'elle nous à faits, & qu'on a eu la force de soutenir. Les reproches que j'avois essuyés du Comte & de la Comtesse m'arracherent cependant de cette douce langueur. Je fis des efforts sur moi-même, je reparus plus fréquemment chez ma mere. La lecture & sa conversation étoient les seuls amusemens que je pusse goûter. Le Spectacle, quel qu'il fût, ne pouvoit plus m'amuser. Je n'y voyois que des gens dont les dehors sembloient annoncer la satisfaction, & je ne les regardois qu'avec humeur. Il semble qu'on soit presque fâché de voir des heureux quand on ne l'est pas soi-même. La Tragédie seule n'affectoit, si j'ose le dire, qu'une partie de mon ame; elle renouvelloit mes douleurs & mes larmes. Je les laissois couler sans goûter la beauté des morceaux qui les méritoient.

Un jour que je m'étois procuré ce langoureux amusement, je rencontrai

le neveu de Mr. S***. Il sortoit de l'amphithéâtre, & donnoit la main à une jeune personne. Après m'avoir salué très-civilement, il me dit en tirant un papier de sa poche : je n'ignore pas, Mr. l'inrérêt que vous prenez à *Thurin*, & je vous remets une preuve du cas que j'en fais. Je ne savois encore à quoi attribuer ce changement de Monsieur De**. lorsque la personne qu'il conduisoit, tourna la tête de mon côté. Je la reconnus, malgré l'éclat de ses ajustemens, pour la même que j'avois vue long-temps auparavant chez la *Dumanoir*. Bonjour, Chevalier, me dit-elle librement, dès qu'elle s'apperçut qui j'étois. Vous connoissez donc, Monsieur, lui demanda le Militaire ? Oui, mon cher, répondit-elle ; je lui ai même des obligations. Eh bien, reprit-il en me quittant, je vous en acquitte avec ce papier.

Le Ciel l'a donc touché, me dis-je, avant que je fusse à portée de lire l'écrit ; & je possède enfin le congé du pauvre *Thurin*. Que de larmes ne va-t'il pas répandre lorsqu'il apprendra

dra le sort de sa malheureuse Maîtresse ! S'il connoît le prix de la liberté, il aura tout lieu de gémir sur la perte de celle de *Sophie*. Je pris ensuite le papier ; & comme si j'eusse encore voulu ajouter quelque chose au plaisir d'en être le porteur, je m'empressai d'en faire la lecture ; mais qu'elle eut lieu de me surprendre & de m'affliger, quand je vis que cet écrit n'étoit rien autre qu'une copie de la dénonciation qu'on avoit faite de *Thurin* au Bureau des déserteurs ! Il suffit d'avoir un cœur pour juger des sentimens du mien à la vue d'une si cruelle perfidie. Faut-il convenir, à la honte de l'humanité, que les noirceurs les plus réfléchies, les crimes les plus inouis, sont ses ouvrages ?

L'espérance de revoir Monsieur *de Senneval* pouvoit seule calmer l'excès de mon trouble. On m'annonça le jour que nous devions aller au devant de lui. Amour paternel, vous triomphâtes du cœur de *Julie* ; elle oublia l'absence de son Amant, & ne s'occupa que du retour de son pere ! En

m'en confirmant la nouvelle, elle fit violence à ma douleur, & me força de partager sa joie. Cette aimable Sœur m'étoit d'autant plus chere, que je retrouvois en elle toutes les vertus que j'avois cru admirer en *Sophie*.

La Comtesse me parla aussi de cet heureux retour ; mais je crus appercevoir qu'elle y étoit moins sensible que sa fille. Je me rendis raison de cette différence, en me persuadant que les liens du sang étant plus ou moins forts, l'attachement devoit être plus ou moins grand. Le Comte avoit fixé le jour de son arrivée, & le lieu où l'on devoit l'aller recevoir. Nous attendimes l'un & l'autre avec impatience & nous l'annonçâmes avec joie aux Amis capables de la partager.

Nous touchions au moment où nous devions satisfaire notre tendre empressement. Nous partîmes avec Monsieur *le Blanc*, l'ami sincere de mon pere, & nous fûmes à Essônne, lieu du rendez-vous. Arrivés à la Poste, nous attendimes que Monsieur *de Sen-*

neval vînt y quitter ſes relais. Nous y dinâmes. Déjà nous goûtions par anticipation le plaiſir qu'il alloit nous procurer & partager avec nous. Dieu! qu'elle en fut la durée! Monſieur *le Blanc* ne ceſſoit de nous entretenir des belles qualités de mon pere, de l'étroite amitié qu'ils avoient liée enſemble, & des ſervices qu'ils s'étoient rendus. Je m'appercevois, quand il tournoit ſes regards ſur moi, que les larmes lui venoient aux yeux en exaltant la généroſité de ſon Ami. Noble effet de la reconnoiſſance, me diſois-je, vous ceſſez d'être une foibleſſe dès-lors que vous avez un ſi beau principe.

Enfin le moment tant deſiré arriva: heureux s'il eût été moins prompt! Nous vîmes venir deux chaiſes de poſte de différents côtés. Les gens de mon pere accompagnoient la premiere, qui s'arrêta, & nous la firent reconnoître pour la ſienne. Je courus à ſa rencontre; il étoit déjà ſur l'eſcalier; il me fit ſigne de la main de remonter. Je le fis pour laiſſer le paſ-

ſage libre à deux de ſes gens qui le ſupportoient. Je me meurs, prononça-t'il foiblement en recevant nos premiers embraſſemens, & j'emporte dans le tombeau, continua-t'il en s'aſſeyant, la douleur de ne vous laiſſer que ces foibles témoignages de mon attachement; puis s'adreſſant à moi, il reprit: Approchez-vous, *Senneval*, vous apprendrez, mais trop tard, combien vous m'étiez cher. *Le Blanc*, prends-en ſoin, ménage ſa délicateſſe & ſoutiens ſa vertu. Il finit ſes recommandations par quelques mots qu'il dit à l'oreille de cet ami. *Julie* ſe jetta aux pieds de ſon pere, & reçut ſa bénédiction en verſant un torrent de pleurs. La chambre étoit déjà pleine du monde que le bruit de cet événement y avoit attiré. Chacun s'empreſſoit de lui donner du ſecours. Peines inutiles! ſes yeux étoient éteints; il ne lui reſtoit plus qu'un foible mouvement de bras; il l'employa à faire ſigne qu'on ſe retirât. On le fit, & je crus, tout troublé que j'étois, reconnoître le Jardinier

de M. S***. dans la foule des gens qui se retiroient. L'instant d'après, deux de mes sens furent tout à la fois affectés des plus sensibles coups. J'entendis dans la chambre voisine la voix de *Sophie* qui s'écria : Ah mon Dieu! Je vis la bouche de mon pere s'entr'ouvrir pour rendre les derniers soupirs. J'arrose encore mon papier de mes larmes, quand je me rappelle que je perdis dans la même minute ma maîtresse, mon pere, ma fortune & mon rang.

La main livide du Comte se glaçoit dans la mienne, quand j'entendis repartir la voiture de mon amante. La Nature devoit l'emporter sur l'amour; elle l'emportoit en effet; mais les larmes de l'une & de l'autre se confondoient. Je restai immobile auprès du corps de mon pere. Madame *de Senneval* & *Julie* faisoient retentir la maison de leurs gémissemens. Monsieur *le Blanc*, les larmes aux yeux, les jambes tremblantes, alloit de l'un à l'autre, revenoit à moi, regardoit le mort, & ne pouvoit lui-même rete-

nir ſes ſanglots. L'amour, l'Amitié & la Nature éprouvoient tout à la fois la plus cruelle ſituation. Amis, parens, domeſtiques, ſpectateurs, tous fondoient en larmes & rempliſſoient la chambre de leurs cris lugubres.

Sur le ſoir, déterminés par des raiſons de bienſéance & de politique, nous fîmes mettre le corps dans un cercueil fait à la hâte. On le porta dans le carroſſe qui nous avoit amené. On força les deux Dames de monter dans la chaiſe aux côtés de laquelle étoient des domeſtiques à cheval, chargés du ſoin de les ſecourir en cas de foibleſſe. Monſieur *le Blanc* ſe fit un triſte devoir d'accompagner ſon ami. Je me crus obligé d'imiter ſa généreuſe réſolution. Telle étoit notre affligeante poſture : Un Eccléſiaſtique liſoit dans le fond de la voiture ; Monſieur *le Blanc* & moi pleurions ſur le devant, & le cercueil étoit poſé en travers des portieres.

O Ciel ! quelle différence de notre ſituation à celle que nous nous étions promiſe ! Quelle différence de notre

retour à notre départ ! Le même objet qui auroit dû exciter nos ris & notre joie, excitoit nos pleurs & notre triſteſſe. Dans la même voiture où nous avions goûté les douceurs de l'eſpérance, nous ſentions les tourmens du déſeſpoir. J'étendois mes mains ſur le cercueil, comme ſi j'euſſe éprouvé quelque ſatisfaction à tenir ces précieux veſtiges. Monſieur *le Blanc*, dont le cœur étoit partagé entre la triſteſſe & la généroſité, fixoit conſtamment ſes regards ſur ce cercueil, me ſerroit la main, vouloit me parler, & ne pouvoit que ſoupirer. L'Eccléſiaſtique, ſans doute occupé de ſes priéres, nous abandonnoit à notre douleur. Je me ſuis trouvé depuis dans des poſitions plus cruelles encore, mais je n'en ai jamais éprouvé de ſi triſtes.

Nous arrivâmes enfin à l'Hôtel. La joie qui y étoit répandue renouvella encore notre triſteſſe. Les gens de la maiſon, quoiqu'inquiets de notre longe abſence, avoient préparé une ſymphonie pour célébrer l'heureux

retour de leur Maître. Ils le virent, hélas ! ce Maître si chéri, si digne de l'être : mais au lieu de faire éclater leur satisfaction par des concerts d'allegresse, ils exprimerent leur douleur par des cris lamentables. Le cœur me saignoit en entendant ma mere & ma sœur dire à tous ceux qui s'offroient à leur passage : Tout est perdu ; votre Maître n'est plus ! Elles s'arrêterent l'une & l'autre dans son cabinet, & promenerent leurs tristes regards sur ce qui l'avoit le plus occupé pendant sa vie. Chacune de ces choses étoient de nouveaux sujets de douleur. Les ames tendres s'imaginent dans les premiers momens de leur tristesse que les lieux mêmes qu'occupoit l'objet de leurs regrets souffrent d'en être privés.

Nous ne les arrachâmes qu'avec peine de l'endroit qu'elles arrosoient de leurs larmes. Elles s'enfermerent dans leur appartement, tandis que nous rendîmes les derniers honneurs au Comte. Je passe sous silence les nouveaux tributs de douleur que nous

lui offrîmes en le conduiſant au tombeau. Ils étoient trop juſtes pour n'être pas offerts ; ils ſont trop naturels pour être décrits. Monſieur *le Blanc* ne me quittoit plus ; on eût dit que le Comte lui eût tranſmis ſa tendreſſe paternelle. Moins ferme que lui, il ſoulageoit ma douleur en la partageant. Je connois mieux que vous, me diſoit-il en me regardant avec compaſſion, la grandeur de votre perte : mais, mon fils, je perds le même ami que vous, & j'ai peut-être moins de ſujet de me conſoler. Le Comte vous a laiſſé les deux tiers de lui-même en vous laiſſant la Comteſſe & ſa fille. Allons les voir, & réſiſtons, pour ſoulager leur douleur, à la violence de la notre. En diſant cela il m'entraînoit vers l'appartement de ces Dames. Un moment nous les conſolions, l'autre moment nous pleurions avec elles.

Je me fis inſenſiblement une habitude de cet exercice. Je paſſois des journées entieres auprès de ma mere & de ma ſœur. Nous nous devînmes

néceſſaires, nous ne nous quittions preſque plus; & lorſqu'il nous arrivoit d'être ſéparés les uns des autres, nous nous regardions, pour ainſi dire, comme éloignés de nous-mêmes. Le temps, ce remede univerſel, ſécha nos larmes, & appaiſa nos ſoupirs: nous nous vîmes enfin aſſez tranquilles pour nous entretenir des belles qualités du Comte. Nous paſſâmes même à d'autres converſations; & ſi elles n'étoient pas aſſaiſonnées de ces pointes malignes, de ces plaiſanteries ſpirituelles qui ſont le charme des beaux cercles; elles étoient au moins ſemées de réflexions morales, & de ſolides raiſonnemens qui faiſoient honneur à notre ſociété : elles étoient auſſi compoſées de diſſertations intéreſſantes ſur les paſſions & les foibleſſes du cœur humain. L'amour devint bien-tôt la ſeule matiere de nos converſations. Il avoit eu trop d'empire ſur nos cœurs, pour le perdre ſi-tôt. Que dis-je? il l'avoit toujours conſervé dans toute ſa force. Sa flâme, enſevelie depuis ſi long-temps,

ne s'en éleva qu'avec plus de vigueur. Ma mere croyoit toujours aimer ſon mari ; j'imaginois n'être épris que de *Sophie ;* ma ſœur même en aimant *la Tour*, ſe trompoit ſur le mérite de l'objet de ſon amour.

Les confidences réciproques établies entre nous deux, ſembloient reſſerrer les liens de notre amitié. Elle vînt au point que Madame de *Senneval* ſe plaignit de notre refroidiſſement. Ce fut à moi qu'elle en fit le plus de reproches. Je la reſpectois trop pour nier mes torts. Mon aveu ſervit à me juſtifier : je renouvellai mes aſſiduités auprès de ma mere, en réſiſtant au penchant ſecret que j'avois pour l'aimable *Julie*. J'étois touché de ſes erreurs ; j'étois ravi de ſon caractere ; je n'oſe dire que j'étois ébloui de ſes charmes. Je croyois trop lui devoir de conſeils : j'avois ſi beſoin des ſiens, que je m'échappois ſouvent pour l'entretenir ſeule. Je revenois à ma mere avec l'empreſſement que le devoir & & l'inclination exigeoient. Elle me retenoit long-temps, ſe plaiſoit à me

parler & à m'entendre. Je voyois même avec une espece de satisfaction, que mes entretiens effaçoient peu à peu le triste souvenir de son époux.

Je me crus alors le moins tranquille des trois. L'agitation de mon cœur me persuadoit que je conservois un chimérique amour pour *Sophie*. Quelle extravagance, me disois-je ; d'aimer un objet invisible ! Quelle foiblesse d'adorer une ingrate ! Je fus étonné de voir que ma mere avoit quelque connoissance de cette ancienne passion, & je regardai comme une nouvelle preuve de ses bontés pour moi, le soin qu'elle prit de m'en guérir. Tout concourut à ses desirs : les avis indirects que je reçus par rapport à Madame S***. les conseils que me donna Monsieur *le Blanc*, acheverent presque de me convaincre du danger & de l'extravagance de mon amour. J'avouai même à ma sœur que j'avois triomphé de moi. Mais quel honteux triomphe ! Je tombai bientôt après d'un précipice dans l'au-

tre. La vertu devoit être étouffée dans mon cœur. Heureux si je pouvois encore à présent me flatter qu'elle en fût la seule maîtresse ! J'ai balancé à le dire, & je rougis encore d'en faire l'aveu : l'habitude que j'avois contractée de m'entretenir avec *Julie* de nos foiblesses, me fit oublier qu'elle étoit ma sœur ; j'osai lui parler d'amour. Sa pudeur en souffrit, & fut peut-être ce qui m'éclaira davantage sur ma faute. Les réflexions que je fis aussi sur moi-même, en aggraverent encore le poids. O monstre, m'écriai-je, quels sont tes criminels desirs ? Mon cœur est-il fait pour concevoir un incestueux amour ? . . . Un torrent de larmes interrompoit mes réflexions. Je restois immobile, & je n'osois jetter les yeux sur moi-même. J'étois de tous les hommes, celui que je détestois le plus. La vie m'étoit importune, & je me serois peut-être donné la mort, si ce n'eût été commettre un crime pour en éviter un autre. Je crus que l'absence guériroit une passion qui ne faisoit que de naître. Je prétextai

quelques affaires, & me retirai à ma Maiſon du Pont-aux-Choux. Monſieur *Hervey* m'y avoit laiſſé la petite Bibliothéque que j'y avois fait porter. J'en relus les meilleurs Livres ; les Boſſuet, les Flechier, les Fénélon, les Maſſillon ; je les regardois comme une ſource d'eau vive, capable de purifier les taches dont mon cœur étoit ſouillé. J'augurois mal de mes forces ; le lieu que j'habitois ne ſervoit qu'à accroître mon mal ; il m'offroit par-tout des veſtiges de l'ancien objet de mon amour ; je m'en rappellois ſans ceſſe l'indifférence & la perfidie. Ces réflexions me ramenoient à comparer mon ingrate avec, je n'oſe dire, ma ſœur, mais *Julie*. Dans l'une, je ne voyois que caprices, qu'inconſtance, qu'ingratitude. Dans l'autre, je ne voyois que ſolidité, que conſtance, que généroſité. Fatale comparaiſon ! Elle réveilloit mon criminel amour, & mes tyranniques remords. Triſte ſituation ! J'étois condamné à paſſer ſucceſſivement du crime au repentir ; du repentir à de nouvelles

fautes. Je me perſuadai que la ſolitude de mon ſéjour donnoit lieu à l'accroiſſement de mon mal. Je réſolus de revenir chez ma mere. Je devois ce retour à ſa tendreſſe.

Madame *de Senneval* me marqua d'autant plus de joie de mon retour, qu'elle avoit déjà éprouvé quelque inquiétude ſur mon abſence. De pareilles bontés me la rendoient encore plus chere. Je crus, en renouvellant mes aſſiduités auprès d'elle, ſatisfaire au devoir de la reconnoiſſance, & contribuer à me guérir de ma criminelle paſſion; mais j'étois fait pour me voir dans une mer de malheurs & de crimes. J'éprouvai bien-tôt la ſituation la plus violente. Je me ſens encore embarraſſé pour décrire le genre de mes nouvelles inquiétudes. La vérité doit l'emporter ſur toute autre conſidération, & je me déterminerai à en faire l'aveu.

J'eus lieu de préſumer par les complaiſances de Madame *de Senneval* qu'elle éprouvoit à mon égard les mêmes ſentimens que j'avois conçus

pour sa fille. Je rougis d'un soupçon qui la rendoit criminelle à mes yeux, & je l'aurois chassé entiérement de mon esprit, si je ne me fusse reconnu capable d'un pareil forfait. Plus je méditois sur la bisarrerie de nos goûts, moins je trouvois de raisons pour en prétexter l'innocence. Alors revenant sur mes pas, je rétablissois l'honneur de ma mere, & je ne regardois plus en elle, que comme excès de tendresse maternelle, ce que j'avois cru être un amour incestueux. Je tournois tout mon mépris sur moi-même. Je me considerois de nouveau comme l'opprobre des hommes. Je maudissois le jour qui m'avoit donné naissance, ou plutôt celui où j'avois conçu des sentimens si odieux. Je me promettois de ne plus voir ma sœur : mais le moyen que je pusse me soustraire à ses regards ? Le moyen que je pusse me guérir d'un mal dont la cause subsistoit toujours près de moi ? Je revis *Julie*, je l'aimai, j'osai le lui dire. Je dégradai l'humanité en prouvant que j'étois homme. Ma justifica-

tion avoit précédé mon aveu. Je me jettai aux genoux de Mademoiselle *de Senneval* pour le lui faire. La fierté de ses regards eût suffi pour me confondre. Elle rougit elle-même de mon crime. Est-ce le Chevalier ? est-ce mon frere, dit-elle, qui me parle ? En dois-je croire mes oreilles & mes yeux ? Prétendez-vous me séduire, ou m'éprouver ? O Nature ! ô Vertu ! s'écria-t-elle, est-ce à moi de réclamer vos droits ? . . . Puis gardant le silence, elle paroissoit attendre ma réponse. Hélas ! qu'eussai-je pu lui dire ? & quelle impudence eût pu animer ma langue ? Je restai immobile. Elle voulut me quitter ; mais, comme si j'eusse cherché une consolatrice dans la personne offensée, je l'arrêtai. Daignez du moins, lui dis-je en tremblant, plaindre mon malheur, en condamnant mon crime. Comment pourrois-je résister à tant de charmes ? Cette même vertu qui m'accuse à vos yeux s'obtient de nouveaux hommages de mon cœur. Ah ! *Julie*, faut-il que vous soyez ma sœur ? Barbare

Nature ! m'écriai-je encore. Cette fille attendrie, revenoit machinalement à moi, me jettoit un regard & soupiroit. Oui, j'avoue tous mes torts, lui dis-je ; mais croyez que je les sentois avant vous ; croyez que mon ame se reproche depuis long-temps la faute qu'un pouvoir surnaturel l'oblige de commettre. Je ne puis vous justifier, me dit-elle ; mais je vous plains puisque vous le voulez. Je suis votre sœur, Chevalier, continuoit-elle, & cela doit vous suffire. Nous sommes parens, nous sommes amis: hé ! que voulez-vous de plus ?

J'étois trop touché de la vérité & de la sagesse de ses raisonnemens pour les combattre : j'étois trop confus de l'horreur de mes sentimens, & de la générosité des siens, pour les contrarier. Que vous avez de bonté ! que vous avez de vertu ! lui dis-je, en serrant, comme malgré moi, & avec respect, une de ses mains. Terminons un entretien qui nous afflige tous deux, reprit-elle ; allons auprès de ma mere ; ne nous éloignons jamais de sa préſen-

ce : imitons sa vertu, & rendons-lui nos devoirs.

Nous y retournâmes en effet. Je ne sais si Madame de *Senneval* s'apperçut de mon trouble ; mais il me parut qu'elle faisoit tous ses efforts pour me dissiper. Elle pria même Monsieur *le Blanc* de me procurer le plaisir de la promenade. Quel sçavant ! quel sage que cet homme ! ses connoissances étoient infinies. Il les devoit autant à l'étude des Voyages qu'aux méditations du cabinet. Il répandoit un air d'agrément & de douceur sur toutes ses instructions. Il connoissoit sur-tout les foiblesses du cœur. Quoiqu'il fût inébranlable dans sa croyance, il n'étoit point de ces sévéres moralistes qui condamnent l'amour sans en connoître la délicatesse. Il savoit que c'étoit l'élément des cœurs délicats, & la passion du bel âge. Il la regardoit quelquefois comme nécessaire au bonheur ; il ne la blâmoit qu'autant qu'elle ne pouvoit se concilier avec le sentiment. Il en connoissoit, disoit-il, jusqu'aux moindres

inconvéniens. Il exhortoit tous les hommes à s'y livrer avec délicateſſe quand elle étoit raiſonnable, & à s'en guérir avec fermeté quand elle ceſſoit d'être innocente & tranquille. Il ajoutoit encore qu'il ſavoit que cette cure étoit difficile ; mais qu'il avoit éprouvé par lui-même qu'elle n'étoit pas impoſſible. Ainſi Monſieur *le Blanc* me reprochoit-il un crime en ne croyant que me guérir d'une foibleſſe. Il étoit aiſé de juger par ſes diſcours qu'il avoit appris que j'aimois une perſonne dont j'étois abandonné depuis ſon mariage. Il parloit d'un pareil ſacrifice comme d'un trait d'héroïſme, capable de changer l'amour en eſtime. Il ſoutenoit que ce dernier ſentiment devoit remplacer le premier avec beaucoup plus de ſatisfaction.

Je quittai cet ami avec la ferme réſolution de jouir ſouvent de ſes entretiens, & de profiter de ſes conſeils. Je le regardois tout à la fois comme un conſolateur eſtimable & comme un guide sûr. C'eſt ainſi que j'en parlai à ma mere. Elle approuva

ma réſolution, & me marqua cependant quelques craintes que cela ne refroidît mes attentions pour elle. Je lui proteſtai de n'y jamais manquer. Je redoublai même d'aſſiduités. Je me fis une loi de devenir ſon unique compagnie. *Julie*, la généreuſe *Julie*, ſe retiroit plus fréquemment chez elle, & vouloit ainſi m'expoſer moins au danger de ſa préſence. Je ſentis toute la beauté de ce procédé ; je l'en remerciai même du fond du cœur. Madame *de Senneval* paroiſſoit approuver les retraites de ſa fille ; elle ne la voyoit preſque qu'aux repas, ou plutôt elle ne s'appercevoit pas même qu'elle y fût. Elle étoit trop occupée au dedans pour faire aucune attention au déhors. Elle me retenoit toujours dans ſon appartement. Elle connoiſſoit mon goût pour la lecture & ſavoit par cet agréable moyen me fixer chez elle. Je lui reprochois ſeulement de ne ſe faire lire que des Romans. Je n'en connois que très-peu, lui dis-je, au moins parmi ceux de ce ſiécle, qui ſoient dignes de l'attention d'un homme ſenſé.

La Comteſſe *de Senneval*, contre ſon ordinaire, ne répondit qu'en femme, à la ſageſſe de mes réflexions. Elle juſtifia, ou plutôt elle autoriſa ſon goût, par ſon goût même. On faiſoit ces lectures, me dit-elle, pour s'amuſer ; elle s'en amuſoit : donc elles étoient bonnes, ajoutoit-elle en me priant de les continuer. Je le fis par obéiſſance, & je m'apperçus, à la lecture de pluſieurs de ces ſpirituelles & voluptueuſes frivolités, que le cœur de cette Dame n'étoit que trop la dupe des amuſemens de ſon eſprit. *Le Tribunal de l'Amour* eſt dans tous les cœurs, me dit-elle un jour que je lui allois lire un ouvrage de mode, qui portoit à peu près ce titre. Tous les hommes ſont ſoumis à ſon Empire ; c'eſt envain qu'on veut lui réſiſter : il triomphe avec d'autant plus de gloire, qu'on lui a oppoſé plus de réſiſtance. J'éprouve ce que je vous dis, continua-t'elle, & je ne ſuis qu'un exemple trop frappant du pouvoir de cette paſſion. En diſant ces mots, elle me regardoit, & ſem-

bloit vouloir me laiſſer deviner quel étoit l'ojet de ſon amour. Mes anciens ſoupçons ſe renovellerent ; l'horreur qu'ils m'inſpirerent, & la honte de les avoir conçus, ne furent, pour ainſi dire, qu'une même ſecouſſe pour mon ame effrayée. Un moment après, mes yeux ayant rencontré ceux de la Comteſſe qui ſembloient attendre ma réponſe, je lui dis : Ah ! Madame, qu'ai-je entendu, & qu'oſé-je croire ? Que vous changeriez bien de langage, me repliqua-t'elle, ſi vous me connoiſſiez, ſi vous vous connoiſſiez vous-même ! Une modeſte inclination fut toute ma réponſe. *Senneval*, mon cher *Senneval*, me dit-elle encore, ne puis-je me juſtifier aux yeux de ce qui m'eſt le plus cher.

Ne craignez pas, Madame, lui répondis-je ; rien au monde ne pourra jamais diminuer de mon eſtime pour vous. Hélas ! vous n'avez pas conçu l'eſpece de ſentiment que vous m'avez inſpiré, reprit-elle après quelque intervalle. Quoi que vous diſiez, trop peu d'eſtime pour moi vous fait

enviſager avec horreur ce qui n'eſt qu'un raffinement de délicateſſe. Je prétends, mon cher Chevalier, joindre un ſentiment de plus à ceux qui nous lient. Il ſera tout auſſi pur, mais plus ſenſuel encore. Appellez-le amitié, mais laiſſez-moi jouir d'une paſſion qui doit faire ma félicité. C'eſt l'intention qui fait le crime, & je ceſſai d'en imputer à Madame *de Senneval*, dès que je vis qu'elle ſe reſtraignoit à un ſentiment ſi ſacré & ſi reſpectable.

Quand j'aurois cru le ſexe expert en l'art de diſſimuler, j'en aurois excepté ma mere. Je me reprochai ſeulement à moi-même, & le ſoupçon que j'avois formé ſur elle, & le crime dont je l'avois cru capable. Je revins à mes premiers ſentimens ſur ſon compte, & je crus devoir racheter l'offenſe que je lui avois faite par de nouvelles complaiſances. Je ne la quittai plus que pour m'entretenir avec Monſieur *le Blanc*. J'y goûtois une tranquille ſatisfaction. Il ſe plaiſoit à commenter ſur mes lectures

tures particulières. Suivant lui, l'art de lire valoit presque l'art de composer. Ce n'étoit point la multiplicité des lectures, c'étoit le choix des Livres qui pouvoit instruire. J'abrége le récit de ses instructions. Je reviens à l'histoire de mes foiblesses & de mes malheurs : c'est la tâche que je me suis imposée en entreprenant d'écrire mes Mémoires.

Trois différens sentimens occupoient mon cœur. La pureté apparente de l'attachement de ma mere pour moi, augmentoit le mien pour elle : l'ingratitude de *Sophie* m'arrachoit encore des soupirs : les charmes de *Julie* ne pouvoient si-tôt s'effacer de mon souvenir. La fatalité de mon étoile me fit sacrifier le plus innocent de ces sentimens au plus criminel. Je recherchai ma sœur par instinct, en croyant la fuir par raison. Mes yeux surprirent les siens humides de pleurs. Il n'en falloit pas tant pour réveiller toute ma tendresse. Hé quoi, lui dis-je, *Julie*, vous pleurez ! *Julie*, ma chere *Julie* ! qui peut vous arra-

cher des larmes? Elle ne me répondoit rien, & jettoit seulement de profonds soupirs.... Ingrate, m'écriai-je, vous joignez le mépris à l'indifférence! Vous dédaignez de m'accorder votre confiance. Témoin de mes foiblesses, me dit-elle avec peine, soyez-le donc de ma honte.... Je sçais, le dirai-je?.... Oui, je connois toute l'ignominie de l'état de *la Tour* acheva-t-elle, en laissant couler un torrent de larmes. Vous le connoissez, & vous avez la barbarie de le préférer?.... Chevalier, interrompit-elle, je vous aime; mais, mais.... hélas! vous êtes mon frere. Ah! trop belle *Julie*, répondis-je, oublions ce nom, puisqu'il fait mon malheur. Aimons-nous, c'est le bien suprême. Je ne le sens que trop, reprit-elle en cherchant à me fuir. Inutile tentative! mes mains retenoient sa robe... O Ciel! s'écria ma mere en entrant précipitamment. Qu'ai-je entendu? Que d'horreurs! *Julie* fut la seule victime de sa colere. La Dame en fureur, joignit aux menaces les plus

terribles, les coups les plus prompts. Confus & déſeſperé, je me mis entre elles deux ; j'implorai la mere, je plaignis la fille, je m'avouai coupable. Je demandai la mort ; je ne pus obtenir qu'une cruelle pitié pour moi-même. La jeune perſonne, malgré mes efforts, reçut encore de nouvelles preuves du courroux de ſa mere. Hélas ! l'innocente timidité de cette vertueuſe ſœur, ne lui devint que trop funeſte. La Comteſſe, outrée de ce que je l'empêche de parvenir juſqu'à ſa fille, cherche des yeux un inſtrument propre à vanger ſa jalouſie : elle trouve un couteau ; elle le prend & le lance par-deſſus ma tête. Je le vois voler ; je veux en vain le retenir ; il tombe ſur le ſein de la malheureuſe *Julie* ; il s'y enfonce, le ſang coule, elle tombe à mes pieds. La nature frémit de ſa barbarie. La Comteſſe s'évanouit & tombe auſſi ſur ſa victime ; elle ſe ſouille du ſang qu'elle a verſé. Je vole à leurs ſecours ; je n'ai pas moi-même la force de leur en donner ; je ne puis que les voir

pâles & sanglantes. Je recueille cependant assez de forces pour appeller du monde. On vient, & j'ai encore la douleur de passer pour assassin. Les domestiques indignés reculent à ce spectacle. Cependant le zèle, la compassion les raniment ; il s'avancent, prennent l'un & l'autre corps & s'empressent de leur rendre la vie. Ma mere ouvrit les yeux la premiere, les tourna en soupirant sur sa fille & sur moi. Appeller *Julie*, lui serrer la main, arroser sa plaie de mes pleurs, ne furent qu'un seul mouvement pour moi.

Elle revint enfin, & tourna à son tour un regard mourant sur sa mere & sur moi. Je me meurs, nous dit-elle à plusieurs repriſes ; mais je suis innocente. Je la pressai de garder le silence & de donner au Chirurgien le temps de panser sa blessure. Il répondit si mal à mes questions, que j'eus lieu d'appréhender que cet accident n'eût de fâcheuses suites. Il en eut en effet, mais non pas telles que je le craignois. On mit la malade dans un lit, où je ne pus même me procurer la

satisfaction de la voir, dans la crainte de réveiller le courroux de ma mere. Celle-ci me recherchoit avec soin, & me portoit sans cesse à moi-même, par sa présence, le même coup qu'à sa fille. J'étois ainsi toujours dans la fâcheuse nécessité de voir cette marâtre, sans pouvoir au moins pleurer avec sa victime.

La Comtesse lisoit dans mes yeux le chagrin de mon cœur, & faisoit tous ses efforts pour le soulager. Elle m'adressoit les propos les plus tendres; elle convenoit de son tort, elle pleuroit sa faute; elle se contraignoit même assez pour monter fréquemment auprès de sa fille, & m'en apporter de consolantes nouvelles. Il me sembloit même alors, sans en savoir la vraie raison, qu'elle ne voulût pas me laisser à portée d'instruire Monsieur *le Blanc* de son crime. Elle ne put cependant y réussir si bien que je n'eusse occasion de me trouver un jour seul avec lui. Qu'avez-vous, mon fils, me dit-il? Pourquoi me cachez-vous les secrets de votre ame? Doutez-

vous de ma ſincérité & de ma diſcrétion? Les liens du ſang, continua-t'il en ſouriant ſont-ils donc ſi forts en vous, que l'accident de votre ſœur vous réduiſe au déſeſpoir? Ou plutôt, l'Amour, ce tyran ſéducteur, vous a-t'il ſubjugué? Mes ſoupirs étoient mes ſeules réponſes. Il m'embraſſoit & m'exhortoit dans les termes les plus preſſans, de ne pas lui refuſer ma confidence. Je ne pus tenir à tant de marques de bonté: ce galant homme étoit mon meilleur ami; & dans l'excès de la douleur, j'éprouvois avec lui que l'amitié a au-deſſus de l'Amour, des charmes d'autant plus ſatisfaiſans qu'ils ſont plus tranquilles. Je lui fis donc l'aveu de l'emportement de ma mere, & du crime qui lui avoit donné lieu. Je le preſſai les larmes aux yeux de ne pas augmenter ma confuſion par ſes remontrances. Je me perſuadois bien qu'il étoit trop ſage pour me pardonner une paſſion ſi criminelle. Cependant à mon grand étonnement, il ſe récria plus encore ſur la faute de ma mere que ſur la mienne.

Madame *de Senneval*, laſſée de l'inutilité de ſes complaiſances pour moi, me donna une nouvelle preuve de la foibleſſe de ſon ſexe : elle ceſſa de ſe contraindre, & me fit encore tomber par un nouvel éclat, dans la ſituation la plus embarraſſante. Qu'il eſt déſeſpérant pour moi, me dit-elle un jour avec violence, qu'il m'eſt humiliant de voir ma fille vous occuper tout entier! Je m'en vengerai ſur elle & ſur... moi. J'attendois avec émotion qu'elle me donnât le temps de répondre. Attente inutile ! c'étoit ne connoître ni les femmes en général, ni celle-là en particulier. Non, je n'écoute rien, me dit-elle ; je ſuis mépriſée ; cela me ſuffit... Mais puis-je mépriſer celle qui m'a donné le jour ? Oubliez-vous que vous êtes ma mere ?... Ceſſez de me donner un titre ſi impoſant. Non, je ne ſuis point votre mere ; je ſuis.... Eſt-ce à moi de le dire ? reprenoit-elle, en baiſſant les yeux. De tels écarts m'ôtoient la liberté de parler. Vous ne daignez plus me répondre, s'écrioit-elle encore ?

Vous n'êtes occupé que de votre *Julie*... Vous nous outragez tous trois. Eh! de grace, revenez à vous-même, ma mere, & vous mesurerez, si j'ose le dire, mieux vos termes.... Je n'en connois d'odieux, que celui de mere. Je vous le redis encore, je ne suis point la vôtre. Elle ne me donna pas le temps de répondre, & fut s'enfermer dans un autre appartement.

Madame *de Senneval* m'avoit répété si positivement le même aveu cette fois, & plusieurs autres, que je conçus une envie démesurée de savoir qui elle étoit. Je l'engagai de mon mieux à me le dire. Elle me refusa pendant long-temps, m'assurant qu'il y avoit de certaines particularités dans sa vie qu'elle ignoroit elle-même, & d'autres qu'elle ne pouvoit confier à personne. Mais un jour je la priai avec tant d'instances, qu'elle ne put refuser de me satisfaire. Vous avez des droits si puissans sur mon cœur, me dit-elle d'abord, que vous pouvez tout exiger de moi. Elle me fit ensuite cette narration.

HISTOIRE
DE
MADAME DE SENNEVAL.

IL m'eſt impoſſible de vous dire quel eſt mon nom & ma naiſſance. Je ne vous rapporterai pas non plus quelle fut mon éducation & où je la reçus. Je paſſe les treize premieres années de ma vie, & j'en prends l'Hiſtoire depuis l'âge où l'amour nous procure mille chagrins, en nous promettant mille plaiſirs. Plaignez-moi, *Senneval*; mon cœur, dont vous connoiſſez mieux que perſonne toute la foibleſſe, fut de tout temps victime de ſes plus tendres affections. L'abandon de mes parens, la perfidie de mes amies, l'inconſtance de mes Amans, ne me prouvoient que trop l'indifférence, l'inſenſibilité, le mépris des uns & des autres. Je crus follement que les liens de l'hymen forceroient un Epoux à me dédommager de tant de pertes: mais que je connoiſſois mal les

hommes. Il leur suffit d'être maris pour être injustes. Il nous font un crime de l'infidélité ; ils se font un jeu du parjure. Mon Époux n'eut pas passé un an avec moi qu'il me marqua de la froideur, même du dégoût. Mon amour-propre & ma tendresse en furent également blessés : je lui en fis des reproches : j'en pleurai de douleur : le parjure mépriſa mes plaintes, & fut insensible à mes larmes.

Vous imaginez-vous, me dit-il, Madame, qu'une femme ait droit de priver toutes ses pareilles de nos hommages ? Je sais vous rendre justice ; vous êtes vertueuse & je vous estime ; mais mille autres sont charmantes, & je les adore. Les petits soins qu'exige une Maîtresse, le manége qu'elle emploie, irritent l'amour sans l'émousser. L'assiduité au contraire que demande une femme, la simplicité qu'elle adopte, le détruisent à force de le satisfaire. L'une obtient d'autant plus qu'elle se sert de plus d'art pour y parvenir : l'autre gagne d'autant moins qu'elle néglige les mo-

yens de le faire. Ainſi, tout bien peſé, c'eſt la moins eſtimable qu'on préfére. Vous n'avez pas vu aſſez le Monde, & vous êtes encore trop jeune pour admettre ces principes. Ce que je vous dis vous ſemble étrange & révoltant; mais quittez votre triſte ménage, répandez-vous dans les cercles, jouez, allez aux Bals, aux Spectacles, tachez de vous amuſer; & vous me ſaurez gré de vous avoir appris à vous paſſer d'un mari, dont le nom ſeul donne des vapeurs à toute femme d'un certain ton.... Eh! Monſieur, lui dis-je, en interrompant ſon frivole diſcours, ne cherchons point tant de raffinement; aimons-nous comme on aime au Village. Les plaiſirs les plus ſimples, ſont toujours les plus vifs... Ah! fi, Madame, fi, interrompit-il à ſon tour; c'eſt ſe deshonorer que d'aimer à la Villageoiſe. Mes yeux répliquoient déjà, & ma bouche alloit le faire, quand mon mari s'éloigna de moi, me laiſſant en proie à toute la douleur d'une femme qui ſe fait un devoir & un plaiſir d'aimer.

Il alla trouver un Ami, dont il croyoit bien connoître le zèle & la délicateſſe. Il lui fit part en riant de ma foibleſſe enfantine, & le pria par compaſſion, de me faire revenir de mes erreurs, de me ramener à la tranquillité. Celui-ci ſe fit un plaiſir de l'obliger: il déploya d'abord une éloquence qui me parut révoltante; il y mit enſuite plus d'intérêt; elle me ſembla plus perſuaſive: bien-tôt après il ne me parla plus que des yeux, & l'embarras des miens n'y repondit que trop .... Vous dirai-je tout, Chevalier? L'amitié fit place à l'amour; le conſolateur obtint le titre d'Amant: l'aveu de ma défaite fut le ſignal de ſon triomphe.... Vous ne doutez pas ſans doute qu'il le ſaiſit avec empreſſement; qu'il en jouit avec tranſport: mais prenez un autre idée de lui; connoiſſez-le mieux. L'homme ceſſe de l'être, & n'en fut que plus eſtimable. Cet Amant ſe jetta à mes genoux, prit ma main, l'arroſa de larmes & s'écria: ô Ciel! qu'allois-je faire? Trahir l'amitié! Cor-

rompre la vertu ! Qu'euſſiez-vous penſé d'un ami perfide ? Qu'euſſai-je penſé d'une femme infidelle ? De quel œil euſſions-nous pu voir, moi, un Ami abuſé ; vous, un mari deshonoré ? Ah ! Madame, que mon exemple vous ſerve à vous défier de tous les hommes ; je me ſuis cru le plus ferme, le plus délicat ; je ſuis le plus lâche, le plus traître. Un pareil retour me confondit. Le cœur ſerré, les yeux baignés de pleurs, je tendois une main tremblante à ce généreux Ami, lorſque mon époux entra avec fureur, ſe lança ſur lui, l'attaqua par derriere, lui plongea ſon épée dans les reins & le perça de part en part. Il retire ſon arme toute fumante, & la tournant contre lui-même : Vois, malheureuſe, me dit-il, je vais me punir de ton crime ; je le fais plus cruellement que tu ne t'es vengée de mon indifférence. Je n'attends pas qu'il achevè ; je repouſſe l'ami qui expiroit ſur mon ſein, & je cours au ſecours de mon mari ; je veux ſauver ſes jours, il veut attenter aux miens ;

il eſt prêt à me donner le coup mortel ; mais des domeſtiques qui viennent au bruit, le déſarment. Outré de rage, accablé de honte, il ſe dérobe à nos regards.

Un très-long évanouiſſement dans lequel je tombai tout à coup ne me permit pas de revoir l'ami ſacrifié & de détromper le mari meurtrier. Je me trouvai quaſi ſeule dans ma maiſon preſque devaſtée. J'appris ſeulement que mon époux, après avoir pris en Juſtice les précautions requiſes au ſujet du cadavre, l'avoit fait inhumer, & s'étoit ſauvé en proteſtant qu'il ne me verroit de ſes jours.

Une femme de qualité, ma voiſine, prit tant de part à mon affliction, qu'elle ſe fit une habitude de me conſoler, & un devoir de me ſecourir. Elle engagea Monſieur *de Senneval* à en faire autant. Quoiqu'il fût dès-lors ſenſible à mes foibles attraits, il reſpecta aſſez ma miſere pour ne pas tenter de la corrompre. Il ne s'occupa que du ſoin de m'amuſer. Il me demanda un jour la permiſſion de me

préſenter un aimable Cavalier, qui étoit bien venu dans toutes les bonnes Maiſons de Paris. Ce jeune homme, me dit-il, doit abſolument diſtraire votre douleur par la gaieté & la diſſipation qu'il affecte, quoiqu'au fond on aſſure qu'il eſt lui-même dévoré de chagrin. Il a encore une autre ſingularité; c'eſt celle de ſe montrer en mille endroits en un jour, d'y courtoiſer toutes les femmes, d'affecter de leur plaire, & d'abandonner ſes conquêtes avant même d'en avoir triomphé. Cette qualité d'avantageux que nombre d'inutiles prennent à Paris, fut une foible recommandation auprès de moi : cependant j'avois tant de déférence pour le Comte, que je n'eus pas la force de refuſer la viſite de quelqu'un qu'il recommandoit. Il me l'amena le l'endemain ; cette eſpece d'étourdi nous amuſa d'autant plus, ma voiſine & moi, que dès le premier inſtant qu'il nous vit enſemble, il nous fit la cour à toutes deux. Son amour - propre n'eut pas lieu d'être flatté de nos réponſes; cepen-

dant il revint souvent à la charge, & je m'apperçus avec chagrin que je fus celle à qui il s'obstina à plaire de préférence. Je refusai l'offre de son cœur sur le ton qui convenoit à l'état où m'avoit réduit un premier égarement. Il paroissoit très-curieux, & voulut savoir de moi-même la vérité de ce qu'on débitoit sur mon compte. Je fis violence à l'amour-propre naturel à mon sexe, qui n'a de secret inviolable que pour ses écarts. Je voulus même me punir des miens, en en faisant l'aveu honteux à ce jeune homme : mais je fus fort étonnée de l'impression que cette triste confidence fit sur son ame. Personne n'est plus que moi, me dit-il, dans le cas de prendre part à vos peines. J'en éprouve d'aussi sensibles, & ma malheureuse situation est presque conforme à la vôtre. Je veux payer votre confiance de la mienne ; mais la tâche que je me suis imposée par nécessité, de parcourir chaque jour toute la Ville, ne me permet pas de vous faire ce récit aujourd'hui. Faites-moi la grace

de venir dîner demain chez moi avec le Comte & votre amie ; je vous apprendrai des choſes qui vous ſurprendront. Je fis en vain mon poſſible pour refuſer ſon offre ; je ne pus me défendre des ſollicitations que me firent les deux autres perſonnes : & le jeune homme s'en alla fort ſatisfait de notre promeſſe.

Ce jour n'étoit que trop proche, puiſqu'il m'offrit un ſujet mortel d'afflictions. Nous allâmes au lieu de l'invitation. Un domeſtique entra dans un cabinet de toilette pour nous annoncer ; nous apperçumes de loin, à travers une porte à demie ouverte, une femme que l'on coëffoit. Je craignis d'abord que ce jeune étourdi ne fût lié avec une de ces courtiſannes, que les Seigneurs tiennent à gages pour leur amuſement, & qu'il n'eût l'imprudence de nous aſſocier une auſſi mauvaiſe compagnie. Mais je me remis de mon effroi en voyant venir à nous cette perſonne qui reſſembloit tellement au Maître de la maiſon, que nous la crûmes ſa ſœur ; nous

prîmes même le ton poli qui convenoit à notre perſuaſion. La Dame éclata de rire, & nous dit : Quoi! tout de bon? vous ne me remettez pas? Comme elle vit que nous n'oſions lui déclarer ce que nous penſions de cette reſſemblance, elle embraſſa mon amie & moi, en nous diſant. Reconnoiſſez donc à ces baiſers celle qui vous traite en amie, après vous avoir viſitées en amant. Alors nous n'eûmes plus lieu de douter que cette Dame ne fût elle-même le prétendu Cavalier. Mon traveſtiſſement doit exciter votre curioſité ſur mon compte, nous dit-elle : auſſi me propoſe-je de la ſatisfaire dès que nous aurons dîné. Il me tardoit d'être à table, & le repas me parut même trop-long. Je la priai, lorſqu'on eût ſervi le café, de vouloir bien nous faire part de l'aventure qui l'avoit forcée à prendre des habits & un train de vie ſi étranger à la modeſtie & à la délicateſſe de ſon ſexe.

L'amour, nous dit-elle, cet Auteur de nos plaiſirs, l'eſt auſſi de nos peines. Hélas! il s'en faut de beau-

coup qu'il en faſſe une juſte compenſation ! j'en fais la fatale épreuve. J'ai épouſé par goût un homme qui m'adoroit. Nous avons vécu pendant quelque temps dans la plus grande union ; mais mon mari eſt jeune & François ; il eſt beau & ſpirituel ; il s'eſt rendu infidele ; d'autres femmes en ſont devenues amoureuſes, & je l'ai perdu. Il a pouſſé la perfidie juſqu'à renoncer à moi ; juſqu'à m'abandonner. Je lui connois un penchant invincible pour ce qu'on appelle la grande compagnie, & depuis plus de ſix mois, je me ſuis traveſtie comme vous m'avez vue pour le rechercher moi-même. Juſqu'à préſent mes démarches ont été inutiles, & je me vois prête à y renoncer avec le regret de n'avoir pû réuſſir. Ah ! Meſdames, s'écria-t'elle, qu'il eſt triſte pour une femme vertueuſe & tendre, de perdre ſans retour un Epoux, un Amant, dont elle faiſoit l'objet de ſon bonheur & de ſes délices ! Le portrait de cet infidele, eſt tout ce qui me reſte, & le plaiſir que j'ai à

contempler cette chere image, renouvelle sans cesse mes larmes. Le voilà, nous dit elle en détachant son bracelet, le voilà ce traître, ce parjure; ensuite portant le bijou à ses lévres, elle y imprima mille baisers, & l'arrosa de larmes. Nous fûmes curieux de voir les traits d'un mari si aimé & si volage. O Ciel! que devins-je à cet aspect? c'étoit mon époux lui-même. Un froid mortel s'empara de tous mes sens, je perdis connoissance; on fut obligé de me mettre sur un lit de repos. Je n'étois pas encore bien revenue, quand quelqu'un entra précipitamment dans le Cabinet, courut à la Dame de la maison, & l'embrassa, en lui prodiguant les noms de chere & d'adorable épouse. Cette Dame, à qui je n'avois pas encore eu la force d'expliquer la cause de mon saisissement, rendit à son mari en ma présence, les caresses les plus innocentes & les plus tendres. Ce furent autant de coups de poignards qu'ils me porterent. Une fureur jalouse ranima mes forces; je me levai préci-

pitamment pour courir à mon parjure. Il fut d'abord confondu de ma rencontre ; puis s'étant remis de sa surprise & de sa confusion, il nous dit : Vous avez, Mesdames, les mêmes droits sur ma personne ; vous en avez de pareils sur mon cœur : vous avez l'une & l'autre tant de charmes, tant d'amour, que je serois embarrassé du choix ; mais agréez un partage égal. Je vous secourerai toutes les deux à la fois, & je vous verrai tour à tour. Nous ne voulûmes point accepter ce partage ; chacune de nous prétendit même l'emporter sur l'autre. La Dame fit valoir l'antériorité de son mariage : je fis valoir l'excès de mon amour. Elle prétendit encore m'égaler, me surpasser. Nous reconnoissant rivales, nous nous séparâmes ennemies. La violence de notre passion nous porta à attaquer notre mari en Justice. Hélas ! je pleure encore de douleur quand je me rappelle le Jugement fatal qui déclara mon mariage nul, comme étant le dernier contracté. Je fus peut-être la seule au mon-

de qui osât murmurer contre l'Arrêt émané d'un Parlement, regardé à juste titre comme le sage Mentor des Rois, & le Dieu protecteur des Peuples. Je ne vous rappellerai point les démarches ridicules qu'un amour désespéré, qu'une jalousie en fureur: me firent faire chez ma Rivale triomphante, & chez mon Amant infidele. Vous me connoissez, mon cher *Senneval*, ajouta la veuve, en me jettant le plus expressif & le plus tendre regard; vous savez tout ce que peut mon cœur, vous y régnez trop bien pour l'ignorer. Ce fut encore sa sensibilité qui l'attacha au Comte. L'estime, la reconnoissance, & peut-être ma foiblesse, lui valurent tous les droits qu'il acquit sur moi..... Un temps viendra ajouta-t'elle, que je vous ferai de plus grandes confidences, & il ne tiendra qu'à vous..... Ma mere fut interrompue en cet endroit par l'arrivée de Madame *la Palme*. Une vieille villageoise marchoit humblement à sa suite; elle jetta les yeux à la dérobée sur la Maîtresse de la maison,

& ſon regard, quoique timide, parut intéreſſant. Ah Comteſſe, dit la reſpectable étrangere en entrant, partagez ma joie & ma douleur. Cette femme a été la nourrice de l'enfant que j'ai perdu ; elle m'apprend qu'il exiſte encore ; elle le tenoit de mon mari ; elle me dit qu'il eſt mort. Eh ! comment eſt-il mort encore ce cher époux ! & quelle preuve n'a-t'il pas donné de ſon amour pour moi ?

Il revenoit de l'Egliſe où cette Payſanne l'avoit accompagné, il lui recommandoit ſon enfant, il la preſſoit de conſerver ſes jours. Il le regardoit tendrement, lui prodiguoit mille baiſers & s'en ſéparoit à peine, lorſqu'une troupe de gens armés, ſans doute d'odieux émiſſaires de mon pere, vinrent pour s'en emparer. Mon mari s'y oppoſe, il joint la menace à la priere ; inutile réſiſtance ; les malheureux portent leur mains profanes ſur ce précieux gage de notre foi. *La Palme* s'en ſaiſit & pendant qu'il ceint la nourrice & l'enfant d'un bras, l'autre eſt armé pour leur défenſe. Mais

que peut ſon tendre courage contre tant de forces réunies ? criblé de coups; il voit l'objet de ſon amour paternel prêt à paſſer entre les mains de ces aſſaſſins : il fait encore un dernier effort pour le retenir ; il ſe place avec peine de maniere à pouvoir ſaiſir & ſerrer avec les dents la couche extérieur de ſon enfant. ! Dieu ! ſe peut-il qu'un pareil effort de tendreſſe n'ait pû déſarmer ces barbares? Il combattoit dans cette attitude forcée, lorſqu'il reçut deux coups dans le ſein, qui le firent tomber avec cette femme & le petit innocent par terre. Ses bras & ſes dents le retenoient encore, même après le trépas; on eût dit que l'amour paternel dont il avoit été animé fût un ſentiment qui ſurvécut en lui. Les ſcélérats croyant avoir commis trois meurtres à la fois, abandonnerent une proie qui ne leur paroiſſoit plus d'aucun prix. On vint au ſecours de la Payſanne, on la ramena dans ſon Village avec ce nouveau-né ; elle reſta chez elle juſqu'à ce qu'elle fût remiſe

remiſe de la frayeur & de la fatigue qui l'avoient empêchée de l'allaiter. Dès qu'elle ſe ſentit rétablie, elle revint à la Ville & fut à l'Egliſe où l'on avoit baptiſé ſon nourriſſon, s'informer de ma demeure, afin de me donner des nouvelles de mon mari & de mon enfant. Mais hélas! ma tendre impatience avoit prévenu ſon attention & l'avoit rendue inutile. Je n'avois par attendu d'être bien remiſe de mes couches pour entreprendre la recherche des objets de mon amour & de ma tendreſſe; j'étois partie d'Anvers pour découvrir leurs traces en parcourant tous les Pays-bas..... Dois-je diſcontinuer mon récit, démanda Madame *la Palme* à la Comteſſe? Il me paroît qu'il vous trouble. Au contraire, Madame, lui répondit ma mere, je vous ſupplie de vouloir bien l'achever; chacune de ces circonſtances ſemble avoir droit de m'intéreſſer davantage. L'Infortunée Hollandoiſe reprit ainſi. Trop perſuadée de ne pouvoir rejoindre les tendres objets de mes recherches, je

vins à Paris trouver le pere de *la Palme* & le prier de joindre ſes ſoins aux miens. Hélas ! ils n'eurent pas plus d'effet. Dans cet intervalle une Dame qui voyageoit, ayant rencontré cette Payſanne avec ſon nourriſſon, fut ſi frappée des attraits naiſſans & de l'air de diſtinction de cet enfant, qu'elle voulut l'avoir chez elle pendant ſon ſéjour au Village. La bonne nourrice ne put ſe refuſer la conſolation de lui rapporter l'Hiſtoire malheureuſe de cette pauvre petite infortunée..... C'étoit donc une fille, demanda la Comteſſe ? Hélas ! oui, Madame, répondirent en gémiſſant les deux étrangeres ; & la Hollandoiſe ajouta ; Le ſort qui la menaçoit fit tant de pitié à ſa protectrice, qu'elle voulut en prendre ſoin ; elle la demanda à cette femme ſous la promeſſe d'en répondre, à tout événement ; elle s'en chargea par un acte bien en forme..... Ah ! Madame, s'écria ma mere, pardonnez à mon impatience..... En croirai-je mon cœur ? En croirai-je les appa-

rences? Une Françoiſe? un acte?... ſavez-vous ſon nom? avez-vous ce papier? Les voilà l'un & l'autre, dit la Payſanne. La Comteſſe ne ſe donna pas le temps de le lire en entier. Eh! oui, c'eſt elle-même, s'écria-t'elle en ſe jettant dans les bras de Madame *la Palme*, c'eſt ma mere, mon cœur me l'avoit dit mille fois. Ces trois perſonnes s'embraſſant alors formoient le groupe le plus intéreſſant: leurs bras s'entrelaçoient, leurs baiſers ſe confondoient; elles ne pouvoient que ſe dire? Quoi! vous êtes mes meres!.... Ah! ma fille, je te retrouve..... Ma pauvre enfant, je t'embraſſe.... Couvrez-moi de baiſers, s'écrioit la Comteſſe..... Comble-nous des tiens, s'écrioit l'étrangere..... Mais ô Ciel! ma mere, ma chere mere, vous fuyez mes careſſes! vous me refuſez les vôtres!..... O Dieux! je me meurs, ma mere n'eſt plus..... En effet, les tranſports de l'ame avoient épuiſé les forces du corps: la pâleur de la mort ſuccéda tout-à-coup à l'incarnat de la joie.

O ſpectacle digne d'intéreſſer l'humanité! la Comteſſe embraſſant encore ces précieux reſtes, coloit ſa bouche contre celle de ſa mere, & ſembloit vouloir recevoir ſon ame dans la ſienne. *Julie* pénétrée de douleur, ſe cachoit le viſage pour ſe dérober à un ſpectacle ſi tragique: la nourrice pouſſant de longs gémiſſemens, ſe rouloit à terre de déſeſpoir; & moi, ſaiſi de tendreſſe & de pitié, je ne pouvois que ſoupirer & pleurer.

J'éprouve encore en ce moment tant de chagrins à me rappeller une ſcène ſi triſte, que je n'ai pas la force d'en rapporter toutes les ſuites. Il me ſuffira de dire, pour l'intelligence de ces mémoires, que le Miniſtre, touché des tendres inquiétudes de Madame *la Palme*, avoit fait faire des recherches à Anvers, qui mirent la nourrice à portée de découvrir le ſéjour de l'infortunée Hollandoiſe, & de venir lui apprendre la fin de ſon époux & l'aventure de ſon enfant. Je paſſerai ſous ſilence les funérailles de Madame *la Palme*, le

départ de la Villagoise, les regrets de la Comtesse, & les soins que je pris pendant près de six mois à la consoler. Soins hélas ! trop efficaces, puisqu'ils la ramenerent peu-à-peu pendant cet espace de temps à ses anciens sentimens pour *Julie* & pour moi, ainsi qu'on le verra par l'incident que je ne puis me dispenser de rapporter pour reprendre l'histoire de ma vie & la chaîne de mes malheurs.

Un matin que j'allois voir Madame *de Senneval*, suivant ma coutume, à son lever, je trouvai son appartement fermé. Je m'informai à ses gens de l'endroit où elle étoit : Elle repose, me répondirent-ils. Je retournai chez moi attendre l'heure qu'elle seroit visible. L'occasion me paroissant favorable pour m'entretenir en secret avec *Julie*, je montai à bas bruit à son appartement : la porte en étoit fermée ; je frappai à plusieurs reprises, sans que personne me repondît. Las d'attendre sans succès, je redescendis chez moi ; je demandai à mon domestique pourquoi ces Dames n'é-

toient pas visibles ? J'en ignore la cause, me répondit-il. Je lui fis plusieurs autres questions auxquelles il repliqua de maniere à me faire croire qu'on l'avoit engagé à garder le secret. L'air triste que ce zèlé serviteur me montra en s'éloignant de moi, me fit soupçonner que *Julie* étoit morte. Alors rappellant en moi-même tout ce que je venois de voir de suspect, je demeurai persuadé de la réalité de ce tragique événement Je me livrai à tout l'excès de ma douleur.

Je passe sous silence les tristes réflexions que je fis sur cette catastrophe inopinée, pour rapporter des faits, que le Lecteur aura sans doute prévû, en attendant que l'ordre de mes Mémoires me permettent de lui en exposer de nouveaux, qui le surprendront immanquablement. Je fis les recherches les plus exactes & les plus secretes pour découvrir l'endroit où l'on avoit mis *Julie*. Je tremblois pour elle, d'après la haine que lui portoit sa mere. Mes inquiétudes & mes soins furent mal satisfaits pour

lors. Je ne vis pas cette infortunée; je ne pus même savoir où elle étoit: j'appris seulement qu'une femme qu'on ne connoissoit point, l'étoit venu chercher à l'aube du jour, & l'avoit emmenée dans un carrosse de louage, où sa mere & sa femme de chambre étoient montées avec elle. Un autre carrosse avoit ramené la Comtesse. C'est tout ce qu'on put me dire de positif.

Quel que soit mon amour pour la vérité, je changerai ici un peu l'ordre des faits, pour jetter plus d'intérêt dans cet endroit de mon histoire. Un jour que je sortois de table, Madame de *Senneval* me fit passer dans un endroit retiré & me dit: C'est donc ainsi que je ne puis m'assurer de vous? Votre cœur né pour l'inconstance, s'occupe de mille objets différens. Vous m'avez encore échappé, Chevalier, ajouta-t'elle avec douleur; j'en ai des preuves. Si je me sentois embarrassé de lui répondre, ce n'étoit pas que j'eusse aucun reproche à me faire; mais c'est que je rougis-

fois pour elle du honteux intérêt qu'elle prenoit aux affaires de mon cœur. Je suis moins criminel que jamais, lui dis-je, Madame; & si je vous fais quelque gré d'avoir éloigné *Julie* de chez vous, c'est depuis que son absence a raffermi ma vertu. J'apprends cependant, me dit-elle, que vous soupirez pour quelqu'autre, & j'ai toujours le dépit de voir que ce n'est pas pour..... celle qui le mérite le plus. J'atteste de nouveau mon innocence, repris-je encore. Je n'ai plus d'autres troubles, Madame, que ceux qu'il vous plaît de me suggérer..... Que vous êtes dissimulé avec moi? Que vous vous plaisez à m'affliger! Il faut donc vous convaincre de votre fourberie. Eh bien! lisez, Monsieur, lisez, continua-t'elle, en me montrant un papier, où je vis ces mots:

» Daignez secourir ce que vous » avez de plus cher (m'écrivoit Mon» sieur *Hervey*,) c'est tout ce que » je puis vous marquer. »

Dieu! d'où vous vient cette Let-

tre, demandai-je à ma mere, & comment eſt-elle parvenue juſqu'ici ſans adreſſe? Je voulois vous confondre, & non vous ſatisfaire; qu'il vous ſuffiſe de l'avoir lue, me répondit-elle en me l'arrachant des mains, & en la déchirant avant que j'euſſe eu le temps de la relire. Ho! ſans doute vous ſavez par cœur ce que vous en avez vû. Elle avoit raiſon, puiſque je me rappelle encore cet écrit. Vous ignorez au moins, reprit-elle avec une méchante ſatisfaction, ce qu'il y avoit ſur le revers du papier. J'attribuai ces dernieres paroles à ſa jalouſie, & je m'échappai de ſa préſence, pour lui dérober mes nouvelles inquiétudes.

On verra que l'Intérêt, ce pere des diviſions & des crimes, m'en préparoit encore de plus grandes. Je m'étois fait un habitude de paſſer des jours entiers à m'inſtruire avec Monſieur *le Blanc*, ou à réfléchir en particulier. J'allois à cet effet à ma maiſon du Pont-aux-Choux, où j'avois encore conſervé un domeſtique. Le mauvais temps, ou plutôt

ma mélancolie m'y retint un jour fort tard : je pris la réſolution d'y coucher, & je me déterminai même à y paſſer le lendemain. J'eus cependant la prudence de tranquilliſer Madame *de Senneval* par un mot d'écrit dont je fis charger un inconnu. J'ignore ſi le billet lui fut remis ; car, par une fatale biſarrerie, quand je revins à l'Hôtel, j'y vis un changement qui étonnera ſans doute le Lecteur.

Ce ne fut point le Portier ordinaire, mais un autre qui ſiffla à mon arrivée. J'apperçus auſſi qu'il y avoit dans la Cour une eſpece de berline de campagne : je crus que c'étoit la voiture de quelques amis de la Comteſſe qui l'étoient venus voir. Je montai & me préſentai d'abord à ſon appartement, ſans m'arrêter à examiner les ballots qui rempliſſoient les anti-chambres. Je m'avançai juſqu'à la porte de la Salle ; je l'ouvris, un domeſtique qui étoit en dedans, ſe formaliſa de ma promptitude, prétendit que j'aurois dû me faire an-

noncer. J'excusai ce ressentiment de la part d'un nouveau venu, qui ne me connoissoit pas encore, & je portai mes pas plus loin. Qui est-là ; entendis-je dire brusquement à travers un paravant, avec une voix effrayante. C'est-moi, répondis-je, en m'avançant. C'est vous, me répliqua un homme d'assez mauvaise mine, qui étoit en robe de chambre auprès du feu ? Hé ! qui vous rend assez hardi pour entrer dans mon Hôtel, & parvenir jusqu'à ma salle sans vous faire annoncer ? .... J'ai cru, Monsieur, pouvoir entrer chez ma mere sans observer ce cérémonial..... Votre mere ! Quelle est cette femme ? Est-ce que vous avez une mere, vous ?... Mais, Monsieur ignore sans doute, qu'il parle au Chevalier *de Senneval*..... Eh ! dites-moi un peu, qui suis-je donc, moi, si vous êtes *Senneval* ? Qu'on me chasse ce visionnaire, ajouta-t'il en me conduisant par la main jusqu'à la porte.

Fin du Livre Second.

L'HOMME.

LIVRE TROISIÉME.

L'HOMME.

LIVRE TROISIÈME.

L'HOMME,
OU
LE TABLEAU
DE LA VIE;
HISTOIRE DES PASSIONS,
DES VERTUS ET DES EVÉNÉMENS
DE TOUS LES AGES.

*Trouvée dans les Papiers de feu M. l'Abbé P***.*

AVEC FIGURES.

Quis est homo ? Omnis est ; nihil est.

LIVRE TROISIÉME.

A LONDRES, *& se vend* A PARIS,
Chez { CAILLEAU, Libraire, rue St. Jacq. prés les Mathurins, à St. André.
ROBIN, Libraire, au Palais Royal.

M. DCC. LXIV.

Vois ce Joueur, & brûle tes Cartes.

L'HOMME,

OU

LE TABLEAU

DE LA VIE.

Livre Troisiéme.

S'Il est des gens assez stupides pour ne regarder ces Mémoires que comme un tissu bisarre de sinistres événemens, je laisse aux Lecteurs délicats, le soin de défendre un ouvrage où j'ai prétendu amuser l'esprit en touchant le cœur. Je laisse aux honnêtes gens le

ſoin de juſtifier un Auteur qui s'eſt propoſé d'inſpirer de la vertu même en peignant le vice, & préférant l'eſtime aux ſuffrages, j'abandonne ma défenſe pour reprendre le fil de mon Hiſtoire.

Auſſi ſurpris que piqué, je réſiſtai à la main hardie qui oſoit me chaſſer de chez moi. J'y rentrai avec la fermeté que je croyois devoir appartenir au fils de la maiſon. Pouvois-je m'attendre qu'on eût droit de me diſputer ce titre. L'homme en robe de chambre oppoſa de nouveaux efforts aux miens ; tantôt il me chaſſoit vers la porte, & tantôt je le repouſſois vers la cheminée. Ce campagnard appella du ſecours : on vint à nous ; on nous ſépara ; on ſe ſaiſit de moi ; on m'aſſit ſur un fauteuil, & j'eus encore tout lieu d'être étonné en ne reconnoiſſant aucun des gens qui m'environnoient pour être des nôtres. Où eſt ma mere, demandai-je avec amertume ? Que lui a-t'on fait ? Qu'eſt-elle devenue ? Qu'on me chaſſe ce maraut, reprenoit mon ennemi ; je lui

apprendrai qui je ſuis. Je voulus lui répliquer, mais ſans daigner m'écouter, il réitéra ſes ordres rigoureux. Pluſieurs de ſes gens m'enlévérent de deſſus mon ſiége, & me traînerent juſqu'à l'antichambre : en vain, réſiſtai-je, il me fallut céder au nombre & à la force.

Je deſcendis les eſcaliers, & m'arrêtant ſur le veſtibule, comme ſi j'euſſe eu honte de ma modération, je me propoſois de remonter les armes à la main, tirer raiſon de l'injuſtice qu'on me faiſoit, puis paſſant tout à coup du courroux à la triſteſſe, je m'écriois : O mon pere! Ne puis-je invoquer que votre ombre? O ma mere! Ne puis-je au moins vous revoir? Un domeſmeſtique deſcendit après moi, & vint apporter de nouveaux ordres au portier pour que je ſortiſſe. Réſiſter à ce dernier affront c'eût été en augmenter le poids : je ſortis de l'Hôtel, & ſoit humilité, ou preſſentiment, je ne pus retenir un torrent de larmes en le perdant de vue. L'horreur de ma ſituation, l'excès de mon déſeſpoir,

m'avoient fait perdre la tête, j'errois au hasard, sans savoir où porter mes pas, sans même réfléchir à ce que je devois faire. Je loue encore le Ciel d'avoir alors troublé ma raison. Elle n'eût servi qu'à irriter mes maux. Que de regrets, que de gémissemens, que de larmes, ne m'eussent pas arraché la perte de mon pere, de ma mere, de ma sœur, & de ma fortune! Car à juger des droits de l'Étranger par ses violences, j'aurois au moins conjecturé qu'il avoit assez de spécieux raisonnemens pour les soutenir longtemps. Que n'aurois-je donc point auguré de l'avenir par le présent? L'impunité n'est pas toujours le soutien du vice, me dis-je, quand je fus un peu revenu à moi, & quoique cet homme se soit arrogé le droit de Maître, & m'ait expulsé de l'Hôtel, je ne puis cesser d'être de la famille *des Senneval*, & de prétendre à la possession de nos biens. Je réclamerai l'autorité de la Justice & les droits du sang. On verra dans peu quel fond je pouvois faire sur de pareilles espé-

rances. Je devois plus compter ſur le bon cœur de Monſieur *le Blanc*, que ſur toute autre choſe. Cet eſpoir ranima mes forces abattues, & précipita mes pas vers la demeure de ce tendre conſolateur.

Il eſt naturel à l'Homme raiſonnable de vouloir approfondir les cauſes de ce qui le ſurprend. Seroit-ce une nouvelle perſécution de M. S*** me diſois-je en marchant, & voudroit-il étendre ſa haine juſques ſur ma famille? Je ne ſavois encore que penſer de cet événement lorſque j'arrivai chez mon ſincere ami. On m'y attendoit avec impatience. La pitié remplaça la politeſſe ; nous nous embraſſâmes étroitement. Nous ne pûmes nous rien dire, mais nos larmes & nos ſoupirs, furent les interprêtes de notre amitié. Aſſéyez-vous, me dit-il, en ſe remettant, aſſéyez-vous pauvre infortuné! Cette tendre exclamation me perça le cœur. Où eſt ma mere? Monſieur lui demandai-je avec amertume, où eſt-elle? Sa mere, diſoit-il, en élévant les mains vers le Ciel ;

puis s'adreſſant à moi il reprenoit : vous allez la voir. Il avoit à peine achevé que je vis entrer la Comteſſe. De ſi loin qu'elle m'apperçut, elle courut à moi & ſe précipita dans mes bras. Ah, *Senneval* ! mon cher *Senneval* ! me dit-elle, en me comblant de careſſes, on m'a tout ôté, mais je vous poſſéde ſans crime ! cela me ſuffit. Tous mes ſens frémiſſoient encore à ce début, lorſque Monſieur *le Blanc* l'interrompit & l'exhorta à m'exprimer ſes ſentimens avec plus de modération & de décence ? Non, Monſieur, reprit-elle vivement, il eſt temps de me juſtifier & de me ſatisfaire. Apprenez-le, mon cher *Senneval* !... Notre ami commun l'interrompit encore, & la pria de ſouffrir qu'il me révélât lui-même des choſes importantes.

Vous êtes, me dit-il, mon cher enfant l'exemple le plus frappant des caprices du ſort ; vous avez éprouvé ſes rigueurs en formant les premiers ſoupirs ! .... Il s'arrêta en cet endroit de ſon récit, pour diſſiper le trouble

qu'il avoit jetté dans mon ame. Eh, quoi ! me dit-il, que craignez-vous de ma part ? Quelque chagrin que mon discours puisse vous occasionner, le cœur de Madame & le mien s'efforceront de le partager. Ah ! Monsieur, lui répondis-je, qu'allez-vous m'apprendre ? Tous mes sens en frémissent ! Mon cœur s'y attend, repris-je, après avoir repassé en un instant mille circonstances de ma vie, ... Donnez-moi le coup de la mort. Je partage son trouble, s'écria, le tendre Monsieur *le Blanc*, & j'ai peine à continuer, acheva-t'il, en versant lui-même des pleurs..... Puis il reprit, cher ami, cessez de regretter un pere, vous n'avez perdu qu'un protecteur ; tournez votre tendresse de mon côté ; je suis le seul que le sort vous puisse faire regarder comme un pere, j'en adopte les sentimens ; je vous les dois. Croyez-en ma bouche, croyez-en mon cœur. Je jure de vous tenir lieu de pere & d'ami. O Ciel ! m'écriai-je ! Qui suis-je donc ? .... Je ne puis vous le dire, mais vous êtes vertueux &

cela doit vous suffire ; d'ailleurs, mon fils, vous n'avez point à rougir de votre sang, vos heureuses dispositions en sont un favorable augure ... Quoi ! Monsieur *de Senneval*, quoi cet illustre protecteur, ce généreux ami, ce tendre pere ne m'a pas donné le jour ? Fortune, amour, nature, vous m'avez tous trompé, vous m'avez perdu ! ô Ciel ! Qui suis-je, & que vais-je devenir ? ... Vous serez mon époux, disoit Madame *de Senneval* en me tenant une main ; vous serez mon fils, disoit Monsieur *le Blanc* en me serrant l'autre. Vous me comblez d'honneur, vous me comblez de bonté, leur répondois-je en tournant mes regards languissans & sur l'un & sur l'autre ; mais, hélas ! vous ne me rendez pas mon pere ! apprennez-moi de grace qui il est ? s'il existe ? & s'il est digne de me consoler de ma situation. Cher ami, reprenoit Monsieur *le Blanc*, s'il étoit utile que vous le fussiez, ou plutôt s'il m'étoit possible de vous le révéler, ne vous l'aurois-je pas dit mille fois ? O mon fils ! reprenoit-il

reprenoit-il, ne cherchez pas à développer un myſtere qui vous coûteroit encore des larmes ; contentez-vous de mon amitié. Contentez-vous de la mienne, interrompoit Madame *de Senneval*. Toute malheureuſe que je ſuis je ferai tout pour vous. Que n'ai-je un Empire à joindre au don de mon cœur! Vous régneriez & ſur l'un, & ſur l'autre. Avez-vous donc auſſi éprouvé quelques revers? lui demandai-je triſtement.... Des revers plus humilians que les vôtres ! & que je ne pourrois vous avouer ſans honte! Ah! Monſieur, achevez de l'éclaircir, apprenez-lui ce que je rougirois de dire. Madame, reprit-il, à voix baſſe, n'étoit que l'amie du Comte ; ſa tendreſſe pour lui, ſes bonnes qualités autant que ſes charmes, le lui avoit captivé ; il ſe l'étoit aſſociée comme compagne par délicateſſe de ſentimens. Mais il auroit craint de s'y attacher comme époux par amour pour ſa liberté. Sa triſte foibleſſe à cet égard, lui a toujours fait différer des nœuds qui auroient aſſuré le bon-

heur & la tranquillité de Mademoiſelle. Ce mot lui eût à peine échappé que nous versâmes tous trois des pleurs. Que d'idées déſeſpérantes ne nous offroit-il pas! Eh, que dois-je penſer de votre fortune & du ſort de *Julie*? demandai-je encore avec intérêt.... L'illégitimité de ma fille, eſt tout ce que lui laiſſe le Comte. *Julie*! ah! pauvre *Julie*! m'écriai-je encore, qu'allez-vous devenir! Eh quoi! reprit la Comteſſe, mes maux & les vôtres ne vous ſuffiſent-il pas? aurois-je donc auſſi la douleur de me la voir préférer.

Cette triſte journée de ma vie étoit déjà fort avancée quand Monſieur *le Blanc* nous força de prendre quelque nourriture. Chacun de nos morceaux étoit arroſé de pleurs. Ma mere, le cœur gonflé, la vue baiſſée, gardoit un triſte ſilence. Ah! honteux revers, s'écria-t'elle, chaſſée d'un azile ſomptueux où je commandois en ſouveraine, me voilà réduite à l'humiliante ſituation d'implorer le ſecours de ceux mêmes à qui j'aurois voulu en offrir!

Le bon cœur de Monſieur *le Blanc* ne pouvoit ſuffire au ſoin de nous conſoler l'un & l'autre. Hélas ! cet ami compatiſſant eût eu beſoin lui-même d'un conſolateur.

Le Ciel ne fait rien en vain, nous dit-il, vers la fin du repas, il meſure nos diſgraces à nos forces, il les compenſe même par des bienfaits. Ne devroit-il pas vous être conſolant, ajouta-t'il, en s'adreſſant à moi, de voir que le plus ſenſible coup que vous receviez de la fortune ſerve à juſtifier deux paſſions qui vous ont ſi ſouvent fait horreur ? Ces réflexions me rappellerent bientôt le ſouvenir de *Julie*; c'eſt ainſi que ce tendre conſolateur renouvelloit mes plaies en croyant les fermer ; & la Comteſſe (que je préférerai d'appeller toujours ainſi par bienſéance), travailla de nouveau pour ſa rivale, en croyant travailler pour elle-même.

On a pu remarquer que cette Dame étoit, comme la plupart des perſonnes de ſon ſexe, vive dans ſes paſſions ; elle ne ſouſcrivit que forcé-

ment aux conseils de son ami. L'après midi, il nous laissa auprès du feu, se promena quelques instans en rêvant dans la même salle où nous étions, vint à nous ensuite & nous dit. Je ne vous le cache pas mes amis, le plus grand de mes biens est la possession de votre amitié. Tout mon revenu consiste en douze cens livres de pension que le Roi m'accorde, & sans ce bienfait je regretterois peut-être les sommes immenses & les travaux continuels que m'a coûté le Service. Je prévois donc que nous aurons beaucoup de peine à subsister tous les trois avec ce qui ne suffisoit que foiblement à mes besoins; mais que cela ne vous effraye pas pour le présent, continua-t'il en ouvrant un coffre qui étoit plein de vieille vaisselle : ceci, avec ma montre, ma tabattiere, & ma bague suppléeront à nos besoins. Je n'entre donc dans ce détail que pour prévenir l'embarras où vous vous trouveriez l'un & l'autre, si je venois à mourir. L'Homme sage pense à ce moment, moins par effroi que

par prudence ; ainſi mes chers amis, travaillons à rétablir votre fortune avant ce temps. Nous baiſions ſes mains que nous arroſions des larmes de la reconnoiſſance, en lui proteſtant que nous ne le mettrions jamais dans le cas de nous faire un ſi généreux ſacrifice.

Cela me fournit l'occaſion d'accuſer que j'avois loué une maiſon au Pont-aux-Choux, & de l'offrir à l'infortunée Comteſſe, ſans réfléchir ſur les inconvéniens de cet aveu & de cette offre. La douleur qui nous agitoit me les fit éviter alors. Mon fils, me dit Monſieur *le Blanc*, ce n'eſt pas l'aſyle qui nous inquiette le plus, ce ſont les beſoins journaliers dont je voudrois prévenir la tyrannie.

J'avois prévu l'inutilité des démarches que ce généreux ami fit preſque malgré nous, dès le jour ſuivant, chez le nouveau Comte *de Senneval*. Celui-ci avoit fait valoir auprès de Monſieur *le Blanc* ſa qualité de couſin du défunt ; il s'étoit prévalu de l'humilité & de la rigueur de notre ſituation ; il y avoit in-

fulté dans les termes les plus durs & les plus injurieux. Notre attachement pour ſon parent ; l'eſtime qu'il nous avoit accordée, le bien qu'il nous avoit voulu, rien ne put fléchir ce cœur de marbre. Au contraire, quoique le défunt n'eût diſpoſé d'aucun de ſes fonds en notre faveur, l'héritier regardoit comme un vol, les préſens que nous avions reçus ſur le revenu. Il s'en autoriſa pour retenir à l'Hôtel, les hardes & les bijoux qui nous appartenoient.

Nous fumes peut-être auſſi ſenſibles aux ménagemens qu'employa Monſieur *le Blanc*, pour nous rapporter les réponſes de cet homme féroce, qu'aux duretés que ce dernier exerçoit à notre égard. Tant il eſt vrai, que les belles façons font d'autant plus d'impreſſion ſur les ames délicates, qu'elles ſont plus analogues à leur maniere de penſer.

Quel triſte tableau n'offrirois-je point aux yeux du Lecteur, ſi je lui peignois l'abbattement, l'humilité & la pitié qui agitoient chacun de nous ! Ma maiſon vous eſt ouverte, m'écriai-

je, en rompant le silence qui venoit de succéder à notre fâcheux entretien, vous pouvez y venir, Madame, & *Julie* doit même y commander après vous. J'y possède des meubles & des livres, que je dois & que je rends à votre générosité; pour moi que le sort barbare accable de ses coups, j'irai traîner mes chagrins & mes opprobres en d'autres climats. J'irai ensevelir à jamais, la honte qui me poursuit...! Non, cher ami, me dit Madame *de Senneval*, non je ne souffrirai jamais que nous nous séparions. Je veux partager vos chagrins, je veux soulager les miens avec vous. Demeurez Chevalier, demeurez, le temps, mes soins, mon amour, tout concourera à alléger la rigueur de votre sort. Hé! où voulez-vous aller? me dit Monsieur *le Blanc*, vous méfiez-vous de mon cœur? Voulez-vous me donner la mort en me quittant? Mes tendres embrassemens, ceux de Madame *de Senneval*, interrompoient ses généreux propos.

Plus jaloux de la qualité d'Historien fidele, que du titre d'Auteur à préten-

tion, je sacrifie les ornemens à la vérité. Je passe sous silence le temps où il ne m'est rien arrivé d'intéressant, plutôt que d'imaginer des faits ridicules. Deux mois s'écoulerent depuis notre nouvelle demeure, sans que je reçusse aucun coup de la fortune. On eût dit qu'elle méditoit alors les nouveaux tourmens qu'elle devoit me faire éprouver dans la suite : je m'étois fait une habitude de souffrir. Non-seulement je regardois cela comme attaché à l'humanité en général, mais comme dépendant de mon individu en particulier; c'étoit donc moins pour moi que pour ceux qui m'étoient chers, que j'appprehendois sur l'avenir. L'état de la Comtesse, celui de l'adorable *Julie*, m'étoient toujours présens. Si le mien étoit désespérant, c'étoit en ce qu'il ne pouvoit me fournir les moyens de les obliger l'une & l'autre. D'ailleurs, Monsieur *le Blanc* nous avoit exposé trop naïvement sa petite fortune, pour ne pas penser qu'il eût déjà sacrifié une partie des effets que nous l'avions prié de se conserver. Pour un cœur fier ce

n'eût été qu'une mortification, pour une ame généreuse c'étoit un chagrin, c'étoit un embarras : d'autant plus grand, que je n'avois rien en ma possession capable de nous tirer d'affaire, & que je n'étois pas même dans le cas d'attendre de ma situation, ou de mes talens, ce qui auroit été nécessaire pour y parvenir.

Il me vint en idée que je trouverois au moins chez les amis que j'avois souvent vus à notre table, les ressources que je desirois. Ils étoient en grand nombre, & je ne fus embarrassé que du choix. Ils avoient été tous également attachés à la maison, & je crus ne devoir préférer que le plus riche.

C'étoit un fameux Banquier, qui m'avoit toujours fait mille protestations d'amitié & autant d'offres de services. J'allai chez lui, en méditant sur la nature de mes demandes, & sur la décence & la force des termes que j'employerois pour les obtenir. Il étoit dans son cabinet, occupé avec quantité de gens d'affaires. Il les congédia bientôt ; ce que j'attribuai à l'empres-

sement qu'il pouvoit avoir de m'entretenir. Quand ils furent sortis, il s'appliqua à resserrer ses papiers, & à compter de l'argent qu'il venoit de recevoir. J'étois toujours assis à l'entrée de son cabinet, & m'occupois assez moi-même d'un livre que j'y avois trouvé, pour ne pas m'appercevoir du temps qu'il employoit à son travail. Cependant les pas qu'il fit vers moi, en rangeant des cartons, m'ayant distrait de ma lecture, je me levai pour le saluer.

Ah, ah! vous êtes encore là, me dit-il: Bon jour: j'ai la tête brisée, & je ne pensois plus à vous. Je suis charmé, lui répondis-je, d'être rentré dans votre souvenir... Eh bien! comment va la joie? Fort mal, Monsieur.... Mais, oui, je me suis laissé dire bien des choses originales. Notre ami est mort; sa petite Comtesse ne l'étoit qu'en détrempe, dit-on: il court aussi des bruits sur *Julie* & sur vous. Le monde est un théâtre. J'étois stupéfait du ton & des paroles du Banquier. Je me repentois déjà d'avoir jetté les yeux sur lui: je me proposois même de ne pas l'inté-

reſſer en notre faveur, lorſque s'appercevant de mon trouble, il me dit: qu'y a-t-il; vous rêvez; allez, allez, cela n'eſt qu'une miſere, un bon vent ramenera les gallions. Vous ne venez pas ici pour rien; vous aviez ſans doute quelque choſe à me dire? Plus il me faiſoit de queſtions, plus il augmentoit mon embarras. Je venois, lui répondis-je, de la part de la Comteſſe.... Ho! la Comteſſe, interrompit-il, Comteſſe pour rire; n'importe, achevez, que me veut-elle? C'eſt une bonne petite femme qui m'a ſouvent fait ſervir d'excellentes truffes. Elle eſt, repris-je, Monſieur, un peu à l'étroit.... Oh! cela peut être, & c'eſt aſſez fâcheux, ajouta-t-il, en levant les épaules.... Mais nous ſommes débout; aſſéyons-nous, nous n'en irons pas moins vîte: là voyons, me dit-il, en me pouſſant ſur une chaiſe, & en s'aſſéyant dans un fauteuil, en deux mots de quoi eſt-il queſtion? Ses nouvelles interruptions, ſa familiarité, ſon peu de ſenſibilité renouvelloient le déſordre de mon eſprit. Hé bien, achevez donc,

reprenoit-il ; puis par réflexion en me regardant, eſt-ce que votre aventure vous a fait perdre la carte ? Hem, allons, dépêchez-moi, j'ai de l'argent à recevoir, j'en ai à donner ; mon métier eſt un enfer.

En deux mots, Monſieur, lui dis-je, pour me mettre à ſon ton, & le ſatisfaire, cette Dame ſait combien vous étiez lié au Comte ; elle n'ignore pas qu'il vous a prêté des ſommes ; elle vous prie.... Qu'appellez-vous il m'a prêté ? Apprenez, continua-t'il en allant à ſon bureau, apprenez que ce qu'il m'a prêté, je le lui ai rendu juſqu'à une oboïe... Mais, Monſieur.... Il n'y a point de Monſieur, qui tienne, interrompit-il encore en feuilletant un régître ; en voilà la preuve. Savez-vous lire, continua-t-il en m'apportant pluſieurs articles ſous les yeux ? oh, je défie qu'homme de France ſoit plus en régle que moi..... Si vous m'euſſiez donné le temps d'achever, vous auriez vu qu'on ne prétend point inſulter à votre probité..... Que me venez-vous donc dire ?.... Je venois,

Monsieur, vous demander pour cette Dame pareil service que ceux que vous a rendu le Comte..... Ha ! nous y voilà : s'imagine-t-on que parce que je suis Banquier, je dois jetter mon argent par les fenêtres ? Si vous aviez été plus raisonnable, mon jeune ami, vous auriez vu que lorsque votre prétendu pere me prêtoit de l'argent, il avoit en échange du papier de moi qui valoit de l'or en barre ; mais quand je jetterai le mien à la tête de sa maîtresse, je n'en retirerai que des révérences, & pareils effets n'ont pas cours sur la place.

Je sortis indigné de chez cet homme, dont les insipides colloques ne m'avoient inspiré que du mépris. De quoi ne rend pas capable, la soif des richesses, m'écriai-je avec le Chantre Latin ! Fortune, je n'ambitionne point tes faveurs ; elles dégradent ceux qui les chérissent ! Crésus superbes, Grands de la Terre, vous n'êtes que des hommes aux yeux d'un Philosophe ; & vous lui paroissez indignes de ce rang, dès lors que vous voulez vous élever au-dessus.

Les réflexions que j'avois faites me porterent naturellement à croire qu'un Avocat qui s'étoit toujours fait distinguer par son attachement à défendre les opprimés, & par les traits moraux dont ses plaidoyers étoient remplis, seroit plus capable de partager mes malheurs & de les soulager. Je l'avois souvent vu chez Monsieur *de Senneval*. Il avoit été trop honoré de son estime; il avoit fait briller devant moi de trop beaux sentimens pour ne pas mériter dans mon esprit le titre satisfaisant & glorieux de bienfaicteur. Il courut à moi dès qu'il m'apperçut, m'embrassa, & me donna en entrant mille marques d'amitié & d'attendrissement. Il me prodiguoit si rapidement ses tendres complimens & ses touchantes consolations, qu'à peine avois-je le temps de me féliciter en moi-même de mon dernier choix. Il donna spirituellement un air de nouveauté à tous les lieux communs qu'on débite d'ordinaire sur les caprices de la fortune & l'ingratitude des hommes. Il s'étendit sur-tout sur les égards & les secours dûs aux

malheureux. C'étoit, suivant lui, les amis qu'on devoit le plus considérer, & qui faisoient le plus d'honneur. Je deviendrois prolixe moi-même, si je rapportois toutes les belles sentences & les traits d'érudition qu'il étala à ce sujet.

Notre triste fortune, lui dis-je, en interrompant son éloquent discours, nous a contraints d'être à la charge de Monsieur *le Blanc*. Ah! reprit-il vivement, je lui sais un gré infini d'une si belle œuvre; je partage sa joie & votre reconnoissance. Il a bien fait; ce sont des secours qu'on se doit. L'action est d'autant plus belle, insistai-je, Monsieur, que ce galant homme n'a pas ce qu'il lui faudroit pour lui seul. Son bon cœur & votre reconnoissance, repliqua-t'il, imagineront des ressources..... Hélas! quelle ressource voulez-vous que nous trouvions dans la position où nous sommes, si ce n'est nos amis. Je vous plains, répondit-il, en élevant les yeux au Ciel; c'est à présent que vous les allez voir s'éclipser. Je viens d'en faire l'épreuve, lui

dis-je, en lui rapportant ce qui venoit de m'arriver. Arrêtez, interrompit-il, en se bouchant les oreilles; arrêtez, vous me faites saigner le cœur.... Que je suis heureux dans mon désastre de trouver un ami tel que vous!.... Ce n'est point l'amitié seule, mais l'humanité qui souffre d'entendre votre récit. Adressez-vous donc à quelqu'un plus digne de l'honneur que vous lui ferez, en lui procurant l'occasion de vous rendre heureux. Voyons; qui pourrois-je trouver parmi les anciens amis de votre maison.... Il s'interrompit en cet endroit, & se mit à rêver. Ah! cher ami, m'écriai-je, où trouverois-je jamais plus de générosité & de grandeur d'ame!.... Le trouble & l'embarras qui se peignirent tout-à-coup sur sa physionomie, suspendirent ma période.... Achevez, me dit-il en se remettant; procurez-moi la satisfaction de vous servir & de vous consoler.... Pardonnez à ma honte; elle est une suite de ma délicatesse. Quoique sûr de votre générosité, je rougis de l'implorer.... Je suis

enchanté que vous me rendiez justice : je ne saurois assez vous remercier de la préférence que vous avez bien voulu m'accorder. Oui, sans doute, personne ne vous aime, ni ne vous plaint plus que moi ; personne ne desire tant de secourir les malheureux en général, & vous en particulier..... Mais, mon cher, personne n'est aussi plus resserré & moins à portée de le faire par soi-même. Faites mieux ; trouvez-moi quelqu'un qui n'ait besoin que d'être ébranlé, j'employerai des raisonnemens si spécieux ; je le piquerai si bien d'honneur, que nous en arracherons ce qui vous est nécessaire.... Eh ! Monsieur, sont-ce des paroles que je vous demande ? Cherchai-je à faire briller votre esprit ? Non, je prétends intéresser votre cœur... Ah vous n'y êtes que trop parvenu ; & vous deviez le voir à mes seules démonstrations.... Elles n'ont fait qu'annoncer vos sentimens : mais les secours que j'attends de vous serviront à me les prouver. L'infortune irrite toujours la fierté des ames nobles. Le généreux motif de

mes demandes ne put m'empêcher de les interrompre & d'en rougir. J'aime à voir l'intérêt de ces deux Dames en ſi bonnes mains, me dit-il ; mais vous allez juger de ce que je puis, par ce que je poſſéde. Ma maiſon roule ſur deux milliers d'écus ; il me reſte à peine cent piſtoles pour les ſpectacles & mes Livres : c'eſt un plaiſir auſſi utile que modéré pour quelqu'un de mon état, & je ne crois pas que vous vouluſſiez me forcer de renoncer à l'étude des hommes & des ſciences, pour fournir à des infortunés des reſſources humiliantes. Mais ſi mes conſeils & ma Bibliothéque peuvent ſervir à votre conſolation, parlez, tout eſt à votre ſervice.

Je vois bien, m'écriai-je en ſortant de chez cet homme, que dire & penſer ſont deux choſes bien différentes. Ces fameux Juriſconſultes, dont on vante tant le zèle, laiſſeroient bientôt opprimer la veuve & l'orphelin, ſi l'argent à la main, on ne les forçoit de les défendre. Il n'eſt qu'un Monſieur *le Blanc* dans le monde, retournons à

lui ; il eſt ſeul capable de m'obliger ; il eſt ſeul digne de mon eſtime. Ah ! que dis-je ; le pauvre *Hervey* en eût fait autant : il étoit trop ſenſible aux ſervices, pour n'en ſavoir pas rendre. Hélas ! Où eſt-il ? qu'eſt-il devenu ? Peut-être qu'un deſtin conforme au mien le fait languir dans l'opprobre, ou peut-être a-t'il fini ſes jours par une mort affreuſe. O Ciel ! vous m'avez tout ôté ; ne pourrai-je au moins voir ce Sage que j'aime encore comme un pere ! Ne puis-je plus prétendre au cœur de ſon inconſtante fille !

Ces réflexions m'entraînerent machinalement vers la maiſon de la *Dumanoir*, qui, depuis quelque-temps, ſe faiſoit nommer Madame *Alléon*. Elle m'avoit fait dire qu'elle avoit à me parler, & je voulois tacher de ſavoir par ſon moyen des nouvelles de Monſieur *Hervey* & de ſa fille. Allons chez cette femme, dis-je, peut-être a-t'elle quelque choſe à m'apprendre d'important à mon amour ou à ma fortune : mais *Julie*, reprenois-je, que deviendra-t'elle ? Une paſſion détruira-t'elle

l'autre ? Oh ! non, ſan doute, *Sophie* eſt ingrate, *Sophie* eſt mariée ; *Julie* eſt conſtante, *Julie* eſt libre : elle eſt malheureuſe, & je l'aimerai toujours.

Je trouvai beaucoup de changement chez ces femmes. Monſieur *De* ***. avoit répudié la petite fille de la *Dumanoir* que l'on nommoit alors Madame *de la Paumiere*. Ils ne ſe voyoient plus que comme amis : car c'eſt un titre que les gens du bel air prennent quelquefois avec cette eſpece de femmes qu'ils ont qualifiées du nom de leurs Maîtreſſes. La *Alléon* étoit ſortie, & ſa prétendue fille s'entretenoit avec une perſonne qui me frappa par ſa reſſemblance avec *Sophie*. Je reculai de ſurpriſe, & je ne m'approchai que pour conſidérer de plus près des charmes qui l'emportoient même ſur ceux de ma premiere Maîtreſſe. Dieu ! quelle fut auſſi mon émotion, quand je crus encore reconnoître dans ſa converſation la douceur du ſon de voix & l'agrément du ſourire de la belle *Sophie* ! Mademoiſelle *des Brillans* (ainſi ſe nommoit cette fille) étoit une beauté

accomplie : on ne pouvoit sur-tout se lasser d'admirer la grandeur & l'expression de ses yeux ; tout en elle sembloit fait pour inspirer de l'amour. Son esprit délicat & orné faisoit le charme de la conversation. Eh bien, Chevalier, me dit la *de la Paumiere*, vos affaires & les miennes sont bien changées ; je vous assure que j'y ai été, on ne peut pas plus sensible. Qu'est-il donc arrivé à Monsieur, dit la belle *des Brillans* ? Son amie, pour me ménager, ne lui fit que l'histoire de mes malheureuses amours avec *Sophie*. Nos destins sont conformes, me dit tristement la premiere. Il semble que tout nous rapproche, continua-t-elle ; l'ingrat qui m'a trahie avoit tous vos traits ; heureuse s'il avoit eu votre caractere .... J'étois moins occupé à répondre, qu'à contempler cette beauté. Mon agitation tournoit trop au profit de sa vanité, pour qu'elle s'empressât de la faire cesser : elle en jouissoit au contraire avec une joie qui éclatoit dans ses voluptueux regards.

Il seroit bien singulier, dit la *de la*

Paumiere, que ce rapport de sentimens & d'aventures, vous fasse conclure une alliance chez moi. Je ne crois point que Monsieur y pense, reprit la belle *des Brillans*, & je te proteste que je m'y opposerai toujours. Ma situation actuelle & l'espece de maison où j'étois, ne permettoient pas que je m'arrêtasse à aucune idée d'amour; je me retirai à dessein d'aller reprendre dans le sein de mon généreux ami, des sentimens de vertu, capables de me soutenir dans mon adversité. Je lui cachai les tentatives que j'avois faites pour ne plus lui être à charge. Croiroit-on qu'un homme si estimable pût s'attirer du refroidissement, de l'inimitié même de ma part?

Je lui parlai de *Julie*; je le pressai de m'indiquer sa retraite, je me jettai à ses genoux, je lui protestai que je ne pourrois plus vivre sans la voir, que je me croyois obligé de la consoler. Il y a long-temps, me dit-il, que je connois l'impétuosité de votre tempérament, & que je travaille à vous ramener de vos premieres erreurs, en les plaignant

& en les tolérant ; mais je m'apperçois que vos nouveaux malheurs n'ont pu vous corriger. Qu'attendez-vous du fol amour qui vous enflamme ? Quelle eſt la fortune de *Julie* ? Quelle eſt la votre ? à quoi prétendez-vous avec elle ? Pouvez-vous l'épouſer en dépit de ſa mere & d'elle-même ? Voulez-vous partager ſon opprobre & ſa miſere ? Mon cher fils, triomphez de vous-même, laiſſez la fuir les hommes, & ſacrifier dans le Cloître une vie dont l'origine lui feroit honte dans le monde. O ciel ! m'écriai-je, *Julie* eſt Religieuſe !... Elle ne l'eſt point encore, mais elle eſt dans la vive réſolution de la devenir, & s'y prépare journellement par de pieux exercices..... Cruel ami ! vous connoiſſez le pouvoir de l'amour, vous l'avez éprouvé, vous m'avez cent fois aſſuré que vous plaigniez les amans malheureux, & vous voulez que je renonce à ce que j'ai de plus cher, à ce qu'il y a de plus adorable ? Vous faites tous vos efforts pour m'en priver à jamais.

L'âge ſeul, me répondit-il, vous

forcera de reconnoître l'importance du ſervice que je vous rends. Je pardonne, je plains même votre déſordre, remettez-vous, Chevalier : c'eſt celui que vous traitez de cruel ami qui vous en preſſe ; mais n'attendez pas de moi, que je vous révéle un ſecret que la Comteſſe m'a confié, elle eſt maîtreſſe de le faire elle-même. Je ne prétends ni le lui conſeiller, ni l'en détourner. Vainement réitérai-je mes prieres & mes reproches, Monſieur *le Blanc* fut inébranlable. Je ne devois m'attendre qu'à plus de rigueur de la part de ma mere, & je ne tentai pas même de la fléchir, quoique je n'euſſe que trop ſouvent l'occaſion de me trouver ſeul avec elle.

Nous ſommes bien à charge à Monſieur *le Blanc*, me dit-elle un jour, cher Chevalier, vous m'avez offert votre maiſon du Pont-au-Choux. Je crois qu'il ſeroit plus décent que nous nous y retiraſſions, que de demeurer publiquement chez un garçon, dans un ſi petit appartement que celui-ci. Je connois le cœur de notre ami, & je

ſais

fais qu'il aime mieux s'exposer aux mauvais traits de la Critique, que de nous faire aucune ouverture désobligeante. Cette maison lui dis-je, Madame, est à vous, & si je ne vous en ai plus parlé, c'est que je vous ai toujours regardée comme la maîtresse d'en disposer. Il y avoit peut-être plus de dissimulation, que de sincérité dans ma réponse; car j'avois négligé d'offrir de nouveau cet asyle retiré, dans la crainte qu'il ne laissât trop de liberté à la passion de la Comtesse. Dans le fonds je l'estimois, je la respectois infiniment; mais j'étois si accoutumé à la considérer comme ma mere, que je ne pouvois me résoudre à la regarder comme mon amante, ou plutôt par une fatalité trop ordinaire aux amans, plus elle outroit son penchant pour moi, moins je m'en sentois pour elle.

Nous irons dès demain, me dit-elle, & je saurai y faire consentir notre ami. Elle le fit en effet, de maniere qu'il se persuada que nous y allions, plutôt pour nous y dissiper quelque-temps, que pour y fixer notre séjour. Il m'y

accompagna, & il se fit un plaisir d'examiner la distribution de cette maison, & la petite collection de livres que j'y avois laissé. Il y demeura plusieurs jours avec nous, & j'eus encore la honte de le voir fournir à notre dépense, dans un lieu dont je devois faire les honneurs. Lassé de ne point entendre parler de retour, il en parla le premier. Ma mere lui communiquant alors ses scrupules, fut l'engager à nous laisser dans cette retraite. Vous retrouverez toujours ma maison quand vous voudrez, nous dit-il, en nous quittant; tout ce que j'ai est à vous, & par cette raison, je ne dois point vous l'offrir. Nous fûmes moins surpris que confus, d'apprendre qu'il avoit laissé à l'Homme qui gardoit ma maison dequoi faire nos provisions pendant plusieurs jours.

Favorisé de l'amitié & persécuté par l'amour, j'éprouvois continuellement leur pouvoir. Voilà, me dit Madame *de Senneval*, en me montrant ma Bibliothéque; voilà sans doute, l'unique objet de votre amour. C'est

peut-être au moins, lui répondis-je, le seul qui dût raisonnablement m'en inspirer dans ma situation présente. Vous vous trompez, Chevalier, reprit-elle, la lecture, il est vrai, est une agréable occupation pour un homme d'esprit; mais ce n'est pas une passion qui puisse suffire à un cœur tendre. On ne peut pas toujours lire, & je sens, ajouta-t'elle, en me regardant, qu'on peut toujours aimer. Je voulus d'abord l'éviter; mais jugeant de sa situation par la mienne, je la plaignis assez pour rester auprès d'elle. Je puis me tromper, lui dis-je, Madame, & vous conviendrez au moins qu'une plus longue expérience & de nouvelles études m'apprendront à juger du cœur humain. Que cette réponse est foible, dit-elle, d'un ton le plus pénétré!

J'essayai de dissimuler assez mes sentimens pour satisfaire les siens, je la ramenai à d'autres entretiens. Je la dissipai par la promenade. Les jeux de Trictrac & de Piquet, m'aiderent encore à lui fournir de la dissipation.

Je ne sais comment rapporter les puériles marques d'amour que la nature lui laissoit échapper avec moi. Elle ne vouloit jamais intéresser notre jeu, que par ce que l'on appelle en termes de badins des *discrétions*. Sa passion savoit ainsi se narguer des caprices du sort.

Si cet endroit de ma vie paroît stérile aux gens que la multiplicité de mes malheurs passés à accoutumés aux grands événemens ; il paroîtra touchant aux cœurs délicats que les traits généreux intéressent. Nous vîmes revenir Monsieur *le Blanc* au bout de deux jours. J'ai prévû me dit-il, en me tirant à part vers la table où étoient encore nos cartes, que le jeu de Piquet pourroit vous amuser quelquefois, & je vous apporte une bourse de jettons, dans le doute où je suis que vous ayez pensé à en avoir. Serrez-les, ajouta-t'il, & dès ce soir souvenez-vous-en. Je l'assurai que j'en avois, & le priai de ne pas se priver des siens. Les refus étoient des chagrins pour ce généreux ami.

Il fut bientôt me persuader d'accepter cette galanterie.

L'occasion offerte d'obliger inspire de la gaieté. Il étoit ce jour-là de l'humeur la plus agréable ; sa présence & son enjouement nous firent passer de la douleur à la joie ; il ne put l'altérer qu'en s'arrachant malgré nous d'un lieu où nous aurions toujours voulu le posséder. C'est un homme charmant, me dit la Comtesse, quand il fut sorti ; on ne sauroit assez vanter les belles qualités de son esprit & de son cœur ! Vous lui devez surtout beaucoup de retour ; car depuis long-temps je m'apperçois qu'il vous aime de préférence. Un petit présent qu'il m'a fait, interrompis-je, est une nouvelle preuve de ce que vous me faites le plaisir de me dire.

Madame *de Senneval* fut curieuse de voir cette galanterie ; j'allois la chercher, je n'attendis pas d'avoir ouvert la bourse pour juger du prix de ce qu'elle contenoit. La Comtesse trouvant un petit papier noué dans les cordons, s'empressa d'y lire ces vers :

« Quand les cœurs ſont unis on fait bourſe com-
« mune.

« Je partage vos maux, partagez ma fortune.

Je ſerois embarraſſé d'exprimer les tranſports de reconnoiſſance que nous fîmes éclater en voyant cent louis dans la bourſe. Nous éprouvâmes alors toute la vérité de cette ſentence de Corneille.

« La façon d'obliger vaut mieux que ce qu'on donne.

Quoique je n'euſſe par adopté le faux ſyſtême d'un bel-eſprit de nos jours, qui oſe dégrader la reconnoiſſance ; j'éprouvai bientôt un ſentiment qui me parut la remplacer. Je fus, s'il m'eſt permis de le dire, piqué d'un procédé ſi généreux. Je me voyois dans la honteuſe néceſſité de ne pouvoir y répondre d'une maniere qui l'égalât. Je crus au moins devoir aller le lendemain dès le matin chez Monſieur *le Blanc*, lui témoigner combien ſes généreux procédés faiſoient d'impreſſion ſur mon ame. J'éprouve encore les mêmes tranſports

quand je me rappelle les modeſtes & obligeantes réponſes que me fit notre tendre & généreux ami.

Que l'amour eſt violent ! qu'il eſt ingrat ! qu'il eſt téméraire ! Je n'étois pas tellement occupé de Monſieur *le Blanc*, que je ne penſaſſe encore à l'infortunée *Julie*. Je reprochois même en ſecret à mon ami de ne m'obliger que pour ce qui me touchoit le moins. Je voulois interrompre mes remercimens pour lui redemander mon Amante. Je l'aurois fait ſans doute, s'il ne m'en avoit empêché en me diſant, pour répondre au propos que je venois de lui tenir : Vous ne devez rougir de rien avec moi, pas même des écarts où vous a jetté l'Amour. Vous traitez cette paſſion en jeune homme ; je pardonne tout à l'inexpérience & à l'aveuglement de votre âge. L'amour-propre dominoit trop en cet inſtant ſur mon cœur pour m'expoſer à aucune mortification par des nouvelles inſtances. J'aimai mieux dompter ma paſſion, que de la voir condamner de nou-

veau. Je sortis de chez Monsieur *le Blanc*, balancé entre le plaisir d'avoir répondu à sa générosité & la douleur de n'avoir pu l'intéresser à ma flâme.

Sa demeure étoit peu éloignée de celle de la *Alléon*, j'y allai; il étoit assez matin pour présumer que je la trouverois & que je saurois enfin ce qu'elle avoit promis de me dire. Je passe sur toutes les circonstances de cette visite, pour ne par différer moi-même d'en rendre compte au Lecteur. Si vous me rendez assez de justice, me dit la *Alléon* pour convenir que je ne vous ai trompé que d'après les autres sur le compte de Monsieur *Hervey*, vous ne douterez pas de la sincérité du récit que je me propose de vous faire. Trop ami de la franchise pour cacher à cette femme les soupçons que j'avois eu lieu de former sur elle : Je la mis à portée de se justifier, & sur la Lettre anonyme que j'avois cru jadis venir de sa part, & sur les autres circonstances qui me l'avoient rendue sus-

pecte. Cette même franchiſe me porta naturellement à croire ce qu'elle m'apprit dans le diſcours ſuivant.

Votre malheureux ami, me dit-elle, en ſoupirant, eſt devenu victime de ſa complaiſance, à peine a-t'il eu conſenti au mariage de ſa fille avec M. S ***. que ce dernier pour s'en débarraſſer entiérement, l'a ſu engager à paſſer les mers ſur un vaiſſeau de la Compagnie des Indes, qui doit l'avoir conduit à Pondichéry. On ignore ſi ſon petit enfant l'a ſuivi, ou ſi cet innocent eſt placé par les ſoins de votre rival; mais ce que l'on ſait de poſitif, c'eſt que *Sophie* préférant ſans doute ſon devoir ou plutôt ſa ſatisfaction à tout autre conſidération, partage l'amour & les careſſes de ſon époux dans le lieu ſecret & éloigné où il l'a conduite. Vous me paroiſſez attriſté, reprit-elle, de ce que je viens de vous apprendre, combien le ſeriez-vous davantage ſi je vous faiſois l'aveu entier des ſuites de cette Hiſtoire. Achevez, lui répondis-je, Madame; ne craignez pas de rien

ajouter à ma surprise ni à mes malheurs. La fortune m'a réduit au dernier période de ses cruautés..... Vous le voulez : Eh bien, je vais continuer avec toute la candeur & la vérité dont je suis capable.

M. *De****· est votre ennemi comme le nôtre ; ennemi d'autant plus dangereux, insista-t'elle, qu'il est votre rival, & qu'il a sçu obtenir la préférence. Madame *S****· se dédommage avec lui des rigueurs de son hymenée. En cet endroit de son récit, la *Alléon* me fixa quelques momens en silence, & reprit de la sorte. Cette nouvelle passion vous paroît sans doute démentir ce que je viens de vous dire des complimens de Madame *S****· pour son mari ; mais ajouta-t'elle en souriant, vous en serez moins surpris, quand vous réfléchirez que *Sophie* est femme, & qu'elle use d'un adroit stratagême pour mieux satisfaire son penchant, & tromper son jaloux.

Un cœur délicat se partage difficilement en amour. Accoutumé de-

puis long-temps à regarder *Sophie* comme une ingrate, je m'intéreſſois trop à *Julie* pour ne pas prendre mon parti ſur ce que je venois d'apprendre. Madame *Alléon* applaudit à ma fermeté, ou plutôt à ſon adreſſe : elle m'invita à déjeûner chez elle. Mademoiſelle *de la Paumiere* ſe leva, vint nous joindre, & contribua à diſſiper ma mélancolie, en m'apprenant que j'avois ſçu gagner l'eſtime de ſa bonne amie, Mademoiſelle *des Brillans*. Vous ne connoiſſez encore que le quart de ſon mérite, me dit-elle en propres termes. Outre l'eſprit & la beauté que vous avez reconnu en elle, elle poſſéde auſſi des talens de Fée, & un cœur de Reine. Délicate en amour, fidelle à l'amitié ; elle vous raviroit par ſa politeſſe, ſa douceur & ſa généroſité : elle doit venir ce matin, & je veux que vous la voyiez. C'eſt un ſervice que je vous rendrai à tous deux, & que ſait-on, ajouta-t'elle, peut-être qu'un jour ;

Je n'eus pas le temps de délibérer

Réunis par mes ſoins, vous benirez vos chaînes.

ſur ce que j'avois à faire; Mademoiſelle *des Brillans* entra. Elle étoit dans un de ces négligés que la coquetterie a inventé en faveur de la beauté. La fraîcheur de ſon tein & l'éclat de ſes couleurs naturelles l'emportoient d'autant plus ſur le biſarre aſſemblage de fadeur & de rudeſſe des charmes *factices*, qu'ils ſe rapprochoient davantage des graces ingénieuſes de la ſimple nature, ou plutôt ſes traits étoient trop reſſemblans à ceux de *Sophie*, pour ne pas captiver tous mes regards. Elle étoit elle-même une ſeconde *Sophie*. ſi ce qu'on venoit de me dire de ſes ſentimens étoit vrai; que dis-je, elle devoit même l'emporter ſur l'ingrate qui m'avoit abandonné.

C'eſt le foible des amans de s'entretenir de leurs maux. Mademoiſelle *des Brillans* me parla de ſon volage; je lui parlai de mon ingrate. Les deux Dames ne s'occuperent que de nos éloges & de notre reſſemblance; on voulut que nous nous aimaſſions, que nous nous viſſions. Il eſt un âge où l'habitude d'aimer ſe change en

besoin : je le sentois sans m'en apercevoir ; j'allois souvent chez ces femmes ; j'y voyois Mademoiselle *des Brillans*. De la politesse nous en vînmes à l'amitié : je la reconduisis ; j'allai même la voir dans l'hôtel garni où elle logeoit. Nous entreprîmes de nous guérir mutuellement : elle prétendit même aller plus loin. Elle me persuada qu'il y auroit de l'héroïsme à faire succéder l'amitié à l'amour.

Cette passion, me dit-elle, tient trop aux sens, pour faire honneur à la raison : elle naît dans un âge trop fougueux pour être modérée : elle entraîne trop de troubles pour rendre heureux ; l'amitié au contraire, fille du bon sens & de l'humanité, est aussi tranquille que satisfaisante, aussi sage que voluptueuse : elle est tout à la fois tendre, noble & généreuse. Ces beaux traits caractérisoient trop Monsieur *le Blanc*, pour ne pas faire honneur à l'amitié.

Tous les amans malheureux au moins, lui dis-je, conviendront avec vous de la supériorité de l'amitié sur

l'amour ; mais, Mademoiſelle, on vous objectera qu'il eſt impoſſible que les liens ſympatiques d'une paſſion ne faſſent bientôt reſſentir les traits dangereux de l'autre, entre des perſonnes de différens ſexes. L'appetit, ou plutôt la tyrannie des ſens ſemble prouver que c'eſt le but de la nature. C'eſt, me répondit-elle, dégrader l'humanité, que de la faire dépendre de la matiere. La ſubſtance de l'eſprit doit au moins prévaloir ſur celle qui lui eſt ſoumiſe ; & les gens qui penſent comme vous & moi, doivent ſe faire un honneur d'enchaîner leurs tyrans. C'eſt meme ce qui peut ſeul flatter notre amour-propre, ajouta-t'elle, avec un air de ſatisfaction que j'interprétai en ſa faveur.

Vous ſentez-vous la force de faire cette épreuve ſur vous-même? Me croyez-vous digne d'y travailler avec vous, & capable, reprit-elle en me fixant, de rendre votre triomphe aſſez glorieux ? Vous n'êtes que trop propre, repondis-je avec vivacité, à la rendre difficile. Commençons

donc dès aujourd'hui, dit-elle, notre noble tentative ; mais ressouvenez-vous sur-tout d'allier la pureté du feu avec la froideur de la glace. Devenons, s'il se peut, un exemple plus frappant, & moins suspect que celui de *Laure* & de *Pétrarque*. Quelle fermeté! quel héroïsme, m'écriai-je! Eh quoi! une femme, l'être raisonnable le plus sensible, le plus délicat, le plus passionné, l'emporteroit sur moi, me feroit rougir de mes foiblesses! Elle trouveroit en elle seule ce que les malheurs & l'étude n'ont pu me procurer. Oh, non; je veux l'égaler; je veux la surpasser; je veux la confondre même. C'en est fait, *Julie*, *Sophie*, pudeur, beauté, vous ne m'inspirez plus d'amour: & vous, foible Comtesse, je braverai vos efforts, je mépriserai vos emportemens. Maître de moi, je vais dompter une passion qui n'a que trop empoisonné mes jours, qui n'a que trop dissipé mon esprit, & amolli mon cœur. Je verrai la *des Brillans*, je rechercherai son entretien, & elle

ne ſera que mon amie. Un pareil retour de ſa part ſuffira à mes déſirs.

Rétiré chez moi, j'y rélus ce que *Ciceron;* Monſieur *de Sacy*, Madame *Lambert* & quelques autres ont dit ſur l'Amitié. Le tendre & voluptueux *Ovide*, Livre que j'avois pris ſoin de placer dans la Bibliothéque de *Sophie*, fut ôté de la mienne. Mon commerce ſe ſentit de la rigidité de mes réflexions : je ne vis plus la Comteſſe que d'un œil farouche; je crus même qu'en abjurant l'amour dans le ſein de Monſieur *le Blanc*, je ferois un nouveau pas vers la gloire, où j'aſpirois. Cependant par une foibleſſe attachée à l'humanité, j'eus à peine renoncé à *Julie*, que j'en reſſentis de la douleur. Mais, me dis-je, je n'ai jamais aimé que dans le deſſein de me lier par l'hymen : il étoit poſſible que j'y parvinſſe avec *Julie;* & Mademoiſelle *des Brillans* ne peut condamner une paſſion qui a un but ſi légitime.

Elle s'apperçut bientôt du trouble qui m'agitoit : elle ſe trompa ſur la

cauſe ; elle en rit & en exigea l'aveu. Nous nous étions jurés une mutuelle confiance ; je la ſatisfis : elle devint plus ſérieuſe, & répondit ainſi aux objections que je m'étois empreſſé de lui faire.

Vous convenez, ſans doute, que la mort eſt un mal néceſſaire ; mais ſe ſuivroit-il de ce principe, que ſi vous étiez content de la vie, vous renonceriez à l'immortalité qu'on vous auroit promiſe ? Non, ſans doute. Eh bien, Chevalier, prétendez-vous que parce qu'il eſt néceſſaire que les hommes ſe marient pour perpétuer la race, vous devez vous aſſervir ſous un joug dégoûtant & malheureux, pour fournir quelques êtres de plus ſur une terre qui vous ignore ?

Son raiſonnement étoit trop ſpécieux par rapport à nous en particulier, pour être combattu ; mais ne pouvoit-il pas paroître trop ſurnaturel par rapport aux hommes en général, pour être fondé ? N'y a-t'il pas quelquefois des amans tranquilles, des époux heureux, lui dis-je encore ?

Mais le ſont-ils toujours, reprit-elle? Rien n'eſt moins certain. Vous & moi trouvons de la ſatisfaction en gardant notre liberté : pourquoi haſarder de la perdre, quand rien ne nous y engage? Un pareil ſyſtême me faiſoit eſpérer un honneur trop ſingulier pour ne pas l'admettre : auſſi ceſſai-je de le combattre, afin de me mettre à portée de le ſoutenir.

Hélas! tandis que je travaillois à endurcir mon cœur, je n'eus que trop lieu d'en éprouver la ſenſibilité. Un événement imprévu me fit verſer des larmes de ſang. Monſieur *le Blanc*, notre tendre conſolateur, notre généreux ſoutien, fut accablé d'une fluxion de poitrine. Que de maux à la fois ſemblerent creuſer ſon tombeau! Dès le troiſiéme jour de ſa maladie, la fiévre, le tranſport & une pleureſie l'accablerent enſemble. La comteſſe & moi ne le quittions pas. Jour & nuit au tour de ſon lit, nous lui donnions des remedes pour prolonger ſa vie, & nous attendions l'inſtant cruel où il devoit rendre les derniers ſoupirs. Si ſon exiſ-

tence étoit notre plus grand bien, sa perte devoit être notre plus grand mal. Notre subsistance & notre espoir étoient attachés au fil ébranlé de ses jours. Nous vîmes l'instant où ils alloient s'éteindre : une foiblesse dans laquelle tomba ce vieillard fut le présage funeste de sa fin. Le Médecin, que je fis promptement appeller, ordonna une potion restaurante, dont l'effet, suivant lui, devoit décider de la vie ou de la mort du malade. Un de ses parens s'offrit à l'aller chercher. J'applaudis à un zèle empressé, qui sembloit si bien seconder le mien. Le remede fut à peine venu que je me chargeai moi-même de l'administrer de minutes en minutes ; mais Dieu ! quel en fut l'effet, & quel étoit ce funeste remede !... Mes cheveux se dressent d'horreur, quand je me rappelle que ce prétendu lénitif n'étoit rien autre que du poison, que cet avide héritier avoit préparé, & que je prenois plaisir à faire avaler à mon généreux protecteur : ainsi me trouvois-je, sans le

savoir, complice d'un lâche assassin. Je ne servis que trop bien ses criminels desseins ; le poison ne fit que trop de progrès. Il se répandoit déjà dans les veines du moribond, lorsque le Médecin rentra : il reconnut la nature du breuvage, & l'eut à peine nommé, que la Comtesse & moi tombâmes évanouis. Les spectateurs firent retentir l'air de leurs cris, & l'infame héritier prit la fuite.

Après avoir été prêt à donner la mort à Monsieur *le Blanc*, je fus hors d'état de le rappeller à la vie. Madame de *Senneval* & moi restâmes près de huit jours dans cette maison, presque aussi malades que celui que nous avions prétendu y secourir. Je ne crois pas même que nous eussions jamais recouvré la santé, si l'on ne nous eût appris que notre ami alloit beaucoup mieux. Le rapport des autres est toujours suspect, quand il intéresse la vie de l'objet aimé. Nous nous fîmes conduire au pied du lit de Monsieur *le Blanc*. La joie de le voir revenir à la vie, la douleur

d'avoir manqué de lui donner la mort, excitoient une telle commotion dans mes sens, que je ne pouvois que le regarder, pleurer & bégayer : Ah, mon ami ! Ah, mon pere !

Tout mon regret, me dit avec peine ce foible malade, c'eſt de ne pouvoir, en cas d'événement, vous inſtruire de bien des choſes, & aſſurer votre état : mais vous trouverez dans mon coffre-fort des bijoux & des papiers qui vous prouveront la part que je prens & que j'ai toujours priſe à ce qui vous intéreſſe. Notre ami ne put nous entretenir autant qu'il auroit voulu : ſes forces ſe refuſoient à ſon amitié. Il nous remercia de nos ſoins : ſe plaignit tendrement de leur excès. Il exigea que nous allaſſions nous repoſer chez nous. Il jura que ſa tranquillité & ſa vie même dépendoient de cette complaiſance. Nous le ſatisfîmes & nous nous retirâmes, après l'avoir recommandé à l'activité de notre propre domeſtique.

Les effrois de l'humanité glacerent les feux de l'amour. La Comteſſe ne

me parloit que de son ami, ou plutôt ne s'occupoit qu'à pleurer sur sa situation. L'amour ne rentra dans nos cœurs, que lorsqu'ils furent entiérement tranquilles sur la santé de Monsieur *le Blanc* : alors je sondai Madame de *Senneval* sur le sort de sa fille. Elle me fit entendre que *Julie* étoit prête à prendre le voile, & me combla de douleur. Elle me sonda pareillement sur mes sentimens pour elle. Je ne lui fis entrevoir que de l'indifférence, & je l'accablai de déseſpoir.

Ma longue abſence de chez la *Alléon* avoit cauſé de l'inquiétude à ſa fille & à Mademoiſelle *des Brillans*. Celle-ci ſe chargea de m'en faire des reproches, & s'en acquitta en m'adreſſant une Lettre, qui m'intéreſſa autant par la pureté du ſtyle, que par l'exactitude de l'ortographe ; choſes peu ordinaires dans un ſiécle où beaucoup de femmes ſe faiſoient encore un mérite de l'ignorance. L'écrit de cette perſonne montroit de l'éducation & ſuppoſoit de la naiſſance. Je me contentai cependant d'y répondre

par un seul billet, me faisant un devoir de consacrer ma premiere visite à mon cher *le Blanc*. En effet j'allai chez lui dès que mes forces me le permirent. Le premier usage qu'il fit des siennes, fut de me confier une petite boëte cachetée, qu'il me chargea de remettre au plutôt à la Comtesse, en me recommandant de ne la laisser ouvrir qu'à elle seule. Je la lui portai sur le champ. Ceci me paroît contenir des papiers secrets dont j'ai connoissance, me dit Madame de *Senneval*; permettez, Chevalier .... Je n'attendis pas qu'elle eût achevé, & je me retirai pour la laisser libre. La Comtesse me rappella bien-tôt, & s'écria : Venez, *Senneval*, venez admirer le nouveau bienfait de notre incomparable ami. La boëte contenoit quatre actions de la compagnie des Indes de cinq cens livres chacune, avec un billet, où le foible vieillard avoit écrit lui-même ces mots, qui sont encore gravés dans mon cœur.

» Mes chers amis. J'ai fait vœu » dans ma maladie de donner ceci,

» à ceux qui m'aiment le plus, le re-
» fuſer ce ſeroit me rendre parjure,
» & m'en parler ce ſeroit affliger l'ami
» le plus tendre.

O mon cher *le Blanc*, j'invoque vos mânes, je diviniſe votre mémoire toutes les fois que je rappelle la généroſité qui caractériſoit votre belle ame. Nous ne pûmes malgré ſes défenſes impoſer ſilence à notre gratitude : nous courûmes chez lui pour l'en aſſurer; mais il nous ferma la bouche, en nous diſant : paix, mes amis, paix. Votre ſouvenir trouble toute ma ſatisfaction. Je crois que le plaiſir d'obliger, étoit un principe de vie dans ce galant homme. Ses forces s'accroiſſoient avec ſes ſervices. Il fut enfin rendu à nos vœux ; il revint même charmer les ennuis de notre ſolitude.

Comme il m'avoit jetté dans l'inquiétude ſur mon origine, qu'il n'avoit pas voulu m'expliquer ; je ſoupçonnai qu'il pouvoit être mon pere, & que quelques raiſons l'avoient obligé à m'en faire un myſtere. Dans cette idée, je me perſuadai qu'en l'engageant

à

à nous raconter ſes Aventures, j'en ſuivrois, ſi bien le cours, que je pourrois découvrir ce qui m'intéreſſoit le plus, & ce que je deſirois ſi ardemment. Je le preſſai donc de nous faire le récit de ſon hiſtoire. Il réſiſta à mes premieres demandes, mais il ne put ſe refuſer aux ſollicitations de la Comteſſe, & il nous ſatisfit en ces termes.

HISTOIRE
DE MONSIEUR LE BLANC.

NÉ Gentilhomme, mais pauvre; j'ai éprouvé dès ma jeuneſſe les injuſtices de la nature, les rigueurs de la fortune & les chagrins de l'amour. Ma mere, idolâtre d'un autre fils, n'avoit que de la haine pour moi. J'oſois à peine la nommer du doux nom de ma mere, tandis que ce fils dénaturé abuſoit inſolemment de ſon aveugle tendreſſe. La perte que je fis

de mon pere, m'exposa encore davantage aux duretés de sa veuve. Dès que j'eus achevé mes études, elle me chassa de la maison paternelle. Un ami de Collége, nommé *Dessalles*, qui étoit devenu maître de sa fortune par la mort de ses parens, voulut bien se charger de travailler à la mienne. Il me prit chez lui, & me combla de bienfaits pendant environ six mois que dura notre liaison : mais par une suite des vicissitudes attachées à l'humanité, je perdis en une nuit le trésor de l'amitié & l'auteur de mon bien-être. Toute notre maison étoit plongée dans un profond sommeil, lorsque je fus éveillé tout-à-coup par le bruit effrayant de gens qui crioient confusément : à l'aide, au secours. Il me sembla que ce bruit venoit de la rue. Je me jettai hors du lit ; je courus à la fenêtre ; une réverbération qui me frappa en ouvrant les volets, me fit concevoir que le feu étoit dans le voisinage. Je sortis précipitamment, à dessein de secourir les malheureux qui pouvoient être incendiés : mais à

peine eus-je fait quelques pas sur le pérron, qu'un tourbillon de fumée qui m'engloutit, me fit conjecturer que le feu étoit dans l'appartement de mon ami. J'y courus aussi-tôt; & sentant le parquet éclater d'espace en espace sous mes pas, je me hâtai de porter une main secourable à mon hôte. Il me jette sa femme dans les bras, me la recommande, me presse de fuir, veut me suivre, & s'abime à dix pas de moi avec le plancher qui s'écroule. Effrayé du bruit, je me retourne, & j'apperçois mon ami au milieu des décombres & des flammes.

L'œil qui le suit, le voit aussi-tôt en cendres. J'eusse expiré de douleur, si le digne fardeau qu'il m'avoit confié, n'eût ranimé toutes mes forces. Il est au moins consolant de devoir sa vie au soin qu'on a pris de celle des autres.

Madame *Deffalles* se retira après ce triste événement chez un oncle de qui elle dépendoit. Je me plaisois à aller la visiter. Il me sembloit revoir encore en elle des vestiges du mal-

heureux ami que j'avois perdu. Il eſt un âge où l'on ſe trompe facilement ſur les ſentimens qui nous affectent auprès du ſexe. On attribue à l'amitié ce qui appartient à l'amour. Cette Dame joignoit au caractere le plus doux, à l'ame la plus tendre, les traits les plus frappans. Je n'avois jamais aimé, & je fus bientôt épris de cette charmante veuve. Elle fut ſenſible à ma paſſion : elle la partagea même au point que nous en vînmes à parler d'hymen. L'oncle de mon amante, homme vain, avare & brutal, rejetta durement la propoſition, & prétendit même dès-lors nous empêcher de nous voir. Les obſtacles en amour ne ſervent qu'à l'irriter. Nous ceſſâmes de nous rencontrer en public, mais nous ne fîmes que nous rejoindre plus ſouvent en particulier. Un ſoir qu'après avoir médité enſemble ſur les moyens de nous affranchir de la tyrannie de cet oncle, nous étions allés nous jurer une foi éternelle dans un Temple, il nous ſurprit aux pieds des Autels. La ſainteté du lieu ne put

mettre un frein à ſa rage ; ſa main téméraire oſa couvrir ma joue de honte. J'arrachai auſſi-tôt mon ennemi du lieu ſaint qu'il ſouilloit par ſa préſence ; & dès qu'il en fût ſorti, je me préſentai à lui l'épée à la main. En vain mon amante ſe mit-elle au milieu de nos armes ; l'honneur me fit oublier l'amour. Je ne m'occupai qu'à venger mon affront. Mais Dieu ! quel fut le préliminaire de cette vengeance ! Madame *Deſſalles* fut la premiere victime ſacrifiée à mon aveugle fureur. Elle tomba au milieu de nous d'un coup que je lui portai dans le ſein. Sa chûte éteignit preſque ma valeur. Je me baiſſai pour la ſecourir : mon lâche combattant profita de cet inſtant pour me porter un coup fourré. Je le repouſſai avec tant de vigueur, que je fis tomber cet aſſaſſin ; mais ſa rage n'en devint que plus criminelle & plus odieuſe. Le barbare ſe diſpoſoit à poignarder ſa propre niece, ſi je n'euſſe paré le coup. J'allois même purger la terre de ce monſtre, ſi la trop généreuſe veuve ne m'en eût empêché,

en relévant mon épée d'une main, & tenant mon habit de l'autre ; cette secousse me fit glisser à terre. La rage de mon ennemi n'étant point assouvie, nos coups n'en furent que plus cruels. Le corps sanglant de mon amante fut le théâtre de notre féroce combat. Nos épées, en se croisant incessamment, touchoient & déchiroient son sein par leurs fréquens mouvemens. J'eus tout à la fois à défendre mes jours & les siens. L'extinction de sa voix me porta même à venger sa mort .... O Ciel ! mes amis, dit tristement Monsieur *le Blanc* en s'interrompant, que vous imposez une tâche douloureuse à un homme de mon âge, en le forçant de rappeller les écarts & les malheurs de sa jeunesse. Il ne falloit pas avoir toute la sensibilité de ce généreux vieillard pour être navré de son triste récit ; nous le priâmes de vouloir bien l'interrompre, jusqu'à ce qu'il eût la force de nous en raconter la suite, & nous celle de l'entendre.

L'histoire tragique de Monsieur *le*

Blanc avoit répandu trop de triſteſſe dans mon ame, pour ne pas tacher de la diſſiper. J'allai à ce deſſein chez la *Alléon*. Mademoiſelle *des Brillans* y étoit : elle me parut plus belle que jamais. Outre qu'elle avoit les attraits de *Sophie*, elle en avoit encore de particuliers, qui ne contribuerent pas peu à m'intéreſſer en ſa faveur. Je ne ſais ſi elle s'apperçut du trouble qu'elle excitoit dans mon ame ; mais il me parut qu'elle s'en prévaloit pour exagérer ſes reproches ſur ma longue abſence. Je me remis aſſez bien pour lui dire que la ſimple amitié ne devoit pas être ſi exigeante que l'amour, & que le ſort d'un ami ne pouvoit être traité comme un crime d'amant. Elle parut craindre que je ne priſſe le change ſur ſes ſentimens, & les rapporta ſi bien à l'amitié, que je n'eus pas lieu de douter qu'elle ne conçut rien autre pour moi. Dieu ! que le portrait qu'elle en faiſoit étoit agréable, qu'il étoit ſéduiſant, & que j'avois de plaiſir à l'entendre ! Rien n'auroit pu m'en diſtraire, ſi l'on ne nous eût engagé à

jouer. Mon esprit a toujours été trop attaché à la Philosophie, pour ne pas haïr un passe-temps qui prouve la futilité de l'esprit, & développe les vices de l'ame. Cependant je ne pus refuser à la belle *des Brillans* une complaisance qu'elle regardoit comme indispensable de la part d'un Gentilhomme. On fit un Pharaon : car il n'y avoit que des jeux de hasard dans cette maison, qui, ainsi que j'aurois pu ou que j'aurois dû le dire, n'étoit rien autre qu'un tripot. Ces sortes de maisons sont des especes de galeries, où l'on voit les portraits des hommes tels qu'ils sont. L'intérêt qui les anime fait voir de combien de ruses, de friponneries, de duretés, de trahisons ils sont capables, pour acquérir, ou pour défendre la possession de l'or. L'étude que j'ai toujours aimé à faire du cœur humain fut peut-être le motif qui m'engagea à y retourner plus souvent que ne devoit le faire un homme de probité & raisonnable.

Mon assiduité dans cette maison me mit à portée d'y rencontrer un jour

une femme dont l'air contrit & humilié contraſtoit beaucoup avec l'élégance & la coquetterie de ſa parure. Les malheureux ont toujours eu droit d'intéreſſer mon cœur. Je m'approchai de cette perſonne ; & après lui avoir ſuffiſamment exprimé par mes regards combien j'étois touché de ſon affliction, je haſardai de lui en demander la cauſe. Hélas ! Monſieur, me dit-elle, l'honneur & la vertu, la baſſeſſe & le vice ſont le ſujet de mes chagrins. Un pareil début me fit prêter l'oreille la plus attentive au récit qu'elle me fit en ces termes : mon cœur a été la dupe de mes yeux ; j'ai aimé ſans examen, & j'ai épouſé ſans réflexion un homme dont les agrémens extérieurs ne maſquoient que trop bien les vices de l'ame. A peine ai-je été liée à ce malheureux, qu'il m'a fait éprouver la tyrannie qu'exercent d'ordinaire chez eux ces gens qui ſe ſacrifient aux prétendus plaiſirs de la ſociété. Le lâche, après avoir diſſipé tout mon bien, exige que je ſacrifie mon honneur pour fournir à ſes dépenſes. Ce

motif ne m'y détermineroit pas, malgré les cruautés qu'il me fait éprouver journellement : mais un petit enfant que ma tendreſſe me fait alaiter moi-même, & à qui l'aliment naturel manque par la miſére où je me trouve plongée, me décide à faire une démarche qui va me couvrir à jamais de honte & d'infamie; & j'attens dans cette maiſon, ſous cet habit d'emprunt, un homme riche, avec qui mon indigne mari eſt en marché de mes funeſtes charmes. Ah! Monſieur, quelle cruelle ſituation! Je me vois réduite à être mere dénaturée, ou femme deshonorée. Je l'avouerai, le récit de cettte infortunée réveilla toute mon horreur contre les hommes. Les vices de l'humanité déſarmeront toujours ſes plus zèlés défenſeurs. Je devois plus que des conſeils à cette malheureuſe : auſſi ne m'en tins-je pas là; j'acquittai la dette que j'avois contractée avec elle dès l'inſtant qu'elle m'avoit découvert ſes beſoins, & je ſortis précipitamment de cette maiſon, où les charmes de Mademoiſelle

des Brillans, ne purent me retenir une minute, tant le récit que je venois d'entendre, occupoit & attrifloit mon ame. La Comteſſe, que je revis ne put même par ſes douceurs & par ſon affection, me diſtraire de l'idée de cette infortunée. Ce n'étoit point de l'amour que je ſentois pour cette femme. La Vertu ſi bien caractériſée n'inſpire que du reſpect, ſi j'éprouvois encore quelqu'autre ſentiment pour elle, c'etoit l'eſtime, la pitié. Ce dernier, me fit concevoir le projet de tenter la fortune du jeu pour me mettre à portée de réparer la ſienne. Il me parut que ce motif contribuoit à mon bonheur : je gagnai beaucoup en peu de temps. Un jour que j'étois allé chez *la Alléon* à deſſein de remettre mon bénéfice à l'inconnue, on me preſſa de tenir la banque ; j'acceptai une propoſition qui me ſervoit de prétexte pour l'attendre ; j'eus encore un bonheur extraordinaire. Le ponte qui perdoit le plus, attira l'attention de tous les Spectateurs par le flegme & la ſérénité qu'il montroit.

Une main appuyée sur sa carte & l'autre passée dans son estomac ; il poussoit à la banque, en souriant, toutes les sommes qu'il perdoit. Quelqu'un lui ayant fait compliment de cette tranquillité. Elle n'est qu'apparente, dit-il avec feu, en se déboutonnant & en montrant des lambeaux de chair qu'une rage secrette lui avoit fait déchirer avec ses ongles (*). Ce spectacle sanglant fit cesser le jeu & me fit même promettre de ne plus m'en occuper. Je me reprochois en secret d'avoir peut-être contribué à la ruine d'une personne en cherchant à faire la fortune d'une autre. C'est ainsi que toutes les actions de l'humanité, même les meilleures, se sentent de sa foiblesse.

Je m'occupois de ces réflexions en revenant le soir chez moi, lorsque je fus tout à coup colleté par un homme qui me demanda à voix basse la bourse ou la vie. L'emploi que je voulois

(*) Ce trait est neuf dans cet ouvrage, & s'il a paru dans un autre, c'est sûrement d'après celui-ci dont le Manuscrit a passé dans plusieurs mains.

faire de l'argent dont j'étois porteur me le faisant regarder comme un dépôt, je me résolus à faire une vigoureuse défense pour empêcher qu'on me le prît. J'attaquai moi-même le voleur avec tant de force qu'il fut obligé de me demander grace à genoux. O Ciel! quel fut mon étonnement, quand je reconnus à la lueur d'une lanterne cet homme pour être celui qui s'étoit déchiré le sein dans la maison d'où nous sortions. L'action qu'il venoit de commettre & la posture dans laquelle je le voyois, l'humilioient assez sans que je l'accablasse par les moindres reproches, & quand j'aurois voulu lui en faire, l'aveu qu'il me fit de sa misére, de celle de sa famille, auroit suffi pour m'en empêcher. Qu'étoit-il besoin, lui dis-je, d'exposer votre honneur & vos jours pour reprendre un bien qui vous a appartenu & que votre infortune vous donne un si juste titre de revendiquer. Je consens de grand cœur à vous le rendre, mais je veux être assuré que votre famille qui y doit prétendre

plus que vous, en profitera, je vais donc vous reconduire afin de vous voir remettre cette somme à votre femme en ma préſence. Il y conſentit & me conduiſit chez lui, en me montrant autant de repentir de ſa baſſeſſe que de reconnoiſſance pour mon procédé. C'eſt ici où le Lecteur ſenſible pleurera avec moi ſur les vices & les malheurs de l'humanité. Ce joueur tenoit ſa femme dans un grenier lambriſſé, où l'on voyoit à peine les meubles les plus néceſſaires à la vie. Cette infortunée frémit en me voyant entrer avec ſon mari. Son émotion réveilla ma curioſité; je m'approchai d'elle pour découvrir ſes traits à travers les linges groſſiers qui lui ſervoient de coëffures, & je reconnus la vertueuſe femme pour laquelle j'avois ſi bien défendu mon argent. Venez-vous perdre le prix de vos bienfaits! Viens-tu mettre le comble à tes lâchetés, nous dit-elle à l'un & l'autre? Le joueur ne me donna pas le temps de la raſſurer. Il lui fit avec ingénuité l'aveu humiliant de ſes baſ-

ſeſſes & de ce qu'il appelloit ma généroſité. Je m'empreſſai de compter à cette Dame l'argent en queſtion, & j'avoue que j'étois ſenſible au plaiſir ſubit que la vue de tant de louis parut lui faire. L'or, il eſt vrai n'eſt qu'une pouſſiere; mais, la cupidité de l'homme y a attaché un prix ſi néceſſaire à la vie, qu'il ſe rejouit en voyant, non la matiere en elle-même, mais le principe de ſa ſubſiſtance.

La nuit étoit fort avancée, mes Hôtes ne voulurent point permettre que je m'expoſaſſe à revenir chez moi; de mon côté, je ne voulus pas non plus les quitter, que je ne fuſſe sûr que leurs fonds ſeroient placés utilement. Nous allâmes de très-bonne heure le lendemain chez un Notaire où j'engageai le joueur à faire l'acquiſition d'une terre qui étoit à vendre dans le Poitou. Je lui fis enviſager que c'étoit le meilleur emploi qu'il pût faire de ſes fonds, tant pour en aſſurer l'héritage à ſon enfant, que pour ne pas s'expoſer à en diſſiper les revenus. Je lui vantai la vie privée de la Campagne,

qui nous rapproche de l'état de nature dont l'ambition nous a privé, en nous jettant au milieu du trouble des Villes & des Cours. Il seroit difficile d'exprimer les témoignages de reconnoissance de ces deux époux. Ils auroient bien voulu se mettre à portée de les répéter souvent, mais je ne m'interdis le plaisir de les revoir, que dans la crainte que quelque foiblesse ne ternit la générosité des services que j'avois rendu à cette jeune personne. Je l'avois assez vue pour faire son bonheur, avois-je besoin de la revoir?

Les hommes posément généreux, les dévots, par exemple, me reprocheront de n'avoir pas partagé mes bienfaits entre cette famille & la mienne; mais cette combinaison suppose une tranquillité d'ame que je n'ai jamais éprouvée en présence des malheureux. Ces espéces de Censeurs seront plus fondés à me reprocher l'étroite liaison que je formai avec la *des Brillans*, & dont l'ordre de mes mémoires exige que je fasse l'aveu. Je trouvai un jour cette beauté qui reposoit

mollement sur un sopha; quoique ses yeux fermés dérobassent l'éclat frappant de la Beauté, le coloris de ses joues laissoit encore voir les traits flatteurs des Graces. Je jouis peu de temps de cette agréable spectacle. Cette fille s'éveilla, s'appliqua à réparer le désordre de ses habits, qui ne me sembla que mieux ordonné. Elle étoit belle, son attitude étoit voluptueuse, & j'étois homme. Mon premier mouvement en fut une preuve, Mademoiselle *des Brillans* le repoussa de maniere à m'en faire rougir. Elle parut sensible à ma confusion & vouloit la dissiper, en m'adressant ce discours.

Chevalier, quand je m'oppose à vos transports, c'est qu'ils me semblent n'appartenir qu'aux sens & déroger à cette pureté de sentiment que je veux qui soit établie entre nous. Je l'assurai que sa délicatesse rappelloit toute la mienne; mais, elle m'interrompit en me disant: Si cela est, comme je me le persuade, je serois assez curieuse que nous puissions un jour tenter une

épreuve philosophique, qui pour être bizarre n'en seroit pas moins courageuse : je voudrois, continua-t'elle, en mettant plus de volupté dans son attitude, que négligeant les précautions que la bienséance a imaginées contre la foiblesse humaine, nous eussions la force de nous permettre certaines libertés qui n'appartiennent d'ordinaire qu'aux Amans. Retenus tous deux par une estime réciproque, par une vanité personnelle, nous craindrions également, & de tenter, & de succomber. Que dis-je, ajouta-t'elle en laissant tomber négligemment son beau bras sur mon épaule, nous serions assez au-dessus du commun des hommes pour braver les dangers qu'ils prouvent ; ainsi, mériterions-nous à juste titre le nom de Philosophes. Elle me fixa avec un sourire enchanteur & reprit : Il seroit singulier qu'une Étrangere, une femme née dans des climats sauvages en comparaison de celui-ci, l'emportât par cette espece de stoïcisme sur toutes vos Dames, si vantées pour la sagacité de leur esprit,

& la délicateſſe de leur cœur.... Mais, peut-être regardai-je, comme un exploit glorieux ce qui ne ſeroit qu'une action indifférente ; il faudroit pour qu'elle eût du mérite que votre cœur fût aſſez libre pour pouvoir penſer à moi. Eh, le moyen que tout occupé de la divine *Sophie*; il puiſſe ſeulement ſoupirer un inſtant pour un autre... Ah! Madame, pourquoi me rappellez-vous le ſouvenir d'une ingrate qui ne m'a que trop donné ſujet de l'abandonner.... Vous ſavez quels ſont mes griefs contr'elle, & s'il étoit poſſible que je ne vous les euſſe pas aſſez détaillés, cet écrit ſuffira pour vous en convaincre. Je lui montrai alors la derniere lettre que j'avois recue de cette Amante ; elle la lut à pluſieurs repriſes, ſourit, & me dit en me la remettant : Chevalier, j'en ai aſſez vu & cela me ſuffit.... Eh bien! Madame, douterez-vous encore de la liberté de mon cœur....? Non, mais je puis toujours me méfier du pouvoir de mes charmes ..... Mes yeux ne vous en aſſurent que trop, repris-je

en imprimant un baiſer ſur ſa main que je ſurpris à la dérobée.... Vous voyez, me dit-elle, que je tente déjà l'entrepriſe, puiſque je vous laiſſe faire & que je me combats moi-même en reprimant le plaiſir que j'éprouve. Oui, Chevalier, ſi j'étois aſſez foible pour me ſoumettre à l'amour, ce n'eſt qu'à vous ſeul qu'il pourroit devoir ſon triomphe..... Un ſi tendre aveu me tranſporta; je me précipitai aux genoux de cette belle que j'embraſſai mille fois; elle jettta un regard languiſſant ſur moi, voulut m'ordonner de me lever, & n'eut pas la force de proférer une parole. Un ſeul ſoupir fut ſa réponſe. Un mouvement machinal ayant fait rencontrer nos deux bouches, ſembla les réunir pour nous communiquer nos ames... Moment délicieux, mais funeſte! le plaiſir chaſſa le ſentiment, la raiſon ſuccomba, & l'Amour fut vainqueur. Le remords ſuit de près le crime. Un morne ſilence & des larmes ameres ſuccédérent à notre foibleſſe. Dès que nous fûmes revenus de notre trouble, nous

semblâmes nous accuser & nous justifier mutuellement par nos regards confus & nos paroles entre-coupées... Cette journée marquée par le plaisir eût été passée dans le chagrin, si l'esprit de Mademoiselle *des Brillans* ne fût parvenu à le dissiper. Quelques traits de sa conversation ayant excité ma curiosité sur son origine, je la priai de me faire le récit de ses Aventures, elle se fit un plaisir de me satisfaire & commença son Histoire de cette sorte.

HISTOIRE
DE MADEMOISELLE *DES BRILLANS.*

CE que j'ai à vous dire du lieu de ma naissance tient du prodige. Je suis née dans le sein de la Terre, & je suis peut-être la seule de mes compatriotes qui en ait vu la surface, & qui ait joui de la chaleur & de l'éclat du Soleil. Je dois satisfaire votre curiosité sur la nature de mon pays, avant que de vous apprendre qui je suis.

La Pologne, ma Patrie, eſt comme vous le ſavez dans doute, un pays couvert de riches Campagnes, de vaſtes prairies & de belles forêts. Cracovie, Capitale du Duché de ce nom & de tout le Royaume, eſt ſituée ſur la riviere de la Viſtule dans une grande plaine, où l'œil ſe perd en contemplant les riches productions de la nature. Je ne pourrois vous faire qu'imparfaitement la deſcription de cette Ville, l'une des plus fameuſes du monde tant par la profondeur des foſſés, l'épaiſſeur des murs, & la force des tours qui la défendent, que par l'alignement & la largeur des rues, la hauteur & la ſymétrie des maiſons, le nombre & la magnificence des Palais qui la décorent. Celui des Rois bâti ſur une éminence, ſemble s'élever au-deſſus des autres pour les effacer par la nobleſſe de ſon architecture, le goût de ſa diſtribution, & la beauté de ſes triples galeries, ainſi que par la richeſſe de ſes emmeublemens, la perfection de ſes peintures, & le charme de ſon point de vue.

J'aurois tort de m'étendre avec oſtentation, ſur tant de magnificences qui me ſont preſque étrangeres, puiſque je ſuis née comme je vous l'ai dit dans le ſein de la Terre. A quelques lieues de Cracovie eſt une mine de ſel que l'on appelle *Bochnia*, qui fut trouvée en 1252. L'extérieur de cette ſaline n'a rien de plus extraordinaire que vos carrieres. L'ouverture par laquelle on y deſcend eſt à peu-près la même que les leurs ; mais ſon extrême profondeur & plus encore ce qu'elle contient, paroîtront prodigieux aux gens qui ne connoiſſent d'autre pays que ceux de votre atmoſphere. Après avoir deſcendu plus de trois lieues dans la terre par des cables & des échelles de corde. On eſt tout étonné de l'éclat reſplendiſſant qu'on trouve dans un ſouterrein ſi profond. Il eſt ſoutenu de toutes parts par des piliers artiſtement taillés dans le ſel, & qui ſemblent, à l'aide des flambeaux qui vous éclairent autant de colonnes de criſtal parſemées de diamans ; vous êtes encore plus ſurpris

quand en parcourant cet espace immense, vous appercevez qu'on a percé des rues, qu'on a formé des places, fabriqué des maisons dans cette espece d'abîme, où plus de cinq cens ménages habitent, en observant les Loix que des Juges y prononcent dans un tribunal, & la religion que des Prêtres y enseignent dans un Temple.

Mon pere, nommé *Sigismond*, né ainsi que moi dans cette Ville ténébreuse, est à la tête de l'espece de gouvernement démocratique qui y est établi. Cette Place éminente le met à portée de faire les honneurs de la Ville au peu d'Etrangers qui osent y descendre par curiosité. On n'y voit presque jamais venir de Français, soit que leur mollesse naturelle soit effrayée d'une telle tentative, ou que leur présomption ordinaire dédaigne de pareils prodiges. Le seul que j'y aye vu a été cause de toutes les aventures de ma vie. C'étoit un Médecin qui parcouroit la Terre pour en découvrir & en admirer les productions. La profondeur de son esprit, l'excellence de son caractere

lui

lui gagnerent à la fois & le cœur de mon pere & le mien. La modeſte retenue dans laquelle on éléve les Demoiſelles Polonoiſes ne me permettoit pas de lui laiſſer voir mes ſentimens, mais la pénétration qui eſt propre aux Cavaliers Français, les lui fit bientôt connoître. Il m'invita un jour à aller avec lui chercher des ſimples au bord de la ſource d'eau douce qui paſſe dans cette Saline. Il prit occaſion de cette ſingularité pour admirer les prodiges de la Nature, & fût galament me féliciter de mes charmes, comme s'ils euſſent été eux-mêmes plus admirables encore. L'embarras avec lequel je lui répondis, lui fit aſſez comprendre que je partageois ſon amour. Il profita de cette découverte pour me propoſer un enlévement. Il prétendit m'intéreſſer à connoître ce Monde; mais je l'avouerai, ce fut moins la curioſité de voir votre hémiſphere, que le plaiſir d'y vivre avec lui qui me décida. Le jour du départ fut arrêté entre nous, & je l'attendis, non avec l'inquiétude convenable à une perſon-

ne ſans expérience, mais avec l'impatience naturelle à une Amante enflammée. Mon attachement pour ce jeune homme, l'emporta ſur celui que je devois à mon pere, tant l'amour a de pouvoir ſur un jeune cœur. Le ſentiment le remue, mais les paſſions l'entraînent. M'étant traveſtie en ſimple ouvrier, je me mêlai avec ceux qui conduiſoient à l'aide des chevaux, une colonne de ſel, juſqu'à l'ouverture de ce ſouterrein, & je me mis ſur la machine qui tiroit cette matiere du ſein de la Terre. Le Médecin me tint dans ſes bras & m'aida à ſupporter la fatigue de ce ſingulier voyage, qui dura près de ſix heures. A peine fus-je arrivée ſur la terre, que la vue & la reſpiration me manquerent tout-à-coup. Le Docteur y mit ordre auſſitôt, & me raſſura en m'apprenant que c'étoit l'effet naturel que devoient produire ſur moi la clarté du jour & la ſubtilité de l'air qui m'étoient étrangeres. Comme nous avions tout à craindre des perquiſitions que pouvoit faire mon pere, nous prîmes le parti de ſé-

journer quelque-temps dans les forêts voiſines. Nous fimes une cabane de branches d'arbres, que nous entremêlames de ronces & d'épines pour nous défendre pendant les nuits, des Sangliers, des Ours, & des autres bêtes ſauvages dont ces forêts ſont peuplées. Mais, hélas! toute la prévoyance de l'homme, ne peut le mettre à couvert des accidens auſquels il eſt naturellement expoſé. Quand nous crûmes avoir aſſez ſéjourné dans ces forêts, nous nous réſolûmes à y marcher juſqu'à ce que nous fuſſions à portée de prendre une chaiſe de poſte qui nous conduiſît en France. Cétoit en Eté. La chaleur m'ayant forcée, à prendre du repos, nous nous aſsîmes dans l'endroit le plus épais du bois pour nous dérober aux ardeurs du Soleil. Habituée à vivre dans les entrailles de la Terre, toutes les curioſités de ſa ſurface m'étoient étrangeres & nouvelles. Je fus extrêmement ſurpriſe de voir ſortir un eſſaim d'abeilles, qui s'étoient retirées dans le creux d'un arbre, ainſi qu'elles ont coutume de le faire dans

nos forêts où l'on en voit beaucoup, malgré les froids excessifs du climat. Le Médecin se plût à me faire la description des travaux & du Gouvernement de ces especes de Républiques. Comme il vit que je craignois d'être blessée par ces petits insectes, il se leva à dessein d'aller couper une branche d'arbre pour m'en défendre, & n'en ayant pas trouvé à sa portée autour de nous, il s'enfonça dans le bois pour en chercher. Il me parut qu'il tardoit à revenir; je l'appellai à plusieurs repriſes sans qu'il répondît. Impatiente de le revoir j'allai à sa rencontre. Je suivis d'abord le sentier qu'il avoit pris; mais ce petit chemin se perdant dans les détours de mille autres, je marchai autant qu'il me fut possible sur la trace de ses pas; celle-ci me conduisit à la longue à celle d'un sang qui paroissoit nouvellement répandu. Tout mon corps frémit à cette vue, & je serois morte de frayeur si je me fusse persuadée que ce fût le sien. Hélas! Je ne tardai pas à en être convaincue. Je vis mon Amant étendu par terre sans

couleur & sans vie ; son corps à demi rongé étoit encore en proie, à la voracité d'une horrible Panthere qui achevoit de lui déchirer les entrailles, qui lui arracha le cœur & se sauva en m'entendant approcher. Cette bête féroce en fuyant laissa tomber de sa gueule ensanglantée ce cœur encore fumant. La précipitation avec laquelle je courois toute égarée me le fit écraser sous mes pieds. Je ne pus résister à tant d'horreurs. Je tombai sur ces précieuses dépouilles. Toutes sanglantes qu'elles étoient, je fis un dernier effort pour y porter mes lévres, & y imprimer des baisers d'amour & de désespoir..... L'infortunée *des Brillans*, en étoit là de son récit quand un jeune Seigneur de sa Nation entra chez elle. Eh vîte, Mademoiselle, lui dit-il, hâtez-vous de partir ; ce jour même il faut que je vous emméne. Ils s'entretînrent ensuite assez long-temps en Polonois. Je crus comprendre à leurs regards qu'il étoit question de moi dans leur conversation. Cette Demoiselle se fit habiller pendant ce temps-là à la mode de son

pays. Cette singuliere parure lui prêta encore de nouveaux charmes à mes yeux. Elle avoit une jupe fort courte d'une étoffe chamarée en or & en argent, & un espéce de juste-au-corps pareil, doublé de martre Zibeline, le tout agraffé & garni avec des pierreries montées sur des chaînes d'or émaillées, qui formoient différens festons & des lacs d'amour éblouissans autour de cette belle personne. On voyoit aussi briller dans ses cheveux une espece de couronne de diamans, qui étoit surmontée d'un bonnet en étoffe brodée d'Hermine.

Une parure si galante n'étoit que trop propre à relever les charmes de ma chere *des Brillans*. Je les contemplois en silence, mes yeux, seuls interprêtes de mon cœur, lui disoient en secret : Pourquoi me quittez-vous adorable beauté ? Qu'allez-vous devenir ? Que deviendrai-je moi-même ? Pourrez-vous vivre sans moi? M'est-il possible de vivre sans vous ? S'ils ne disoient rien de plus, c'est sans doute que les larmes que je m'efforçois

de retenir, en effaçoient l'expreſſion. Mlle. *des Brilians* s'apperçut de mon agitation ; elle parut la partager en me jettant des regards langoureux & en ſoupirant. Voyant enfin l'inſtant fatal de notre ſéparation qui s'approchoit, elle m'adreſſa ce mots : ce moment eſt ſans doute le plus déſeſpérant pour notre cœur ; mais il doit être le plus glorieux pour notre eſprit. Ce n'eſt pas aſſez d'être Amans paſſionnés ; il faut être Philoſophes courageux. Les moindres larmes aviliroient nos ames ſans remédier à nos maux. Un enchaînement de malheurs que je n'ai pas eu le temps de vous raconter en entier, me force à diſparoître ſans pouvoir vous dire où je vais ; mais, qu'il vous ſuffiſe de me laiſſer amoureuſe & fidelle. Ce que j'ai fait pour vous ; le regret que j'ai de vous quitter ; l'envie que j'ai de vous revoir, vous ſont garants de mes ſentimens à venir & des efforts que je ferai pour vous rejoindre le plutôt qu'il me ſera poſſible. Adieu, mon cher Chevalier, adieu, me dit-elle, en me ſerrant affec-

tueusement la main, & en montant dans une voiture qui la déroba bien-tôt à ma vue.

Cette aventure s'étoit passée avec trop de rapidité pour que j'eusse le temps de réfléchir mûrement, sur le chagrin qu'elle devoit me procurer. Je ne le pus faire qu'après notre séparation. A juger de Mademoiselle *des Brillans* par sa parure, par ses sentimens, par son éducation, & par ce qu'elle m'a raconté, me disois-je, c'est une fille de distinction. Elle seule pouvoit réparer toutes mes pertes. Elle seule pouvoit combler mon bonheur, & je l'ai perdue. O Ciel! Perdue m'écriai-je! Quoi je ne reverrois plus cet adorable objet? Objet enchanteur, à qui je dois les plus doux momens de ma vie! Qui m'a prodigué les plus tendres faveurs! Qui a sçu me les faire acheter & me les rendre plus précieuses. Je ne pouvois me familiariser avec l'idée de ne la plus revoir, de ne plus jouir de ses embrassemens, & de ne plus lui prodiguer mes caresses. Nos plaisirs passés qui m'étoient encore présens,

ſes promeſſes qui me paroiſſoient ſacrées, me perſuadoient qu'elle ne pourroit ni m'oublier ni me manquer de parole : tout juſqu'à ſon dernier regard, étoit garant de ſon retour à mon cœur amoureux & prévenu. Elle me donnera de ſes nouvelles, je la reverrai dans peu, me diſois-je, elle m'achevera l'Hiſtoire de ſes malheurs, j'oublierai les miens dans ſes bras : nous nous ſuffirons à nous-mêmes ; contens de nous retrouver ; contens de nous aimer, nous ne vivrons que pour nous ; notre amour & notre poſſeſſion nous tiendront lieu de tout. Ainſi me repaiſſois-je d'idées flatteuſes, tandis qu'on me préparoit de nouveaux chagrins, & qu'on en commençoit la chaîne funeſte.

Si mon nouvel amour avoit amolli mon cœur, il ne l'avoit point corrompu. Au contraire, plus il s'étoit attendri pour les charmes de Madamoiſelle *des Brillans*, plus il étoit ſenſible au ſort de la belle *Julie*. Je preſſois depuis long-temps Monſieur *le Blanc*, de me l'apprendre préciſément, & il ne répondoit que d'une maniere vague à

mes instances. J'allai un jour chez lui à dessein de le forcer de me parler plus positivement. Vous m'avez promis, lui dis-je, d'obtenir de la Comtesse qu'elle me permît de revoir sa fille. J'ai assez long-temps attendu l'effet de vos promesses ; j'aurois lieu de douter de votre sincérité, si vous tardiez davantage à me satisfaire. Allons, Monsieur, allons voir *Julie*. Vous la reverrez, me dit-il ; mais cette satisfaction vous coûtera sans doute, car vous me forcez à vous le dire. La Comtesse exige que vous lui donniez la main pour prix de ce bienfait, & vous ne l'obtiendrez jamais qu'à cette condition .... Quoi, vous pensez ! & vous vous chargez d'une pareille proposition ! Vous avez pu l'écouter ! y répondre ! ..... Elle m'a parue aussi ridicule qu'à vous : je me persuadois même que vous ne pourriez pas l'accepter ; mais les réflexions que j'ai faites, les protestations de la Comtesse & les soins généreux qu'elle prend de votre fortune à votre insu, m'ont enfin fait changer de sentiment. Je crois que vous n'avez point à rougir

en faisant dans votre situation ce que Monsieur le Comte lui-même auroit dû faire dans la sienne. Si la Comtesse s'est portée à des extrêmités, c'est l'excès de son amour pour vous, qui l'y a déterminée. Ce même amour étant satisfait deviendra tranquille. Cette Dame vient de me donner une preuve de son heureux retour sur elle-même, en obtenant du Ministere un emploi considérable pour vous. Voyez à quoi vous voulez vous résoudre ? En consentant à cette demande, vous pouvez dès-lors revoir *Julie*, faire le bonheur de la Comtesse & combler votre fortune. En refusant ce que je vous propose, *Julie* sera perdue pour vous, vous désespérerez sa mere, & vous languirez dans l'indigence. Qu'elle alternative ! m'écriai-je, & par qui m'est-elle proposée ? Les sentimens des honnêtes gens sont faciles à pénétrer. Monsieur *le Blanc* lut dans mon cœur, le consentement que ma bouche auroit refusé. Il ne voulut pas pousser plus loin la contrainte affligeante où il me mettoit ; il chercha même à

l'adoucir par les démonſtrations de la plus douce amitié. Il me ramena à la maiſon ; parla en particulier à la Comteſſe & vint me rejoindre avec elle. Il ſut ſi bien monter la converſation qu'il la rendit agréable pour nous. Madame *de Senneval*, profitant ſans doute des avis qu'il venoit de lui donner en ſecret, voulut diſtraire entiérement les triſtes idées qui pouvoient m'occuper ; & pour y parvenir, elle le pria d'achever de nous raconter ſon Hiſtoire. Je conſens volontiers à ce que vous voulez, lui dit-il, je publierois même mes aventures, ſi elles pouvoient ſervir d'exemples utiles à ceux qui, comme moi ont des paſſions malheureuſes, ajouta-t-il en me jettant un regard. Cette apoſtrophe indirecte me tira de la rêverie dans laquelle j'étois plongé, & me fit prêter toute mon attention à ce qui ſuit.

Continuation de l'Hiſtoire de Monſieur LE BLANC.

Les coups récidivés que je portois à l'oncle de Madame *Deſſalles*, l'ayant mis hors de combat ; il eut la lâcheté de crier à la Garde ſur moi. Elle vint & j'euſſe été pris infailliblement, ſi je ne me fuſſe ſauvé auſſi-tôt. Ce vil ennemi eut encore la baſſeſſe d'aller faire ſa plainte chez un Commiſſaire, comme ſi j'euſſe été un aſſaſſin. Il exigea même que ma malheureuſe Amante dépoſat contre moi, & travaillât par-là à faire perdre la vie à celui qui avoit ſauvé ſes jours. On le porta chez lui où ſa niéce l'accompagna. Elle donna enſuite tous ſes ſoins pour découvrir l'aſyle ſecret où je m'étois mis par précaution. Elle m'apprit en verſant un torrent de larmes tout ce qu'on lui avoit fait faire contre moi ; elle ne me cacha pas même que cette affaire étant pourſuivie au criminel, j'étois décrété & que je n'avois pas trois jours à jouir de ma liberté ; après quoi je ſerois pourſuivi pour perdre la vie comme aſſaſſin. Ce

titre deshonorant me causa encore plus d'horreur que la crainte du trépas. On me conseilla de passer dans le pays étranger, & la mort de mon ennemi ayant aggravé mon affaire, je fus contraint de m'y résoudre promptement. J'en donnai avis en secret à ma Maîtresse. Je n'en avois pas besoin, elle prenoit trop de part à tout ce qui m'intéressoit pour ignorer aucune de mes démarches. Elle vint me trouver la veille de mon départ, & me pressa de lui dire quel seroit le lieu de ma retraite, afin de m'y venir joindre. Je refusai de satisfaire sa curiosité & m'opposai à ce qu'elle voulut. Je la priai même de renoncer désormais à un amour qu'elle ne pouvoit plus entretenir sans honte, depuis que j'étois l'auteur de la mort de son oncle. Madame *Dessalles*, m'aimoit à l'excès, elle me voyoit malheureux à cause d'elle, obligé de me bannir de ma Patrie ou de perdre la vie ; c'étoient autant de raisons pour ne point m'abandonner : mais je l'estimois, je voyois que mon amour ne pouvoit que la deshonorer, & c'é-

toient auſſi autant de raiſons pour y renoncer à jamais. Je refuſai toutes ſes offres avec fermeté, je m'arrachai même avec une eſpece de dureté de ſes embraſſemens, & je lui dis un éternel adieu. Ses larmes & ſes gémiſſemens déchirerent mon cœur, mais elles ne purent amollir ſon courage. Je partis en poſte de Paris pour me rendre à Strasbourg & de-là à Ratisbonne, Ville Impériale d'Allemagne, pour laquelle j'avois des lettres de recommandation, & que je regardois comme l'aſyle le plus agréable que je puſſe choiſir, à cauſe du grand concours, & de la magnificence que ſes Diettes me ſembloient devoir y attirer. Mais je fus bien trompé dans mon attente; cette Ville eſt peut-être la plus triſte de l'Allemagne. On n'y voit que des rues mal percées, des Places irrégulieres, des maiſons gothiques. Il n'y a aucun bel édifice. Les Egliſes mêmes, contre l'uſage des Allemans, n'annoncent que la ſimplicité & le mauvais goût. Si quelque choſe peut y mériter les regards, c'eſt le fleuve du Danube qui baigne

ſes murs ; ſon large Pont de pierre, & ſi vous voulez les Forges de cuivre & les moulins à planches qui ſont ſitués dans une de ſes Iſles. Le méchaniſme ſeul y tient lieu des forces humaines ; c'eſt lui qui agite les ſouffiets, qui bat les enclumes des forges ; c'eſt encore lui qui meut les ſcies des moulins à planches, & qui pouſſe les piéces de bois ſous leurs dents, en ſorte que vous voyez en très-peu de temps d'un côté le cuivre fondu, coulé & battu, & de l'autre, un arbre entier diviſé en quantité de planches, ſans pour ainſi dire que les hommes y ayent mis la main.

Je conſidérois un jour toutes ces choſes, lorſque des cris affreux que j'entendis retentir dans les airs, m'attirerent ſur le rivage. Je vis une barque, qui, battue par les vagues agitées, & pouſſée par la rapidité des eaux reſſerrées, venoit de ſe briſer contre une des arches du pont. A peine fût-elle fracaſſée, que je vis un nombre infini de perſonnes s'engloutir dans les flots. L'inſtant d'après elles reparurent ; les unes déjà ſuffoquées,

flottoient sans connoissance au gré des vagues ; les autres, transportées de rage, s'attachoient aux débris que les vents en courroux jettoient ça & là. Deux femmes entr'autres embrassant étroitement une planche furent jettées sur la greve. La compassion me fit promptement sortir de l'Isle pour aller à leur secours. Dieu ! quelle fut ma surprise & mon attendrissement, en reconnoissant une de ces femmes pour Madame *Dessalles*. Tout autre qu'un Amant n'eût pu la reconnoître, tant elle étoit défigurée. Sa voix se réfusa à son amour : elle ne put me parler ; mais elle me serra étroitement la main, & me jetta un triste regard, qui ne fut que trop expressif. Je la fis transporter chez moi, où je donnai tous mes soins à la ranimer. Je ne me rapelle pas sans douleur les tendres reproches qu'elle me fit, dès qu'elle eut la force de parler. Cette Amante infortunée avoit tout vendu & tout sacrifié pour venir me joindre. Elle avoit renoncé à sa patrie & à sa famille pour s'attacher à moi :

mais ces sacrifices entraînoient aussi celui de son honneur, puisqu'elle se proposoit d'épouser le meurtrier de son oncle; & c'en étoit assez pour que je refusasse cette proposition. Je m'armai de fermeté, & même de rigueur, pour m'opposer à son dessein. Eh! que m'importe la France; que m'importe l'Univers entier, me dit-elle, je suis avec vous; si vous partagez mon amour .... Je l'interrompis brusquement; je me servis des raisons les plus fortes pour la dissuader; & voyant que je ne pouvois pas y réussir, j'employai l'expédient le plus sûr, mais le plus triste. Je m'arrachai de ses bras; je me dérobai de sa présence, & je pris la poste pour m'en séparer à jamais. J'eus cependant la précaution de la recommander à la femme qui l'accompagnoit, avant que de partir pour Munich, Capitale de la Baviere, où je me proposois d'aller demander du service. L'empereur Charles VII. y tenoit sa Cour, & la rendoit la plus brillante de l'Empire. J'eus l'honneur de lui baiser la

main, ainſi que cela ſe pratique en Allemagne. J'étois François, & c'étoit une raiſon pour que ce Prince m'accordât ſa bienveillance. Il donna ordre que l'on me montrât tout ce qu'il y avoit de curieux chez lui. Il eſt certain que la Baviere en général mérite l'attention des voyageurs. C'eſt un pays extrêmement fertile en grains; où l'on voit de très-jolies Villes, telles que Neubourg, ſi agréable par ſa ſituation & par la magnificence de ſes Egliſes décorées en marbre *factice* qui trompe les yeux. Ingolſtat, ſi fameuſe par ſon Arſenal & ſes fortifications, & Munich, ſi belle par la largeur de ſes rues, la grandeur de ſes Places, la multiplicité de ſes Egliſes, la magnificence & la richeſſe de l'intérieur de ſon Palais, qu'on appelle *Réſidence*. On diroit que le luxe & le goût en ayent imaginé les meubles & les ornemens. Non-ſeulement on admire dans la galerie les chefs-d'œuvres des plus grands Peintres, mais encore on voit des appartemens entiers revêtus de marbre, arrangé de maniere qu'il ſem-

ble former des tableaux, qui repréſentent, ſans le ſecours du pinceau, des payſages, des perſpectives, des figures & autres objets, où toutes les regles de l'optique & des ombres ſemblent auſſi-bien obſervées, que ſi c'étoient des peintures. Je ne m'arrêterai point à vous décrire les charmes & la magnificence de deux maiſons de plaiſance de ce Prince, qui ſont autant de ſéjours enchantés par l'élegance de l'architecture, l'agrément des jardins, la beauté des eaux & la richeſſe des figures dorées qui les décorent. L'aventure qui me força de quitter ce pays, exige plutôt que je vous diſe quelque choſe de ſes mœurs. Les hommes y ſont comme dans preſque toute l'Allemagne, braves & francs; mais groſſiers & ignorans, préférant la table & le lit, à l'étude & au travail. Les Seigneurs n'y connoiſſent d'autre mérite que celui de citer ſeize quartiers de nobleſſe, & de boire autant de bouteilles dans un repas. Mais plus ceux-ci qu'on appelle *Cavaliers* ont de morgue &

de fierté, plus les Princes & les Souverains ont de douceur & d'urbanité. Il leur arrive souvent de descendre de leurs rangs & de se communiquer avec des gens fort au-dessous d'eux. Les Dames de Cour poussent sur-tout cet esprit de communication à l'excès. Plus voluptueuses que galantes, elles s'adressent volontiers en fait d'amour à quiconque peut en donner de plus fortes preuves. La tournure de la taille & la vigueur de l'âge sont ordinairement ce qui les décide. Comme j'étois dans mon printemps, ce fut sans doute ce qui engagea une femme de la premiere distinction à me lancer des œillades expressives, seuls préliminaires de galanterie que le sexe employe dans ce pays. Je n'y répondis pas ainsi qu'elle l'auroit desiré, elle se crut engagée à s'expliquer plus clairement. Un soir que nous nous trouvâmes à une *Redoute*, espéce de bals du pays, elle me fit sa déclaration, & m'assigna un rendez-vous, en m'adressant ces mots italiens : *Mio bene, sono inamorata di voi, venite questa notte*

da me; noi avremo insieme un' intrattenimento secreto e molti piaceri. Comme j'étois dans un pays où presque toutes les Dames parlent trois langues vivantes ; je fus moins surpris de l'idiome dont se servit celle-ci, que des choses qu'elle me dit. Elles étoient prononcées par la femme la plus aimable, mais elles annonçoient la moins estimable ; & c'en fut assez pour me donner de l'éloignement pour elle. Le rang qu'elle occupoit me donnant tout à appréhender de son ressentiment, je résolus de quitter le pays, pour m'y soustraire. Dès le lendemain je partis pour l'Angleterre. Je vis Londres, cette émule de Paris par sa grandeur, & plus encore par le concours de gens à talens & de Savans qui s'y assemblent. Le gain considérable que j'y fis à une loterie me mit à portée de fréquenter les premiers de la Nation, parmi lesquels j'y liai une étroite amitié avec le Milord le plus distingué & le plus estimable ; mais ses affaires me l'ayant fait perdre de vue, & les miennes étant accommo-

dées en France, j'y repassai avec cette satisfaction qui est naturelle à tout bon patriote. J'appris en arrivant que Madame *Dessalles* étoit morte dans un Couvent de la Lorraine, où elle avoit vêcu dans la plus grande dévotion. Je demandai de l'emploi au service, où j'ai resté tant que ma fortune & mes forces me l'ont permis; & depuis que j'en suis retiré, je vis avec cette tranquillité d'ame que vous me connoissez, & qui n'est altérée qu'autant que je me rappelle les égaremens & les malheurs de ma jeunesse. Je n'aurois sûrement pas ces regrets, continua Monsieur *le Blanc* en me fixant attentivement, si quelqu'un d'aussi aimable que Madame m'eût offert de fixer mon cœur, d'assurer ma tranquillité. Vous donc mon cher Chevalier, qui trouvez une si belle occasion, profitez-en pour votre satisfaction; pour celle d'une Dame qui vous adore, & d'un ami qui ne mourra point tranquille, qu'il ne vous voie vivre heureux.

La Comtesse étoit trop intéressée

à ce que je consentisse à l'épouser, pour ne pas joindre les sollicitations les plus persuasives à celles de Monsieur *le Blanc*. Elle n'épargna rien pour y parvenir. Les larmes de la beauté, les caresses de l'amour furent autant d'armes qu'elle employa pour combattre la résistance de mon cœur : il étoit naturellement trop foible, pour n'être pas vaincu : mon silence fut une preuve de sa défaite. Mon amante & mon ami profiterent de cette découverte pour m'annoncer qu'ils avoient acheté deux bans ; & comme je voulus cependant objecter quelque défense, ils me persuaderent qu'ils avoient eu lieu d'attendre ce consentement de ma part ; que je l'avois même donné à Monsieur *le Blanc* la derniere fois qu'il m'avoit parlé de cet hymen. Ils intéresserent mon honneur à former ces nœuds ; à l'aide de leurs spécieux raisonnemens, ils en vinrent à arracher mon consentement & à m'annoncer le jour décisif de mon sacrifice. La fortune récompense votre mérite, me dit alors Monsieur

le

le Blanc, le Miniſtre que vous avez ſu fléchir autrefois en faveur du Comte, touché aujourd'hui de votre ſort malheureux, vous accorde un emploi de huit mille livres d'appointemens. Suppoſez que vous ne daigniez pas l'exercer, vous pouvez, à moins de deux cens piſtoles, en faire remplir les fonctions par quelqu'autre; & de cette maniere vous répondrez aux bontés d'un Grand, qui prétend vous aſſurer un état à l'un & à l'autre. J'ai, mon cher Chevalier, par mille raiſons aſſez de droit ſur vous, pour vous forcer à accepter ce parti, qui contribue à mon bonheur, dès qu'il peut faire le vôtre. Vous verrez, continua-t'il, que l'aiſance que Madame vous procure vous affranchira de bien des tourmens qui ſuivent l'infortune. Content de votre menage, & ravi de l'attachement de votre nouvelle compagne, vous vivrez à l'avenir dans une paix profonde. Les fruits de votre hymen deviendront des gages de votre amour. Inſtruits par les leçons & les exemples de leur mere, vos enfans

vous aimeront comme elle. Ils feront l'entrepôt de vos mutuelles careſſes, & l'hymen ſera pour vous un port qui vous mettra à couvert des orages.

Monſieur *le Blanc* étaloit encore ſa ſéduiſante éloquence, quand Madame de *Senneval* l'interrompit pour lui dire: Eh! comptez-vous pour rien le plaiſir qu'aura le Chevalier de reconnoître vos bienfaits, en rétabliſſant une fortune que vous avez ruinée pour nous. Ce motif fut le plus puiſſant ſur mon ame. Monſieur *le Blanc* avoit réellement dû déranger ſes affaires pour rétablir les nôtres. Il avoit fait de généreuſes démarches pour me procurer cet emploi. Il y auroit eu, ſuivant moi, de l'ingratitude à refuſer un bienfait qui le ſoulageoit. La ſageſſe de ſon âge & la bonté de ſon caractere devoient autoriſer ſa conduite envers moi. L'imprudence de ma jeuneſſe & la vivacité de mes paſſions devoient au contraire me faire défier de moi-même. Telles étoient les courtes réflexions que je faiſois quand les conſeils de mon ami me ramenoient à la

raiſon. Quoiqu'un ſecret preſſentiment me fit enviſager cet hymen comme une nouvelle ſource de malheurs, je chaſſai cette idée loin de moi, & je conſentis à tout ce que l'on voulut.

La Comteſſe glorieuſe de ſa victoire s'en applaudiſſoit avec moi. Il lui tardoit de voir arriver le moment déciſif: elle l'auroit hâté, s'il n'eût dépendu que d'elle de le faire; mais il ne devoit que trop tôt arriver pour mon malheur & le ſien. Nous fûmes enſemble trouver le Miniſtre qui avoit promis l'emploi dont on m'avoit parlé. Nous le remerciâmes de toutes ſes bontés, qu'il combla par une affabilité preſqu'étrangere chez les gens en place. Il nous reſtoit à faire les préparatifs du mariage. La Comteſſe voulut qu'on n'y épargnât rien. Elle ſe promit de célébrer cet hymen avec la pompe la plus éclatante. Le jour arriva: nous partîmes pour nous rendre à l'Egliſe. On dit la Meſſe; on m'interrogea, & je prononcai le mot déciſif avec une émotion & une crainte qui ſembloient préſager les malheurs

qu'il devoit me coûter. Quand je me rappelle de quelle importance eſt un monoſyllabe, auquel on a attaché la perte de la liberté, une ſource d'inquiétude & un enchaînement d'embarras; quand j'y réfléchis, dis-je, je ne puis me laſſer de plaindre ceux qui ſont contraints à le prononcer par la fatalité des événémens, ou de blâmer ceux qui le font avec trop de légéreté, ou par des motifs de politique & d'intérêt.

Nous revînmes préoccupés chacun d'idées qui convenoient à notre ſituation. Madame de *Senneval* ne put contenir ſes joyeux tranſports : nous fûmes à peine ſortis du Temple, qu'elle m'embraſſa, & me dit : Voici le premier ſceau de ma tendreſſe, puiſſe-je vous en donner éternellement de pareils. Heureux époux, s'écrioient les aſſiſtans, vous allez goûter une félicité parfaite. C'eſt ainſi que l'homme, borné dans ſes connoiſſances, juge au haſard de l'avenir par le préſent, & de la choſe par les apparences.

Nous fûmes au lieu où la Com-

teſſe avoit exigé qu'on célébrât les nôces. Là elle ſe livra à tout l'excès de ſa joie. Elle la fit éclater par mille marques extérieures qui devoient paroître des extravagances à tout autre qu'à des cœurs amoureux. Quelque effort que l'on fit, quelque conſeil qu'on lui donnât, elle ne put mettre un frein à ſa gaieté : elle danſa plus de ſix heures avec les convives ; elle les laſſa tous. Pour moi, quelque violence que je me fiſſe, je ne pouvois me familiariſer avec l'idée du mariage. Je regrettois déjà la perte d'une liberté dont je n'avois jamais joui. L'impétuoſité du caractere de Madame de *Senneval*, qui ſe montroit plus que jamais, me faiſoit préſager mille malheurs ; & la préoccupation de mon cœur me les rendoit préſens. Nulle de mes paſſions n'avoit fini par extinction. J'avois renoncé à *Sophie* par rapport au fâcheux événement qui l'avoit obligée de me fuir. Ce n'étoit ni *Julie* ni moi qui avions reſolu de ne plus nous voir ; on nous avoit cruellement contraints à le faire.

J'avois si peu satisfait ma passion avec Mademoiselle *des Brillans ;* elle m'avoit été ravie si rapidement ; je lui avois découvert tant de charmes en la perdant, que je n'en étois que plus altéré de desirs ; d'ailleurs l'âge, les sentimens étoient trop peu conformes entre mon épouse & moi, pour qu'il y eût de la sympathie ; ajoutez à cela que les extrêmités auxquelles elle s'étoit portée avec sa fille, la contrainte où elle m'avoit jetté m'en rendoit le motif odieux. Monsieur *le Blanc* lui-même me paroissoit condamnable d'avoir imprudemment violenté mon inclination. Suivant moi, il avoit péché contre la prudence & le droit des gens, en croyant avoir agi par tendresse & par générosité. C'est ainsi que la foible humanité n'est pas même constante dans sa morale. Je blâmois alors ce que j'avois loué peu de temps auparavant. J'étois encore tout occupé de ces tristes réflexions lorsque j'entendis deux femmes qui s'entretenoient de moi dans un coin de la salle.

Nous plaignons votre sort, me dit l'une d'elles, en me faisant signe d'approcher. Je sais mieux que personne tous les secrets de votre famille; j'en sais même que vous ignorez sans doute. C'est par l'entremise d'une femme de ma connoissance qu'on a conduit la malheureuse *Julie* au Couvent; qu'on l'a forcée d'y prendre l'habit & d'y faire profession. Personne ne sait mieux que moi de quelle violence on a usé pour forcer cette infortunée à se faire Religieuse. La charité chrétienne m'arrache des larmes quand je vous rapporte de pareilles violences. Je ne vous dis rien, continua-t'elle, des autres trahisons qu'on vous a fait depuis un an. Comme elles peuvent avoir une sage interprétation, je ne veux pas prendre le méchant plaisir de médire de mon prochain.... Eh de grace! Madame, n'épargnez pas ma foiblesse; achevez de m'instruire; vous ne pouvez rien ajouter à ma douleur..... Non, non, je ne vous dirai rien de plus, je craindrois trop de semer la zizanie dans

votre nouveau ménage..... Daignez au moins confirmer ce que vous m'avez avancé par rapport à *Julie*, autrement, j'aurois droit de douter de la vérité de votre rapport. En voilà la preuve, repliqua-t'elle, me montrant une lettre de cette Religieuse, que je vais rapporter telle qu'elle étoit. On saura dans la suite comment, & pour quelle raison je me suis trouvé possesseur de cet écrit.

» Il n'est que trop vrai, Madame, » que je suis ici malgré moi, & que » ma mere me force par toutes sortes » de menaces & de cruautés, de faire » des vœux contre lesquels je proteste & protesterai toujours. Si » quelque chose me console d'être » éloignée du monde, c'est de ne plus » y voir le Chevalier, pour lequel » j'ai autant de mépris à présent, » que j'avois d'estime autrefois. Si » vous étiez capable d'abuser de ma » confidence, (ce que je ne crois » pas) je serois, moi, incapable de » désavouer une protestation que je » fais avec autant de fermeté que de

» franchiſe. Je ſuis, Madame, &c.
» Signé, *Julie*.

Je n'avois pas lieu de douter de la vérité du fait ; il m'étoit confirmé par un écrit trop vrai & trop reſpectable pour héſiter à le croire. Je l'avois bien prévu, me dit la Dame, que cette Lettre vous accableroit de douleur. Dieu veuille qu'elle ne ſerve qu'à exciter en vous un pieux intérêt pour la malheureuſe qui l'a écrite. Eh! que puis-je faire pour elle, m'écriai-je ? nous ſommes tous deux dans des liens indiſſolubles..... Vous n'y êtes ni l'un ni l'autre ; mais ce n'eſt pas à moi à vous le faire remarquer. En diſant ces mots, elle ſe ſépara de moi, & je réfléchiſſois encore ſur ce qu'elle venoit de me dire, quand une troupe de convives m'environna & vint m'apprendre, avec des démonſtrations de douleur & d'inquiétude, que mon épouſe ſe trouvoit fort mal ; j'y courus. L'amour conjugal, égale un mouvement de la nature dans les ames délicates. Quelques reproches que j'euſſe à faire à ma fem-

me, je partageois ſon mal, comme ſi elle eût été en effet la moitié de moi-même. La fatigue de la danſe, l'excès de la joie avoient occaſionné une telle révolution & un tel abattement en elle qu'elle avoit perdu connoiſſance, & qu'une fiévre violente avoit ſuccédé à cet évanouiſſement; pluſieurs perſonnes la portoient ſur un lit voiſin, lorſque je m'en approchai. Elle me tendit la main & me dit en ſoupirant. Mon bonheur auroit été trop grand; je ne jouirai jamais des plaiſirs qui m'ont coûté ſi cher. Hélas! combien de fois en notre vie avons-nous eu occaſion de nous rappeller, dans les malheurs qui nous ont pourſuivis enſemble & ſéparément, les triſtes paroles qu'elle me prononça alors.

Tel a été pendant long-temps mon infortuné deſtin; toujours malheureux; ſouvent coupable; quelquefois repentant. J'ai été preſque toute ma vie le jouet de la fortune & des paſſions, éprouvant tour-à-tour, & les opprobres de l'indigence, & les re-

mords du crime. Si je passe des jours plus tranquilles, ils sont encore empoisonnés, ou par les souvenirs de mes pertes, ou par celui de mes fautes ; mais un sage repentir nous punit & nous absout de nos crimes.

Fin du premier Tome & du troisiéme Liv.

PQ
1955
B63H6
livre 1-3

[redacted]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1955
B63H6
livre
1-3

Barrett, Paul
L'homme